

This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + Refrain from automated querying Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + Maintain attribution The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + Keep it legal Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + Ne pas procéder à des requêtes automatisées N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + Ne pas supprimer l'attribution Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + Rester dans la légalité Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse http://books.google.com

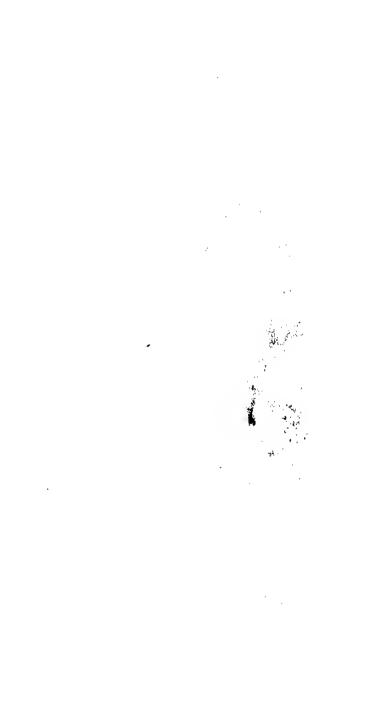




UNIVERSITY OF MICHIGAN HENRY VIGNAUD LIBRARY











VOYAGE

DU

CHEVALIER

DES MARCHAIS

EN GUINÉE,

ET A CAYENNE.

Fait en 1725, 1726 & 1727.

Contenant une Description très exacte & très étendue de ces Païs, & du Commerce qui s'y fait.

Enrichi d'un grand nombre de Cartes & de Figures en Tailles douces.

Par le R. Pere L A B A T, de l'Ordre des Freres Prêcheurs.

TOME II.

A PARIS,

Chez Saugrain; Quay de Gesvres, à la Croix Blanche.

M. D C C X X X.

Avec Approbation, & Privilege du Roy.

friguene hit

Ξ,



TABLE

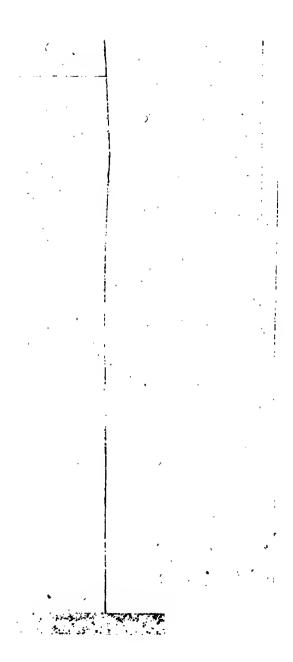
DES CHAPITRES.

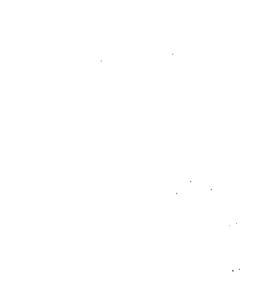
TOME SECOND.

| CHAP. I. DE la Riviere de Volt. nes anciennes & nou | a. Bor- |
|---|---------|
| nes anciennes & nou | evelles |
| du Royaume d'Ardres. | pag I |
| CHAP. II. Du Royaume de Juda. Sa | ficua- |
| tion, son étendue. Qualité du Pai | s. 10 |
| CHAP. III. De la Barre de Juda. Du | |
| ge de Gregoué & des Forts Franç | |
| Anglois. | |
| CHAP. IV. De la Ville de Xavier. | |
| CHAP. V. Des Rois de fuda. Leur é | duca |
| tion, leur couronnement, leurs oc | |
| tions, leurs revenus & leur mort. | |
| | |
| CHAP. VI. Du Commerce du Royau | me ue |
| tuda. | 103 |
| Traité de Paix ou de neutralisé ent | |
| quatres Nations d'Europe qui trafi | |
| à fuda, tant à terre qu'en rade, c | |
| me à la vue de larade. | 109 |
| | |

TABLE DES CHAPITRES.
CHAP. VII. De la Religion du Royaume de Juda.
CHAP. VIII. Mœurs & Coutumes Royaume de Juda.
CHAP. IX. D'un Peuple appellé Malais.
CHAP. X. Du Royaume d'Ardres.
CHAP. XI. Difficultez qui arriverent entre les François & les Hollandois. 33.
CHAP. XII. Abregé de ce qui se passa es France à l'occasion de l'Ambassade Roi d'Ardres.

Fin de la Table du Tome II.







. . .



ou Seigneurie d'Abrampour termine ce riche païs. La ville ou village de Pomi est le lieu le plus confiderable de cet Etat: il est à treize lieues à l'Ouest de la Riviere de Volta.

Riviere de Volta:

L'on ne convient pas du nom que portoit cette Riviere avant que les Portugais lui eussent donné le nom de Volta qu'elle porte aujourd'hui, & sous lequel elle est connuë de tous les Européens qui trafiquent sur les côtes d'A-

frique.

C'est la prodigieuse rapidité de son courant qui a obligé les Portugais à lui donner ce nom; elle est telle qu'on connoit aisément ses eaux à plus de deux Imbouchute lieues dans la mer, & qu'on les distingue de celles de la mer : elles font blanches & douces, pendant que celles qui les environnent sont verdâtres & sallées. Son embouchure qui est extrêmement large, est coupée dans son milieu par une petite Isle escarpée de tous côtés, deserte & couverte d'arbres. Elle est couverte d'un banc qui avance environ deux lieues en mer, contre lequel son courant se rompt avec impetuosité, & rejette ses eaux du côté de l'Est.

Elle vient de fort loin, mais on ignore la longueur de fon cours, aussi bien que les pais par lesquelles elle passe; on

de la Volta.

EN GUINE'E ET A CAYENNE. scait seulement que ses débordemens causent bien du ravage. Cela paroît par les gros arbres que le courant entraîne à la mer, elle est alors impraticable; il n'y a point de Negres assez hardis pour oser la traverser en canot. La faison des pluyes étant passée, on la peut passer plus aifément, parce qu'alors la rapidité de son courant étant diminuée, le choc que font ses caux avec celles de la mer étant bien moindre, le clapotage l'est aussi. Je crois que si le pais étoit plus riche qu'il n'est, & que le commerce y attirât plus de Negotians, on trouveroit les moyens de se faire des passages, & de remonter cette Riviere.

Le païs ou Royaume de Coto ou de Royaume as Lampi, commence au bord Oriental de Coto ou de cette Riviere. On compte treize à quatorze lieues de la Volta au Village de Coto, c'est la residence du Roi; ce Prince étoit autrefois assez puissant, & le seroit encore, si la guerre continuelle que lui fait le Roi de Popo ne le reduisoit souvent à de grandes extrêmités. Il auroit peut-être deja entierement exterminé ces peuples, si le Roi d'Abrampour ne les avoit foutenus en leur envoyant des troupes auxiliaires, mais plû- Politique des tôt par politique que paramitié. En eff. t Rois Negress il craint également ceux de Popo & ceux

de Coto, & il est persuadé que si un des deux se rendoit absolument le maître de tout le pais qui compose les deux Royaumes, il ne passat la Volta, & ne vint l'attaquer & se rendre maître de son païs. que les mines d'or qui y font rendent infiniment plus riche que ceux de Coto & de Popo. Son interêr est donc de tenir l'équilibre entre ces deux Royaumes, d'y entretenir la guerre, afin qu'ils se conforment peu à peu sans souffrir qu'un parti detruise entierement l'autre, parce qu'alors il seroit à craindre qu'il ne portât la guerre chez lui, & qu'il ne le chassat de son païs. C'est pour cela que quand les troupes auxiliaires qu'il a envoyés au Roi de Coto lui ont fait remporter quelque avantage sur celui de Popo, il ne manque pas de faire une querelle au vainqueur, de prendre le parti du vaincu, & de lui envoyer du secours par le moyen duquel il remet la balance en équilibre, & leur donne le moyen de se faire une guerre continuelle qui les ruinera à la fin, ou du moins qui les affoiblira de maniere qu'il n'aura rien à craindre d'eux.

Païs deCoto.

Les païs de Coto & de Popo sont tous differens de ceux de la côte d'Or. Ceuxci sont pleins de montagnes, & les autres sont des terres unies, sablonneuses, feches, arides, infertiles. On n'y voir presque d'autres arbres que des palmiers; à peine y trouve-t-on du bétail suffisamment pour la nourriture des habitans; ils seroient fort à plaindre si leurs rivieres étoient moins poissonneufes; c'est leur unique ressource, car la côte, quoique très poissonneuse, leur est inutile à cause de la barre, qui est plus dissicile à passer que dans tout le reste de la côte jusqu'au Royaume d'Ardre.

Tout leur commerce se reduit à la vente des esclaves, c'est-à-dire, des prisonniers de guerre qu'ils sont les uns sur les autres, & qu'ils enlevent dans leurs courses & brigandages continuels. Le nombre des captifs que l'on tire de chez eux est quelquesois très considerable, mais comme ce commerce n'est pas reglé, & qu'il se passe souvent des années entieres sans qu'on en trouve à traiter, les Européens n'ont fait aucun établissement dans leur païs.

Les Européens qui ont commercé avec ces peuples se louent beaucoup de leurs bonnes manieres, ils disent qu'ils sont civiles, serviables, & qu'ils aiment les étrangers; mais ils conviennent qu'on peutles regarder, sans se tromper, comme les normands de l'Afrique, c'est-à-

dire, qu'ils sont interesses, dissimulés, fourbes, & traitres au souverain degré. Ils sont menteurs & parjures, & quand un Européen a été assez simple pour se livrer entre leurs mains avec ses marchandises, il estrare qu'il en sorte sans perdre au moins ses marchandises; il lui en coute souvent la vie, après quoi ils ne manquent jamais de rejetter le vol & l'assassimat qu'ils ont commis sur les partis ennemis qui courent dans le païs, dont ils n'ont pas été les maîtres d'arrêter la violence.

Religion der Negres de Cote.

Il n'y a qu'une chose de laquelle les Negres de Coto & de Popo sont trèsbien pourvûs, c'est des Fetiches, du reste ils sont très pauvres. Ce sont de tous les Negres de la côte, ceux qui ont le plus grand nombre de Dieux, il faut qu'un Negre soit bien pauvre quand il n'en a qu'une douzaine. Leurs maisons, les grands chemins, les champs, tout en est plein, & ils n'en sont pas plus riches, ni plus heureux, ni plus honnêtes gens.

Royaume de Popo. On compte dix lieux ou environ de. Coto à Popo, la force de ce village confiste dans sa situation, il est bâti dans une Isse au milieu d'une riviere considerable qui porte le même nom. C'est, de tout cet Etat, le seul endroit qui

EN GUINE'E ET A CAYENNE. merite le nom de Village, tout le reste n'est composé que de petits hameaux de dix ou douze cases, dont les habitans se retirent au village du Roi dès qu'ils ont avis que leurs ennemis sont en campagne. Leur côte est presque inaccesfible, la mer y brise pendant la plus grande partie de l'année d'une maniere qui ne permet pas aux plus habiles canotiers d'en approcher. Leur commerce. par une suite necessaire est trés peu de chose, & leur pauvreté les rend âpres au gain, fripons, fourbes & interrefsés au dernier point. Les courses continueles qu'ils font sur leurs voisins, les mettent en état d'avoir assez souvent des captifs; c'est ce qui oblige la compagnie de France d'avoir une case ou petit comptoir à Popo, où elle entretient deux Commis & quelques Negres qui dépendent du Directeur General de Juda, de qui ils reçoivent les marchandises de traite, & à qui ils envoyent les captifs qu'ils traitent. Ce petit commerce le fait par terre, avec les précautions necessaires pour n'être pas dévalifé en chemin, car la fûreté de ces transports ne consiste que dans le pouvoir, où on se trouve de repousser la force par la force, quand on est attaqué par ces gens sans foi & sans honneur. Il est vrai qu'on exige d'eux pour l'ordinaire, qu'ils escorteront les traitans & leurs marchandises jusqu'aux frontieres de Juda, & cela sussit parce que l'on est dans une sûreté entiere dés qu'on est sur les terres de ce Royaume.

Quelques Voyageurs on prétendu que l'Etat de Popo a été autrefois si puissant, que celui de Juda en relevoit. C'est un erréur, ces deux Royaumes, aussi bien que celui de Coto, sont des démembremens de celui d'Ardra, contre lequel ils font souvent en guerre, & presque toujours entre eux, avec, des succès differens qui n'ont pas été assez avantageux à l'un d'eux pour assujettir entierement l'autre; mais qui ont extrêmement diminué leurs forces, & fur tout celles de Popo, qui font à présent si peu de chose, qu'ils ne doivent leur conservation & leur liberté, qu'à la situation avantageuse de leur village principal. Il y a vingt-cinq à trente ans que le

Roi de Coto, nommé Aforri, étoit un brave du premier ordre, & de plus, três Royaumedu entreprenant. Il portoit la guerre de Roide Coto, tous côtés, & conduifoit ses entreprises avec tant de valeur & tant de sagesse, qu'il réissississit toûjours; il étoit devenu la terreur de tous ses voisins. Le Roi

IN GUINE'E ET A CAYENNE. d'Ardra l'engagea de déclarer la guerre au Seigneur d'Offra & au Roi de Juda, qui s'étoient soustraits de son obéissance, & qui avoient maltraité ses gens dans quelques occasions. Il vint assez facilement à bout de ceux d'Offra, il les défit à plate couture, prit leur chef qu'il envoya au Roi d'Ardra, ravagea le païs, & s'avança jusqu'aux frontieres du Royaume de Juda; mais comme il manquoit de poudre, il fut obligé de suspendre sa marche en attendant que le Roi d'Ardra lui en eût envoyé comme il le lui avoit promis. Ce Prince ni manqua pas, il lui en envoya un convoi trés confiderable & bien escorté, mais le Roi de Juda en ayant eu avis, alla au-devant du convoi, l'enleva & défit l'escorte, & marcha fur le champ à Aforri, qui ayant été averti par quelques fuyards de la perte du convoi qu'il attendoit, décampa fur le champ fort à propos, & se retira. Il apprit en chemin que le Roi de Popo venoit au secours de celui de Juda. Il crut qu'il pourroit défaire ce Prince aussi aisément qu'il avoit fait dans plusieurs autres occasions, & fans confiderer qu'il manquoit de poudre, il le chercha, le trouva, & l'attaqua. Par malheur pour lui, il se rencontra posté trés avantageusement, & dès le

VOYAGES

premier choc il perdit beaucoup de monde. Cette perte le mit en fureur, il se jetta sur ses ennemis & fit des prodiges de valeur, il demeura enfin sur la place avec presque toute son armée. Son frere lui succeda, mais n'étant pas, à beaucoup prés, si brave ni si entreprenant. & se trouvant d'ailleurs fort affoibli par la perte des meilleures troupes de son Etat qui étoient péries dans cette bataille, il fit la paix avec les Roisde Popo & de Juda à la maniere des Negres, c'est-à-dire, sans cesser de faire des courses les uns sur les autres quand ils en trouvent l'occasion favorable.

CHAPITRE II.

DU ROYAUME DE JUDA. Sa situation, son étenduë. Qualité du Païs.

Es Hollandois appellent Fida, le Royaume que nous appellons Juda ou Juida. Il est difficile de décider qui a plus de raison d'eux ou de nous.

Il est certain que cet Etat faisoit partie du Royaume d'Ardra, dont il releve encore aujourd'hui, comme nous le fe-

rons voir dans la fuite.

EN GUINE'E ET A CAYENNE. Si nous voulions suivre l'Abbé Bau- Sentiment de dran, nous dirions comme lui que le dran fur Royaume d'Ardra ou d'Ardres, est si- Royaume d tué entre celui de Benin à l'Orient , & la riviere de Benin à l'Occident, qui le sépare de la côte d'Or. Ce que nous avons dit ci-devant, nous empêche de fuivre ce sentiment dans toute son étenduë. Nous convenons bien que leRoyaume d'Ardra est borné à l'Orient par celui de Benin; mais le bon sens & la raison nous empêchent de convenir que la riviere de Benin soit celle qui le sépare de la côte d'Or. Celle qui lui sert de borne de ce côté là, est la riviere de Volta. Celle de Benin est réellement celle sur laquelle est située la ville de Benin. C'est un erreur de près de cent

Le Royaume de Fida ou de Juda. commence à cinq ou fix lieues du village de Popo. On distingue communément deux villages de ce nom, le grand & le petit, peut-être y en avoit il deux de ce nom dans les temps passés. On en chercheroit en vain deux à présent; il n'y en a plus qu'un feul, & c'est celui que nous avons dit être situé dans une lsle de la riviere qui porte le nom du

lieues que le Public ne nous passeroit pas, quand même nous aurions affez de politesse pour la passerà ce Geographe.

village, ou qui lui donne le fien.

da,

tustion de Le Royaume de Juda n'a que quatorze à quinze lieues d'étendue le long du bord de la mer, il est par les six degrés vingt minutes de latitude septentrionale, & par les... degrés de longitude. Sa largeur ou son étendue dans les terres n'est que de huit à neuf lieues.

sea bornes.

Ses bornes au Nord-Ouest sont le Royaume de Popo, & au Sud-Est celui d'Ardres, dont on appelle le Prince le grand Roy, parce qu'en effet ses Etats font très confiderables, & l'étoient bien davantage lorsqu'ils s'étendoient jusqu'à la riviere de Volta, qui étoit sa borne du côté de l'Ouest, avant que les Provinces de Coto, de Popo & de Juda le fussent soustraites de son obéissance, & se sussent érigées en Royaumes.

Rivieres.

Il n'y a que deux rivieres affez confiderables dans tout cet Etat pour meriter ce nom. Les fontaines qui y sont en assez grand nombre ne font que de trèspetits ruisseaux qui se perdent dans ces deux rivieres; elles viennent toutes deux du Royaume d'Ardre, soit qu'elles y avent leurs sources, soit qu'elles n'y fassent que passer. Celle qui est la plus voisine du bord de la mer dont elle n'est qu'à une demie-lieue ou environ, se nomme la riviere de Jaquin, parce qu'elle

EN GUINE'E ET A CAYENNE. 13 passe par la ville de ce nom qui est dans le Royaume d'Ardres, & le lieu du plus grand commerce de cet Etat. L'eau en est jaunatre; elle ne peut porter que des canots, parce qu'il y a plusieurs endroits où elle est gueable, n'ayant qu'environ trois pieds d'eau & souvent moins.

On a donné le nom d'Eufrate à la feconde; elle passe par la ville d'Ardres, & elle est éloignée d'environ une demie-lieue de la ville capitale du Royaume de Juda, appellée Xavier ou Sabié. Cette riviere est plus considerable que la premiere, elle a beaucoup plus de profondeur, son eau est excellente; elle porteroit d'affez gros' bâtimens fi elle n'avoit pas des hauts fonds qui la rendent gueable en quelques endroits.

Les Rois de Juda ont établi depuis bien longtems des Peages à ces gués. Péages, Tous ceux qui y passent sont obligés de payer deux bouges ou cauris. Personne n'est exempt de ce droit que les grands du pais & ceux de leur suite, & les Eu-

ropéens & leurs domestiques.

Cet Etat tout petit qu'il est, est divifé en vingt-fix Provinces qui font autant de Gouvernemens, qui sont donnés aux grands du pais & héreditaires dans leurs familles. Le Roi est à la tête

de ces Gouverneurs, & a le Gouvernement de la Province Xavier, Ville capitale & premiere Province de ses Etats.

Voici les noms des autres Provinces dont le Village principal donne le nom à la Province & à celui qui en est Gouverneur.

Les 2 6. Gougernemens,

- 1 Le Roi.
- 2 Xavier Goga. Le Gouverneur a la qualité de Prince & de Vice-Roi.
- 3 Beti, Sacrificateur.
- 4 Aploga, Prince.
- 5 Niapon, Prince.
- 6 Xavier Zonte, Prince.
- 7 Gregoire Zonte, simple Gouverveur.
- 8 Abinga, Gouverneur.
- 9 Gourga, Gouverneur.
- 10 Doboé, Gouverneur.
- 11 Abingato, Gouverneur.
- 1 2 Carté Gouverneur.
- 13 Agou, Interprête & Gouverneur.
 - 14 Affou, Prince.
- 15 Ouffaga, Gouverneur.
- 16 Pagne, premier Valet & Gouver-
- 17 Ovalonga, Gouverneur.
- 18 Danio, Gouverneur.
- 19 Zingua, Gouverneur.
- 20 Coulafouto, Gouverneur.

21 Zoga, Gouverneur.

2 Hamar, Capitaine & Gouverneur. Couagouga, Commandant des Fu-

seliers du Roi.

24 Agricoquoiié, Tambour-Major.

25 Guiaga, Boureau & Couverneur.

26 Babo, Oncle du Roi.

Il ne faut pas croire que ces vingtfix Gouverneurs ne confistent que dans les vingt-fix villages qui donnent les noms à ces Provinces & à leurs Gouverneurs. Chacun de ces villages en a plusieurs qui dependent du principal, & quoique l'étenduë du Royaume, & par consequent de chaque Province ne soit pas bien confiderable; le pais est tellement peuplé & rempli de tant de hameaux, que tout l'Etat ne paroît que comme une très grande ville, divisée en plusieurs quartiers, separés les uns des autres par des terres cultivées avec foin, qui semble n'être que des jardins, dont le sol est d'une si prodigieuse se-termin, condité, qu'à peine une recolte est elle faite, que la même terre est semée ou plantée fur le champ-d'autre chose, de maniere qu'on y fait trois ou quatre recoltes par an. Les pois fuccedent au ris, le millet suit les pois, le mahis ou bled de Turquie prend la place du millet,

Bonté de

les patates & les ignames suivent le mahis, & le bord des haves, les revel des fossés, les pieds des murs de clotur. sont employés à planter les melons de differentes especes & quantité d'autres legumes. Il ni a pas un pouce de terrain inutile ou negligé, & cela fans discontinuer & fans donner à la terre le moindre relache. Les Negres sont tellement ménagers de leur terrain, que les grands chemins ne font presque par tout que des sentiers étroits. On ne connoît point en ce pais fertile la nécessité de laisser re-

pofer la terre.

Culture de la terre.

Ils la cultivent très-proprement par fillons; ceux des terres du Roy sont plus élevés que ceux des particuliers. Ces petites montagnes, si on peut se servir de ce terme, & les vallons qui font entre deux augmentent la superficie du terrain presque de la moitié. Les pluyes & les rofées qui tombent abondamment toutes les nuits, penetrent plus aifément la terre, l'humectent & l'engraissent, & la chaleur du Soleil l'échaufant plus aisément de tous côtés, sait germer, croître & meurir les fruits plûtôt & plus aisément que dans une terre unie & toute platte.

Le terrain de toute la longueur du Royaume depuis le bord de la mer

EN GUINF'E, ET A CAYENNE. jusqu'à une lieue ou environ au-delà de l'Eufrate, est tout uni & sans la moindre coline ou élevation; c'est une plaine de quinze lieues de longueur, sur trois lieues ou environ de largeur. Quand on Royaume de est au-delà de cette borne, le terrain juda au s'éleve insensiblement en pente douce, Notd-aft, qui ne finit qu'à fix ou sept lieues plus haut, où l'on se trouve au pied des hautes montagnes qui font une chaîne qui borne le Royaume au Nord-Est, qui l'enferme & qui le separe des autres Etats qui sont de ce côté-là, & en particulier du Royaume d'Ardres, qui s'érendau-dessus de ceux de suda, de Popo & de Coto, jusqu'à la riviere de Volta. Cela lui donne une étendue trèsconfiderable de l'Est à l'Ouest.

On voit très-peu d'arbres depuis le Il y a trèsbord de la mer, jusqu'au-delà de l'Eu- peu d'arbres, on les regarfrate, encore sont ils steriles, ils ne rap- de comme des portent aucun fruit, & ils tombent divinités d'eux-mêmes sans qu'il paroisse aucune raison de leur chûte imprevûë; cependant tout inutiles qu'ils sont, ils ne laitsent pas d'être respectés comme des divinités. Abbatre un arbre ou couper fesbranches, est un crime irremissible, il ne peut s'expier que par la mort de celui qui l'a commis & de ceux qui y ont eu part. Cette loi est non seulement Tome II.

pour les naturels du païs, mais encore pour les étrangers. Quelques Hollandois s'étant un jour avises d'abbatre un arbre, le peuple s'émut, il prit les armes, courut sur eux, les massacra & pilla tous les effets qu'ils avoient à terre apparemment

par maniere d'interêts civils.

Je ne sçaurois me persuader que cette terre ait toûjours été destituée d'arbres, pendant que toutes les autres côtes de la Guinée en sont toutes chargées. Je serois assez porté à croire qu'elle en avoit autant que les autres, mais qu'ayant étés abbatus sans discretion, ou par les naturels ou par les étrangers qui jugeoient peut-être qu'ils les empêchoient de jouir des vents & du frais qui vient de la mer, sur tout le foir & lanuit, le Roi jugea à propos de conserver ce qui en restoit, & pour le faire plus aisement on infinua au peuple que les arbres étoient des divinités qu'il falloit bien se donner de garde de maltraiter, de crainte d'attirer des malheurs extrêmes fur le pais & sur le peuple Les Marabous eurent soin d'appuyer cette fourbe, & ils n'eurent pas grande peine de l'inculquer dans les esprits tim des, ignorans & superstitieux. On mit donc les arbres au nombre des divinités tutelaires du pais; & on ordonna la peine de mort contre

EN GUINE'E ET A CAYENNE.

les impies qui les insulteroient.

Cette loi est observée dans toute sa vigueur depuis un tems immémorial,

personne n'en est exempt.

Mais ces divinités sont des plus mal- serpens va failantes, outre qu'ils tombent souvent nimeux, fans qu'on ait pû prévoir leur chûte & s'en garantir, ils servent de repaires aux ferpens venimeux qui y font toujours en grand nombre, qui se laissent tomber fur ceux qu'ils voyent au pied, qui les piquent & répandent dans les playes qu'ils font, un venin qu'il est presque impossible d'empêcher de causer la mort.

Serpens fan

Nous parlerons dans un autre endroit d'une autre espece de serpens, qui bien venia, loin d'être mal faisans, sont honorés comme des divinités bien-faisantes, à qui on prétend que le païs a d'extrêmes

obligations.

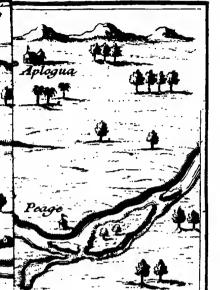
Rien n'est plus agréable que ce païs à ceux qui viennent de dehors, & qui ont eu le bonheur de passer la barre, c'est un païlage charmant; de petits bouquets d'arbres de haute futaye répandus d'espace en espace, des amas de bananiers & de figuiers, au travers defquels on voit les fommets d'une infinité de cases, qui, pour être la plûpart en cônes & couverts de puille ou de feuilles

de palmier, ne laissent pas de diversifier agréablement cette vaste plaine.

Le tout est d'aborder & de descendre à terre sans autre inconvenient que d'être mouillé, ce contre-tems est si ordinaire, qu'on n'y prend seulement pas garde. On en est quitte en changeant seulement d'habits, mais tout le monde n'a pas ce bonheur, bien d'honnêtes gens y ont perdu la vie. Il est vrai, & il en faut convenir, qu'il y a eu souvent de leur faute, & que leur précipitation & leur témerité à vouloir aller à terre dans des tems trop rudes, contre la volonté & l'experience des canotiers, leur a attiré ce malheur.

Rade de Juda. L'atterrage de Juda est très-difficile, ce n'est qu'une rade foraine qui n'a aucune marque pour être distinguée du reste de la côte, à moins qu'on n'en soit assez proche pour voir quelques bouquets d'arbres assez hauts à la verité & éloignés les uns des autres, placés sur un terrain bas & tout uni, au coin d'un desquels, qui est le plus gros & le plus élevé, on apperçoit le pavillon qui est élevé sur la pointe d'un des bastions du Fort François; mais il faut pour cela avoir bonne vûë & que le tems soit bien elair. Ce qui indique plus sûrement le mouillage, ce sont les vaisseaux que l'op

Tome 2 Page 10



egy ag men egy egy e

de

voit mouillés en rade; il est rare que l'on n'y en trouve pas toujours. Le meilleur endroit pour mouiller est par le travers du gros bouquet de bois à une lieue ou environ de terre sur douze brasses d'eau sond de vaze. On affourche Est & Ouest, & quand il y a des vaisseaux de sa nation, l'ordinaire est de mouiller auprès d'eux, asin d'être plus en état de se secourir dans le besoin.

Le Chevalier des M.*** mouilla à la rade de Juda le 11. Janvier 1725. Il y trouva un navire de la Compagnie, nommé l'Avanturier, qui le falua de cinq coup de canon, & qui amena la flamme qu'il avoit au grand mât, parce que le Chevalier étant plus ancien Capitaine, c'étoit à lui à la porter & à commander les vaisseaux de sa nation dans la rade.

On donne ici une vûë de la côte visà vis du mouillage des vaisseaux. Elle est d'une si grande exactitude, qu'il est presque impossible de s'y méprendre.

On ne manqua pas de faluer le Fort François, & comme en ce païs on aime fort le bruit, & que l'on juge de la confequence des gens par les coups de canon qu'ils tirent pour faluer, & qu'on leur rend exactement, le Chevalier des M.*** en fit tirer onze, que le Fort rendit aussi-tôt coup pour coup.

Difference des faluts.

Il est bon de sçavoir que les vaisseaux qui saluent une forteresse, ne le font qu'après qu'ils sont mouillés, & que quand ils faluent un vaisseau qui est mouillé, ils le font étant sous voile. Il faut encore remarquer que les vaisseaux qui saluent, soit avec le canon, soit de la voix, le font toujours en nombre impair. Le salut de la voix se fait par un cri de vive le Roi, qu'on repete selon l'honneur que l'on veut rendre. Les Galeres faluent du canon ou de la voix en nombre pair, & leur cri est Hou, qu'on repete plus ou moins, felon que l'on veut honorer les personnes, & toujours en nombre pair.

La rade de Quoi que la mer soit très grosse à la Juda est sont côte, la rade ne saisse pas d'être très pois-posssonneuse. sonneuse. Les Negres canotiers & pê-

cheurs, bravent cet obstacle, & pendant qu'ils sont un mistere aux blancs de la maniere de surmonter cette dissiculté, il ne paroit pas qu'il y en aye pour eux, quand il s'agit d'aller à la pêché ou de venir à bord des vaisseaux pour leur interêt; ce que nous dirons dans la suite, justissera ce que j'avance ici.

Differentes mon cres de pêchez,

La mer est trop grosse à la côte pour qu'on puisse employer la senne ou d'autres filets pour la pêche quand on est obligé de tirer le filet à terre. Il n'y a

EN GUINE'E ET A CAYENNE. point non plus de tartanes ou barques avec les instrumens necessaires à cet exercice. Elle ne se fait qu'à la ligne & ne laisse pas d'être bonne, & le seroit beaucoup davantage si les requiens & autres poissons carnassiers, qui sont en grand nombre fur la côte, ne venoient pas, sans en être priés, partager la proye avec les pêcheurs.

Dès qu'un vaisseau est mouillé, les matelots n'oublient pas de jetter leurs lignes, les Officiers, en cas de besoin, les en feroient souvenir. C'est un rafraichislement considerable pour les équipages, & une épargne encore plus

grande pour la Compagnie.

Entre une infinité de poissons que les gens du Chevalier des M. *** prirent à la rade de Juda, je n'en rapporrerai que

deux.

. On a donné au premier le nom de Lu- Poisson exne, parce qu'il a quelque rapport avec traordinine un poisson de ce nom que l'on trouve dans les mers de l'Amerique. Ceux qui voudront prendre la peine de lire le premier Tome de ce Voyage des Isles, page 3 1 2. verront la figure & la description & la figure de la Lune de l'Amerique, & la difference qu'il y a entre elle & le poisson de Guinée, à qui on a donné le même nom dont on donne ici la figure.

appelle Luna

Cette derniere a 18.à 20. pouces de la tête à la queue, donze à treize pouces de large, près de deux pouces dépailleur; c'est un poisson plat qui feroit un ovale fans sa queue qui est assez large & échancrée; sa peau est blanche & argentée; sa face si on peut se servir de ce terme, est platte, fagueulle est petite & armée de deux rangs de dents; une avance mediocre qui est au-dessus marque assez bien un nez avec deux narines, & tout ce qui est au-dessus qu'on pourroit regarder comme son front est partagé par plusieurs rides faillantes; fes yeux font ronds, affez grands & fort rouges. Il n'a que deux nageoires assez grandes, elles sont à côté des ouies & une empannure qui commence environ à la moitié du dos, & qui finit à la naissance de la queue; il en a une plus petite fous le ventre.

La chair de ce poisson est blanche, ferme, grasse, delicate, d'un fort bon goût & très-nourrissante. Ce poisson ne mord point à l'hameçon à l'Amerique, il y mord à la côte de Guinée. S'il étoit moins gourmand, il ne seroit pas pris, car comme j'ai dit il n'y a point de silets en ce païs-là, & la mer est trop rude à la côte pour qu'on s'y puisse servir de la senne.

Description On a donné le nom de Singe au poisson du poisson de poisson de poisson de procès procès

en. Guine'e et a Catenne. 27 affez forte pour l'enfoncer comme feroit un puissant requin, mais comme elle est longue & forte, il blesseroit d'une étrange manière ceux qu'il en frapperoit.

Ce poisson n'a point d'écaille, il est couvert d'une peau chagrinée à petits grains, à peu près comme celle du requin; elle est toute noire & lustrée comme du geais pendant que le poisson est vivant, elle cesse d'être lustrée dès qu'il est mort. Sa chair est bonne, mais elle n'est pas délicate, parce que pour l'ordinaire elle n'est pas bien grasse. On peut la comparer à celle d'un bœufqui n'est pas gras; les jeunes sont beaucoup meilleurs. Ce poisson vit de proye & des herbes qui sont au fond de la mer, car on trouve de tout cela dans son ventre. Je m'étonne que, se trouvant sur les côtes de la Guinée & étant noir comme les habitans, on ne lui ait pas donné le nom de Negre plûtôt que celui de Singe,

CAN

CHAPITRE JII.

De la barre de Juda.

Du village de Gregoué & des Forts Francois & Anglois.

Negres se pressent d'y aller & d'y porter du poisson & des fruits quand ils en ont. Ils sont assurés d'en être bien payés & de boire de l'eau de vie, il n'en faut pas davantage pour les engager à tout risquer, plûtôt que de manquer une si bonne occasion. Les Capitaines des vaisseaux leur sont amitié, les sont boire sur toutes choses, & se servent d'eux pour écrire au Directeur du commerce de leur nation, & lui donner avis de leur arrivée.

Dans un païs d'un accès moins difficile, on ne manqueroit pas d'envoyer la chalouppe à terre, prendre langue & porter les paquets, cela n'est pas praticable à la côte de Juda. Le Chevalier des M.* ** après avoir donné les ordres necessaires aux Officiers qu'il laissoit à bord, & être convenu des signaux, pour se faire entendre à ceux qui demeu-

Tome 2. Page 23.



EN GUINE'S ET A CAYENNE. roient dans les tentes qu'on fait sur le bord de la mer, se mit dans sa chalouppe le douze sur les trois heures aprés midi, & vint mouiller à cent pas ou environ du lieu ou commencent les grosses lames. Il y trouva un canot de Negres qui l'y attendoit & qui le porta à terre. Les gens fages se mettent en camisolle & en calleçon, il y auroit de l'imprudence à se charger d'habits. Le moins qu'il puisse arriver, c'est d'avoir le chagrin de les voir gâtés d'eau de mer, parce qu'il est très-rare qu'on ne soit pas bien mouillé quand on franchit ce dangereux passage. Il le sut en effet depuis la tête jusqu'aux pieds, & malgré l'adresse des pallage de la canotiers & les précautions qu'ils prirent, ils ne purent empêcher que la troisième lame ne se répandit sur le canot, & ne le couvrit d'un bout à l'autre. Le bonheur qu'il eut, fut que le canot toucha le fond & ne tourna point, & que les canotiers s'étant jettés à l'eau & étant secondés des autres Negres qui les attendoient au bord de la mer, ils enleverent le canot & ceux qui étoient dedans, & le mirent à terre.

Avant de passer outre, je crois qu'il est bon d'expliquer ici ce que c'est que la barre qui regne tout le long de la côte de Guinée, & qui est plus ou moins

Risques au

groffe, & par conféquent plus ou moins dangereuse, selon l'exposition & le gissement des côtes & les vents qui soufflent.

Ce qu'on nom de bar-

On entend par barre l'effet que proemend par le duisent trois lames qui viennent se rompre à terre l'une après l'autre, dont la derniere est la plus à craindre, parce qu'elle est cabanée, c'est-à-dire, qu'elle fait une espece de voute assez haute & d'un diamêtre assez grand pour couvrir un canot tout entier de l'arriere à l'avant, & pour le remplir d'eau, le submerger ou le tourner sans dessus dessous quand elle se rond & se brise dessus

avant qu'il ait touché la terre.

Les deux premieres lames ne cabanent point, c'est à-dire, qu'elles ne forment point de voute en s'approchant de terre; la premiere, parce qu'elle ne trouve point le retour des eaux d'une autre qui l'ait précedée, y ayant eu une espace de temps assez considerable pour que les caux de celle qui l'a précedée se soient écoulées & mises de niveau, aprés avoir frappé la terre & s'y être rompues ; la seconde cabane un peu, parce qu'elle trouve les eaux de la premiere, qui, retournant au large, la frapent & l'oblige de s'élever, mais la troisiéme, rencontrant les eaux de la seconde, déja en-

EN GUINE'E ET A CAYENNE. Aées de celles de la premiere, elle est contrainte de se replier sur elle-même, ce qu'elle ne peut faire qu'en s'enstant confiderablement & faifant une voute ou arcade d'autant plus haute, qu'elle se trouve frappés à son pied par le retour des caux de la seconde. Voilà ce qui fait cette barre si terrible sur laquelle il

s'est perdu tant de monde.

Ces lames commencent environ à une portée de fusil de terre, parce que la mer trouve à cette distance un haut fond plat, lequel étant passé, on n'a plus à craindre que la houle qui porte le canot à terre d'une vitesse extraordinaire. L'adresse des canotiers consiste à se Adresse des jetter tous à la mer & tout d'un coup, & de soutenir le canot des deux côtés, de maniere qu'il arrive à terre & qu'il 'la touche sans s'y briser & sans tourner. Dans un instant les personnes qui sont dedans, & les marchandises dont il est chargé sont débarquées & mises en sûreté, quelques pesans que soient les sardeaux.

Les Negres canotiers se sont tellement familiarifés avec la barre, depuis que les Européens trafiquent à Juda, qu'il est à présent aussi rare que les canots qu'ils conduisent perissent dans cet endroit dangereux, qu'il étoit autrefois

Canotters

commun de les y voir perir avec les blancs qui y étoient embarqués; car pour eux, ils sçavent fort bien-se tirer d'affaire, ce sont d'excellens nageurs, qui sçavent si bien se faire porter sur le dos d'une lame, ou plonger sous une autre, qu'ils gagnent toujours la terre, & comme ils sont nuds, ils s'embarassent peu d'être mouillés.

C'est ce dangereux passage qui favorise le pillage qu'ils sont des bouges & de l'eau de vie, qu'ils portent à terre quand il n'y a point de blanc dans le canot pour avoir l'œil sur les marchandises. Dans ces occasions, ils cessent de nager ou de pagayer quand ils se trouvent entre deux lames, ils se contentent de soutenir le canot avec leurs pagalles, pendant que quelqu'uns des plus adroits percent les barils d'cau de vie & emplifsent les bouteilles de toute la troupe, & aprés qu'ils ont fait leurs affaires, ils se mettent à pagayer d'une grande force & viennent à terre, disant aux Commis qui se plaignent de leur retardement, qu'il y avoit une voye d'eau dans le canot qu'il a fallu raccommoder, & que ce n'est pas sans peine qu'ils en sont venu à bout & qu'ils ont échappé le danger où cet accident les avoit exposé. Les canots de barre sont tout d'une

EN GUINE'E ET A CAYENNE. piece. Ils sont faits d'un arbre creusé rigures de fort leger; ils ont pour l'ordinaire quin- canots & de ze à dix huit pieds de longueur, sur pagalles. trois pieds de large & autant de profondeur. Ils y sont ordinairement au nombre de dix, chacun une pagalle à la main. Lespagalles sont comme des pelles à four, longues de quatre à cinq pieds, la pelle a quinze pouces de longueur sur huit de large; elles sont toutes d'une piece d'un bois bien liant. Les Negres sont deux à deux dans le canot, le visage tourné vers le lieu où ils vont, celui qui gouverne l'arriere répond à la voix de celui qui est à l'avant qui sert de pilote, c'est le plus habile de la troupe qui occupe ce poste. Ceux qui nagent ou qui pagallent n'ont point d'autres fieges pour s'asseoir que des bambous ou gros rofeaux qui traversent le canot, & qui sont

Lorsqu'ils conduisent des blancs à terre, ils les sont asseoir dans le sond du ca-

mouvement extraordinaire.

attachés par leurs extrêmités aux côtés opposés du canot. Ils nagent au bruit d'un certain ton que le pilote donne, qui marque s'il faut nager de force, ou plus lentement. C'est un plaisir de voir comme ils employent toutes leurs forces lorsque le pilote le juge à propos. Ils se plient en deux, & donnent au canot un not les uns derriere les autres à l'avant du canot. Si au contraire ils les conduifent de terre aux Vaisseaux, ils les font mettre à l'arriere. Cette conduite est sage, on est moins exposé en allant à terre étant à l'avant, parce que la lame prend le canot par l'arriere, & qu'en cet endroit on est bien plûtôt debarqué; au contraire en allant aux Vaisseaux, la lame rencontre l'avant du canot, s'y brise & peut y faire plus de mal qu'à l'arriere. Ils donnent en ces occasions tous leurs foins pour fauver les blancs qu'ils portent, & pourvû qu'on s'en rapporte à eux, qu'on les laisse faire & qu'on ne les ait pas maltraité, il est rare qu'il arrive rien de facheux aux personnes.

Il n'en est pas de même des marchandises; quelque soin que les Capitaines se donnent pour empêcher leurs pillages, il est presque impossible d'y réusfir entierement, les Negres en sait de vol seroient des leçons aux plus habiles Meuniers, Tailleurs & filoux qui soient en Europe, & quand on les observe si bien ou qu'on a pris des mesures si justes que leur adresse est à bout, ils sont tourner le canot dans les endroits où les barils ou caisses de bouges qui ne slottent point vont à fond, & où ils les vien-

nent repêcher pendant la nuit.

Dès que les marchandises sont à terre, on les met dans les tentes que les Capitaines ont soin de faire dresser au bord de la mer. Ces tentes ont un ou plusieurs batons de pavillon avec des pavillons, & des slammes qui servent à donner aux chalouppes mouillées hors des lames & de la barre les signaux de ce que l'on veut faire sçavoir; car on est hors de la portée de la voix humaine, & quand on se serviroit des meilleurs portevoix, le bruit des lames & de la houle empê-

cheroit de pouvoir rien entendre. Ce n'est pas seulement dans le passage de la barre que les Negres font leurs pillages, ils en font encore dans le transport des marchandises depuis les tentes jusqu'à la ville capitale où est la résidence du Directeur general, & les magasins de la Compagnie. On ne se sert en ce païs ni de charettes ni de cheyaux, ni d'autres sortes de voitures, tout se porte sur la tête des Negres. C'est pour cela que tous les porteurs ont de gros bonneis de jone affez hauts pour contenir une bouteille platte de gros verre, ou une calebaile de la même figure contenont environ une pinte mefure de Paris, ou un sac dans lequel ils mettent les bouges qu'ils ont pillés; car c'est principalement ces deux sortes de marchandises qui les tentent le plus, & ils n'ont que ce seul bonnet dont ils puissent couvrir leurs vois étant du reste tous nuds, & n'ayant qu'un très petit morceau de toi-

le pour couvrir leur nudité.

Lors donc qu'on a mis à terre une quantité suffisante de marchandises pour faire un convoy & les transporter au magasin general, on fait venir les porteurs avec leur chef qui ne manque pas de promettre que ses gens seront sideles. Malgré ces assurances ausquelles tout homme sage ne doit jamais s'arrêter, on met cinq ou six blancs armés qui les conduisent, qui empêchent que les porteurs ne s'écartent les uns des autres, & que chemin faisant ils ne percent les barils d'eau de vie ou ceux qui renserment les bouges.

Le Chevalier des M.***qu'une longue experience avoit instruit de l'adresse des Negres, & du penchant prodigieux qu'ils ont à voler, ayant un assez grand convoy à faire conduire à Xavier, ordonna à six de ses gens de l'accompagner, de voltiger sur les asses, & de ne pas perdre un moment de vûë ses porteurs. Il sut exactement obéï, le convoy avoit déja passé les trois rivieres, c'est ainsi qu'on appelle les trois bras que sait la riviere de Jaquin à l'endroit du gué

Stratageme des Negres Pour voler.

FN GUINE'E ET A CAYENNE. où on la passe, sans que les porteurs euffent pû trouver une occasion un peu favo able de piller, parce qu'ils étoient éclairés de trop près par les gens qui les conduisoient, lorsqu'il s'éleva tout d'un coup une querelle entre deux porteurs qui mirent aussitôt leur charge à terre, & commencerent à se battre d'importance; les autres porteurs de concert avec les deux combattans quitterent aussi les leurs, quelqu'uns prirent parti dans la querelle, & les blancs qui les conduisoient ayant voulu faire cesser le desordre, se trouverent dans un instant environnés de tout le reste des porteurs qui les prioient d'empêcher qu'il n'arrivât quelque meurtre. Les François qui ne connoissoient pas encore ce piege, y donnerent entierement, ils firent des efforts extraordinaires pour arrêter les combattans, mais ils y employerent plus d'une heure fans en pouvour venir à bout. La querelle ne fut appaifée que quand ceux des porteurs qui étoient demeurésauprès des barils de bouges, qui les avoient entrouvert adroitement, & en avoient tiré pour eux & pour leurs compagnous, rejoignirent la troupe. Leur presence appaila laquerelle, chacun reprit sa charge, & on continua le voyage en paix comme s'il ne fut rien arrivé; les porteurs disparurent dès qu'ils eurent mis leurs charges au magafin, & les conducteurs blancs ayant raconté au, Directeur general & au Chevalier des M. *** ce qui étoit arrivé dans le chemin, ces Messieurs se douterent qu'il y avoit eu du dessein dans cette querelle. On examina de plus près les barils de bouges, & on trouva que plusieurs avoient été ouverts & qu'on y avoit beaucoup volé. On s'en plaignit au Capitaine Assou, mais il étoit trop tard, les porteurs étoient échapés & leur vol en sûreté, parce qu'en arrivant chez eux ils avoient pris d'autres bonets; de sorte que la perte tomba fur le Chevalier des M. *** La Compagnie, toujours attentive à ses interêts & peut-être dans la vûë de rendre ses Officiers plus vigilans, rend les Capitaines responsables en leur propre & privé nom du coulage des eaux de vie, & de ce qui se trouve de manque dans les barils de bouges.

On croit pourtant qu'elle diminuëroit beaucoup de cette conduite severe, si elle consultoit la dessus ses Directeurs, & qu'elle sût convaincue comme elle le devroit être de l'impossibilité où sont ses Capitaines d'empêcher entierement

les pillages des Negres.

7-

On avoit cru y remedier en mettant

les bouges & l'eau de vie dans de double fusts, les Negres ont trouvé le secret de rendre cette précaution inutile.

Les Anglois font cercler leurs barils d'un bout à l'autre avec des cercles do fer qui se touchent & qui ne peuvent s'éloigner les uns des autres, parce que les premiers sont cleüés; cette précaution n'a servi qu'à leur causer de plus grandes pertes, les Negres faisant tourner les canots sur la barre, & allant repêcher pendant la nuit les marchandises qui sont demeurées au sond de la mer, car ils ont l'adresse de ne faire tourner que dans les endroits où ils sçavent sort

bien qu'ils les pourront pêcher.

On avoit encore proposé de mettre les bouges dans des caisses qui en pussent contenir cent liv. qui fussent garnies de trois bandes de fer. Comme il y avoit moins de joints qu'à un baril, les Negres auroient moins de facilité à les entrouvir. Cela pourroit réüssir une fois ou deux, mais si les Negres se trouvoient courts de ce côté, ils ne manqueroient pas de les faire tomber à la mer, & la perte seroit encore plus considerable. Ce qu'on peut saire de mieux, est d'avoir toujours des blancs dans les canots qui portent les marchandises à tèrre, & de faire escorter les convois qui les por-

tent à la ville par des gens habiles, qui dans des occasions pareilles à celle dont je viens de parler, laissent battre les Negres tant qu'il leur plaira & qui se tiennent auprès des Marchandises tant que la querelle dure.

Bouges on poye du paï..

Te crois avoir dit dans un autre en-Cauris, mon- droit, que les bouges font des coquilles blanches qui se pêchent aux environs des Isles Maldives. C'est l'argent monnové du Royaume de Juda, & de beaucoup d'autres lieux de la côte; on les appelle aussi Cauris.

Quarante bouges font ce qu'ils appellent un toque de bouges, cinq toques ou 200, bouges font une galine, vingt galines ou quatre mille bouges font une

cabeche.

Selon le prix du marché, un captif ou esclave vaut dix-huit à vingt cabeche, 70000. à 80000. bouges qui pefent environ 180, livres poids de Paris.

Village de Gregous

Le Village de Gregoué, qui donne le nom à une des 26, petites Provinces du Royaume de Juda, est environ à une lieuë & demie de la mer, après qu'on a passé la riviere de Jaquin. Il est ailez considerable & ses habitans riches, tant parce qu'ils sont tous pêcheurs & canotiers, que parce qu'ils sont voisins des Forts François & Anglois qui en iont

EN GUINE'S ET A CAYENNE. font à une très-petite distance. Les maifons font de terre ou de branchages d'arbres entrelassés de roseaux avec un enduit de terre grasse de près d'un pied d'épaisseur. Chaque famille a plusieurs maison des cases, jamais un mari ne met deux de ses femmes ensemble sous le même toit, elle font logées séparement. On croit que cela est necessaire pour conserver la paix entre elles, car là, comme par tout ailleurs, les femmes sont jalouses, criardes, soupçonneuses, impatientes & de fort mauvaile humeur, quand elles s'imaginent que leur mari partage inégalement font cœur entre elles. Il est vrai que la premiere qu'il a épousé y a de droit une double portion, & quelquefois davantage, quand elle est feconde & qu'elle a des unfans mâles. Nous traiterons cette matiere plus amplement dans la fuite. On voit qu'il faut beaucoup de cases à un homme qui a bien des femmes, toutes ces cases sont renfermées dans une enceinte de murs de terre de sept à huit pieds de hauteur, & de dix-huit à vingt pouces d'épaisseur, dont le chapperon est convert de paille ou de feuilles de palmier, de crainte que l'eau de pluye ne s'infinue dans le mur, ne le dettempe & ne le fasse tomber.

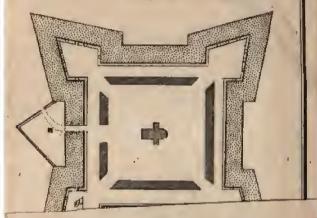
Tome II.

Fort des François à Gregoué,

Les François & les Anglois ont chacun un Fort à l'Ouest de ce village. Celui des François est le plus à l'Ouest, il est composé de quatre bastions, avec des fossés larges & profonds, sans chemin couvert, glacis ni palissades, excepté à un ouvrage en forme de demie lune qui couvre la porte, qui, outre les ventaux se ferme avec un pont levis. Il y a trente canons montés tant sur les bastions que sur les courtines, & principalement sur celle qui regarde le Fort des Anglois. Les quatre corps de logis, qui forment une grande place d'armes quarrée, fervent de magasins, de logement pour les Officiers & la garnison, & de captiverie; c'est ainsi qu'on appelle le lieu ou l'on garde les captifs, en attendant le moment de les embarquer. Il y a au milieu de cette place une chapelle, où l'on dit la messe quand il y a un aumônier. Ce Fort est sous le commandement du Lieutenant du Directeur general qui réfide à Xavier, ville capitale du Royaume. La garnison n'est que de dix foldats blancs, deux fergens, un tambour, deux canoniers, & trente esclaves Bambaras qui appartiennent à la Compagnie.

Le Fort des Anglois està l'Est de celui des François, à une grande portée

Fort François a Juda





EN GUINE'E ET A CAYENNE. 43 de fusil; il est quarré; au lieu de baftions ses angles sont couverts de bou- Anglois a levards avec des Fossés secs, larges & profonds, fans palissades & sans chemin couvert. Il y a un pont levis & vingtfix canons, ils y ont une garnison à peu près comme celle du Fort François, commandée par le Lieutenant de leur Directeur general qui réside aussi à Xavier. Son logement, dans cette ville, est à côté de celui des François, il n'en est séparé que par un mur qui est mitoyen.

Les Portugais n'ont point de Forteresse à Gregoué. Le Roi de Juda leur a donné un terrain à quatre portées de cordé aux fusil au Sud de celui des Anglois pour Portugais 4 y en bâtir une, ils ont eu des raisons pour oiegoué, ne le pas faire jusqu'à présent. Leur Directeur demeure à Xavier, dans une assez grande maison, à côté de celle des

François.

Mais les Hollandois n'ont point de Les Hollans Forteresse dans cet Etat. Les Rois de dois n'ont Juda n'ont jamais voulu leur permet- a Juda. tre d'y en avoir aucune, ils connoissent ces peuples, & sçavent trop bien comment ils traitent ceux qui ont eu la facilité de les laisser bâtir des Forts sur leurs terres, pour s'exposer eux & leurs peuples à un esclavage, dont ils ne se-

Fort des

44 VOYAGES

roient pas maîtres de se délivrer quand le joug leur en paroîtroit trop pesant. Ils ont une maison à Xavier attenant le Palais du Roi, où leur Directeur de-

meure avec fes Commis.

Au reste, les Forts de Gregoué ne servent qu'à mettre à couvert les Marchandises, & empêcher qu'elles ne soient pillées par les Negres qui vont souvent en maraude, & qui ne reconnoissent ni amis ni ennemis dés qu'ils trouvent l'occasion de piller.

CHAPITRE IV.

De la Ville de Xavier.

Xavier , Ville capitale de Juda,

Avier, Xabier ou Sabié, sont les noms que les Européens & les Negres donnent à la Ville capitale du Royaume de Juda ou Fida. Elle est à deux lieues au Sud-Est de Gregoué, & par consequent à trois lieues & demie ou environ de la mer; elle est dans une plaine unic à une lieue ou environ au Sud-Est de l'Eufrate.

Ceux qui ont donné le nom de ville à cet amas de maisons qui porte le nom de Xavier, lui ont fait le pius grand honneur qu'ils lui pouvoient faire, car assurément il ne merite pas ce titre. Je

EN GUINE'E ET A CAYENNE. 45 ne laisserai pas cependant de le lui donner. C'est la résidence du Roi & des Directeurs des Compagnies des Européens qui trafiquent dans le païs. C'est quelque chose, mais aussi c'est tout, car on n'y voit aucun alignement de rues. Chaque famille est renfermée dans une enceinte de murailles qui est plus ou moins grande selon le nombre des cases dont elle a beloin. & toutes ces enceintes font ifolées. Ils laissent des espaces entre ces incommodo Isles que l'on pourroit regarder comme té des sues des rues, ou plûtôt comme des chemins dont les unes sont assez larges, & les autres si étroites que deux personnes n'y peuvent passer de front, on a même assez de peine à passer par les plus larges, à cause des trous dont elles sont remplies qui rendent le passage difficile, & même dangereux & fur tout la nuit. Comme les Negres ne bâtissent que de terre, ils la tirent le plus près qu'ils peuvent des lieux où ils veulent s'établir, & font des trous dont tous les dehors de leur enceintes sont environnés. Ils y jettent enfuite toutes forces d'immondices qui causent une puanteur infiportable à ceux qui n'y font pas accoûtumés comme cux; à quoi il faut ajoûter qu'ils font leurs nécessités dans les rues, & que si on fort le matin avant

Difference de cothons des calle des cochons de Gumée.

T'ai remarqué dans mon voyage aux la chair des Isles de l'Amerique que les cochons Mes de l'A- qu'on y éleve sont infiniment plus promerique avec pres & plus delicats; ils ne touchent jamais aux ordures, aussi leur chair est elle plus propre & plus saine que celle des cochons de Guinée, qui quoique grasse & bien entrelardée est indigeste, & peut causer des maladies dangereuses à ceux qui en feroient leur nourriture ordinaire; cela se doit entendre des blancs, car les Negres font d'un temperamment bien different. Ils ont l'estomach si chaud qu'ils digerent tout, même les viandes crues, & il est à croire qu'ils vivroient bien plus qu'ils ne font sans les excès qu'ils font d'eau de vie & des femmes qui les éncryent, & leur causent des maux qui deviennent à la fin tout à fait incurables.

Il a più aux blancs établis dans le païs, de donner le nom de Serail aux bâtimens que le Roi occupe. L'enceinte est fort grande, elle est fermée par un mur

EN GUINE'E ET A CAYENNE. de terre de huit à dix pieds de hauteur, serail ou Pa-d'environ de deux pieds d'épaisseur, le xavies. chaperon de ces murs est couvert de paille, afin que les pluyes ne les détrempent pas, & ne les fasse pas ébouler. Les angles sont couverts de tours rondes de la même hauteur & de la même matiere que les murs; elles servent à mettre les sentinelles. Le plan que l'on en donne ici est juste, & marque exactement

toutes les parties de ce Serail.

On le distingue en grand & perit Serail; ce dernier sert d'entrée au grand. C'est une grande cour environnée de bâtimens de trois côtés; le quatriéme n'est fermé que par une muraille, au milieu de laquelle est la grande porte, à laquelle il y a toujours deux sentinelles. Il y a au dehors douze pieces de canon fur des affaits de marine à platte terre fans embrafure. Vis-à-vis la tour du coin il y a une autre batterie de neuf canons semblable à la premiere. Le logement du Description premier valet de chambre du Roi, que du Palais du l'on appelle communement le maîtrevalet, occupe l'aille droite de cette cour. On entre de cette cour dans celle des cuifines du Roi, & de celle-ci dans une troisiéme qu'on appelle la cour des coûtumes, parce que c'est dans celleci que l'on paye les droits du Roi,

tant ceux qu'il exige de fer sujets, que ceux que les Européens se sont obligés de lui payer pour avoir la liberté de commercer dans ses Etats, que pour jouir de sa protection. Le fond de cette cour est occupé par un grand salon, qui sert de Salle d'audience. Le Trône du Roi est un grand sauteuil posé sur une large estrade couverte d'un tapis de Turquie; il y a des nattes fur tout le reste du plancher, & des fauteuils pour les blancs qui vont à l'audience. La coûtume n'est pas qu'ils entrent dans l'interieur du Palais. mais cette regle n'est pas si generale qu'elle n'ait quelque exception, puisque le Chevalier des M. *** en a levé le plan que l'on voit ici. Les curieux y trouveront dequoi se contenter & s'inftruire, en suivant les chifres & les lettres qui marquent la distribution & l'ufage de toutes les pieces qui le compofent. On doit seulement sçavoir, que tous ces bâtimens n'ont que l'étage du rez de chaussée, qu'ils sont tous bâtis de terre graffe & rouge qui fait de bons murs, & qu'ils sont tous couverts de paille ou de feuilles de palmier, nattées proprement & d'une épailseur à ne pouvoir être penetrés de la pluye ni de la chaleur du soleil, qui est extrême en ce païs-làTome 2. pag. 40.



deurs des

aptoles aglols, idols lugais.



EN GUINE'E ET A CAYENNE. Les comptoirs des Directeurs des Maifans des Directeurs Compagnies font à la gauche du Palais du compers du Roi. On leur a donné le nom d'Hô. ce. tel ou de Palais.

Celui des François estle plus grand&le mieux bâti, il confiste en une grande cour plus longue que large, fermée par des corps de bâtimens uniformes, au milieu de laquelle il y a un jardin potager avec quelques gros pieds d'orangers en pleine terre. Il y a un corps de logis au-dessus de la grande porte, & un corps de garde avec le pavillon de la nation. Il y a encore un jardin dans la basse cour, derriere le corps de logis du fond, une forge, des cuisines, des offices, & les autres pieces necessaires à une grande maison. Le Directeur tient ordinairement une groffe table pour les Capitaines de vaisseaux & pour les Officiers, où il invite souvent les grands du païs & les Officiers du Roi, dont le credit est necessaire aux affaires de la Compagnie.

Le comptoir des Anglois est à côté de celui des François; le mur qui les des Anglois. separe est mitoyen.

Celui des Hollandois est à côté du

petit ferail.

Et celui des Portugais est à côté de celui des François, dont il est séparé par une ruë.

Tome 11.

Hollandois & Postugais.

E

On tient tous les jours un marché à côté de la porte de l'Hôtel de France.

Les maisons des particuliers qui composent la ville, sont répanduës autour de ces comptoirs & des serails du Roi.

On en voit assez dans le dessein que l'on en donne ici, pour faire juger de sout le resse.

CHAPITRE V.

DES ROIS DE JUDA.

Leur éducation, leur couronnement, leurs occupations, leurs revenus & leur mort.

E Royaume de Juda est héreditaire ; l'aîné succede à son pere, à moins que les grands n'ayent de très sortes raisons pour priver l'aîné de la Couronne, & de la mettre sur la tête d'un de ses streres, comme il est arrivé en 1725.

J'ai remarqué dans la Relation du Sénégal & des autres Royaumes de l'Afrique occidentale, que le Trône est toujours occupé par un Prince du Sang Royal, & que pour être assuré qu'il en est du moins du côté de sa mere, les enfans des Rois en sont exclus, & qu'on y éleve les ensans de sa sœur, à moins que en Guine's et a Cayenne. 5 t le Roi n'ait eu pour femme la Princesse dont les enfansauroient été Rois, quand même elle n'auroit pas été semme du Roi. Cette Loi est presque universellement reçûe dans toute la Guinée, jusqu'à la riviere de Volta, apparemment parce qu'on doute assez de la vertu des Reines, pour ne pas croire que les enfans qu'elles mettent au monde, appartiennent tout entiers au Roi.

On a meilleure opinion des femmes dans le Royaume de Juda, foit qu'on les croye plus sages, soit qu'on s'assure de leur vertu d'une manière à ne pas leur permettre de faire prendre le change

dans cette occasion.

C'est donc le sils aîné du Roi qui est heritier presomptif de la couronne, mais il saut que ce soit ceini qui est né depuis que le Roi est couronné; car ceux qu'il a eu avant d'être monté sur le Trône n'ont rien à y prétendre. On les regarde comme de simples particuliers, à qui leur pere, devenu Roi, peut faire du bien & donner des emplois, mais qui sont regardés comme exclus par les loix de pouvoir prétendre à la couronne.

Mais voici une autre ceremonie bien plus extraordinaire, & qui ne laisse pas d'être comme une Loi dont il n'y a point d'exemple qu'on se soit encore écarté, VOYAGES

L'heritier présomptif de la Cour.

c'est que dès que l'enfant qui doit suceft élevé lois ceder à la couronne est né, les grands du Royaume le prennent & le font porter dans la Province de Zingué sur la frontiere du Royaume, où ils le font élever comme un fimple particulier, fans lui donner aucune connoissance de sa naissance, sans lui faire connoître le rang auguel il doit être élevé, & sans lui donner la moindre teinture des affaires de l'Etat. Aucun d'eux ne le visite, ce seroit un crime d'Etat de l'aller voir ou de recevoir sa visite, s'il lui prenoit envie d'en aller voir quelqu'un. Il doit demeurer à Zingué, chez le particulier à qui on l'a donné à élever, qui, à la verité, a le secret de sa naissance, mais qu'il n'ose lui reveler sous peine de la vie, & qui le traite, sans distinction, comme un de scs enfans. Celui qui est à présent Roi de Juda, gardoit les cochons de son pere putatif, lorsque les Grands le vinrent chercher pour le faire asseoir sur le Trône de son perc qui venoit de mourir.

On voit assez quel est le motif des Grands dans cette maniere d'élever l'heritier présomptif de la couronne. Comme il le font monter fur un Trône dont il ne connoît ni les interêts ni les maximes, il est obligé de s'en rapporter à

EN GUINE'E ET A CAYENNE. eux, & de leur abandonner le gouvernement de l'Etat & à leurs Successeurs. dans les postes qu'ils remplissent ; car leurs gouvernemens & leurs dignités font hereditaires, & c'est toujours l'aîné de la famille qui succede au titre & à la plus grande partie des biens de son

Cet état d'ignorance & d'abaissement, dans lequel le Prince présomptif heritier de la couronne est élevé, lui fait gouter à longs traits le plaisir de la Royauté, quand il se voit allis sur le Trône; & assurément il a lieu d'être bien content, puisque dès que cet heureux moment est arrivé, il n'est plus regardé comme un homme, il devient dans un instant une espece de divinité de laquelle on ne s'approche jamais qu'avec un si profond respect, qu'il tient du culte qu'on rend aux divinités du pais, parles encore faut-il être appellé ou en avoir Rois fait demander la permission, pour pouvoir être admis en la présence du Roi. Dès qu'on est arrivé à la porte de la Salle d'audience, on se prosterne le ventre à terre, on s'avance en rampant, & quand on est arrivé à une certaine distance du Trône & qu'il a donné la permission de parler, en frappant legerement ses mains l'une dans l'autre, on lui parle d'un ton E iii

bas, en peu de paroles, & toujours la face contre terre. Personne n'est exempt de la loi incommode & humiliante de ce ceremonial, les plus grands Seigneurs du Royaume y sont sujets comme les autres. Il n'y a que le Capitaine du Serail & le grand Sacrificateur, qui puissent entrer au Palais sans en demander permission; mais s'ils veulent parler au Roi, ils sont obligés, comme tous les autres, de le faire dans la posture que je viens de marquer.

Audience d'au stand.

Lorsqu'un Grand veut parler au Roi & qu'il en a obtenu la permission, il va au Palais accompagné, ou pour mieux dire, escorté de tous ses gens armés, de fes tambours, de ses trompettes & de ses flutes. Lorsqu'il arrive à la porte du petit Serail, ses gens font une décharge de coups de fusil, ses tambours, flutes & trompettes se font entendre, & tous ses gens poussent de grands cris. Il entre ainsi avec tout son monde dans la premiere cour, & là il se dépouille de toutes fes pagnes, & ne met fur lui qu'une seule pagne d'herbes. Il n'est permis à qui que ce soit de paroître devant le Roi avec des pagnes de soye; il ôte aussi fes braffelets, ses colliers, ses bagues, & generalement tous les bijoux. Dans cet état, il est conduit par les gens du Roi

EN GUINE'E ET A CAYENNE. jusqu'à la porte de la salle d'Audience. Il s'y prolleme, s'avance en rampant jusqu'au pied du Trône du Roi, lui parle le visage contre terre, & quand son audience est finie, il se retire à reculons sans changer la posture qu'il a prise en entrant.

Pendant l'audience, tous ses gens l'attendent dans la premiere cour, & sont prosternés pendant tout le tems qu'elle dure. Mais s'il leur femble qu'elle foit titelité des trop longue, & qu'ils craignent qu'il foit Grands. arrivé quelque chose de fâcheux à leur maître, ils forcent les Gardes & vont chercher leur maître. Ils perdroient tout le respect dû à la Majesté Royale si on ne le leur représentait pas; & si le Roi s'étoit mis en devoir de le faire arrêter ou de le faire tuer, ils mettroient leseu au Palais, & feroient main balle fur tout ce qu'ils rencontreroient; la présence du Roi ne les arrêteroit pas, il pourroit même lui couter la vie; & s'il s'étoit sauvé, tout seroit mis au pillage.

Ces Grands sont toujours très-bien accompagnés, il y en a qui ont fix ou fept cens hommes armés à leur suite, au lieu que le Roi n'en a pas cent dans son Palais, & qu'il n'est servi & gardé dans son Serail interieur, que l'on appelle le grand Serail, que par des femmes, qui E iiij

la fureur des gens d'un Grand qui auroit

été maltraité ou tué.

Les exemples qu'on ait fait violence à un Grand dans le Palais du Roi sont si rares, qu'on ne se souvient point que cela soit arrivé. Les Grands ont interêt de se soutenir tous, & quand même ils auroient des disserens entre eux, des querelles, & même qu'ils seroient en guerre ouverte, car ils se la sont sans demander congé à personne quand ils le jugent à propos, ils oublient tous seurs ressentimens, pour courir à la désense de leurs privileges, ausquels ils ne soussirent jamais que le Roi donne la plus legere atteinte.

Lorsque le Grand, qui a été à l'audience, a rejoint ses gens qui l'attendoient dans la cour du petit Serail, il reprend ses habillemens & ses bijoux, & donne avis au Roi de sa sortie, par quantité de coups de sussique ses gens tirent, & par le bruit de ses tambours & autres instrumens entremêlé de cris de joye des plus éclatans.

Ce ceremonial incommode est cause que les Grands ne vont que très-rarement au Palais, à moins qu'ils n'ayent des affaires bien pressantes & qu'il faille nécessairement communiquer au Roi, en Guine's et a Carenne. 57 ils se tiennent chez eux, & vacquent aux affaires de leurs Gouverneurs & de leur commerce.

Les Directeurs des Compagnies, les Capitaines des Vaisseaux, & generalement tous les blancs qui ont affaire au Roi, ou qui le viennent saluer en arrivant à Xavier, ou à leur depart, ne sont point suiets à ces ceremonies. Ils ont audience dès qu'ils la demandent, ils saluent le Roi comme on saluë les grands Seigneurs en Europe, il leur donne la main, les fait affeoir, boit des liqueurs avec eux, & quand c'est une premiere visite qu'ils lui rendent, sur tout si ce sont des Directeurs ou des Capitaines de Vaisseaux, il les fait saluer de cinq ou fept coups de canon quand ils fortent du Palais.

Il en usa ainsi avec le Chevalier des Honnelesse M. *** quand il l'alla saluer le 12. de du Rojde Ju-Janvier 1725. il lui donna la main, le blancs. strasseoir, but des liqueurs avec lui, & le sit saluer de sept coups de canon quand il sortit du Palais.

L'habillement du Roi & des Grands, Habillement est à peu près le même. Il consiste en du Roi & des une piece de toile blanche d'environ Grands. trois aulnes de longueur, d'ont ils se cei gnent les reins, & qui leurs tombe jusqu'aux pieds comme une juppe. Ils met-

tent sur cette toile une piece de soye de même grandeur, qui fait le même effet que la premiere, & sur celle-cy une autre piece d'étoffe de sove plus riche de fix à septaulnes de longueur, ils la lient, fur leurs rems par les deux bouts, &. font avec le reste un gros rouleau sur leur. hanche droite, & laissent pendre le reste à terre, ce qui fait une queue fort longue. Ils portent des brasselets & des colliers de perles, d'or, de corail & d'autres bijoux avec des chaînes d'or. La plûpart vont la tête nuë, quelqu'uns ont des chapeaux à la Françoise avec des plumes. & une canne à la main; la figure que, l'on donne icy, represente un grand en habit de ceremonie.

Le peuple est pour l'ordinaire tout nud, & n'a qu'un morceau de pagne d'herbes ou de cotton de la largeur & longeur d'une serviette, nouée sur les reins pour couvrir ce que la pudeur dé-

fend de laisser voir.

Habillement des femmes du commun.

A l'égard des femmes de la même condition, elles ont sur les reins cinq ou six pagnes les uns sur les autres, dont la plus longue leur couvre la moitié des jambes, & les autres vont toûjours en. diminuant, ce qui fait comme une juppe prétintaillée, comme les semmes en portoient ces années passées en France.

EN GUINE'E ET A CAYENNE. Peut-être que la mode des falbalas & des prétintailles étoient venuë de Juda en France.

Les femmes du Roi & des Grands, sont comme les autres, nues de la cein- des semmes ture en haut & de la ceinture en bas, el. do Roi & des les ont deux ou trois pagnes de toile de cotton & de soye, dont la plus longue leur tombe jusqu'à la cheville des pieds, les autres sont un peu plus courtes; elles font toutes fort amples, & font un bourelet autour des reins qui donnent à celle de dessous un air de pannier, que l'on ne mépriferoit pas, à présent que cet habillement ridicule est st fort à la mode. Elles ont des chaînes de pied comme au Senegal, plusieurs rangs de brasselets au col, & au-dessus des poignets & des coudes, & sur la tête un pannier de jonc très-proprement travaillé, peint & leger, qui est fait comme une ruche, ou si l'on veut une comparailon plus magnifique, comme la Thiare du Pape. Leur cheveux sont tresses proprement & avec art, & ornés de menilles d'or & de grains de corail ou de rassade.

Le Roi n'est pas couronné aussi-tôt couronnequ'on l'a amené de Zingué & qu'on l'a ment du Rois mis en possession du Palais & du Trône, il se passe bien des mois & souvent des années avant qu'on fasse cette ceremo-

nie. Les Grands en reglent le tems selon leurs interêts particuliers, & le reculent tant qu'ils peuvent, quelquesois jusqu'à jusqu'à sept ans, mais c'est le plus long terme qu'ils peuvent donner au délai de cette ceremonie. Pendant tout ce tems-là, le gouvernement est plus entre les mains des Grands, qu'en celles du Roi, il ne laisse pas d'être servi en Roi, d'être visité & respecté comme s'il étoit Roi, excepté qu'il ne lui est pas permis de mettre le pied hors du Palais.

A la fin, quand les Grands sont convenus entre eux du jour de cette ceremonie, ils en donnent avis au Roi, qui les assemble tous dans son Palais où l'on tient un grand Conseil, où ce que les Grands ont résolu entre eux est déterminé d'un consentement universel, dont le Roi fait donner avis à ses peuples par une décharge de dix-sept coups de canon, qu'il fait tirer sur les onze heures du

soir à la sortie du Conseil.

Le peuple de Xavier en témoigne fa joye par des cris qui s'entendent de village en village, parce qu'ils font fort proches les uns des autres, de maniere qu'en moins d'une heure tout l'état en est averti.

Le grand Sacrificateur que l'on nomme toujours Beti, ne manque pas d'aller

EN GHINE'S ET A CAYENNE. le lendemain au Palais sur les dix heures du matin, & d'ordonner au Roi de la part du grand Serpent, les offrandes qu'il doit faire en cette occasion. Comme cette prétenduë divinité ne parle point, fon Sacrificateur qui est l'interprête de ses volontés ordonne ce qui lui plaîr, & quand même il ordonneroit l'offrande des femmes que le Roi aime le plus, il faudroit en passer par la & les immoler. Je ne sçais s'il s'est jamais portéà une telle extrêmité. Il fut affez raifonnable au couronnement d'Amar Roi de Juda à present regnant, qui fut couronné au mois d'Avril de l'année 1725. en presence du sieur Derigouin, Directeur general de la Compagnie de France, du Chevalier des M. * * & de plusieurs autres Officiers François, & des Directeurs Anglois, Hollandois & Portugais. Il n'en coûta la vie qu'à un bœuf, un sacrifice pocheval, un mouton & une poule. Ces le contonne quatre animaux furent égorgés dans le ment, Palais, & ensuite portés en ceremonie au milieu de la place publique, & posés proprement sur des nattes. On mit à côté des victimes neuf petits pains de mil bien frotés d'huile de Palme, après quoi le grand Sacrificateur planta en terre une gaule de neuf à dix pieds de longueur, au haut de laquelle il avoit attaché un

morceau de toille en guife de pavillon ou d'étendart.

Ces victimes demeurerent exposées en cet endroit jusqu'à ce que les oiseaux les cussent devorées, sans qu'il fût permis à personne de les changer de place, encore moins d'en emporter quelque morceau pour en manger, il y va de la vie-On se met peu en peine si la puanteur que ces corps morts rendent, incommode les voifins ou les passans. Toute cette ceremonie se fait au bruit des tambours, des flutes, des trompettes & des cris de joye, que le peuple pousse tout de son mieux.

Les semmes Aussi-tôt que la ceremonie de l'expodu Roi por- sition est achevée, les semmes du Roi de la troisiéme classe, c'est-à-dire celles qui par leur âge ou par quelque autre raison ne sont plus propres aux plaisirs du Roi, sortent du Palais au nombre de dix - huit, elles marchent gravement deux à deux. Elle ont à leur tête les flutes du Roi avec quatre de ses tambours, elles sont escortées de vingt fusiliers; la plus considerable d'entre elles marche la derpiere, & porte une figure de terre cuite qui teprésente grossièrement un enfant affis qu'elle pose & qu'elle laisse auprès des victimes; elles chantent, tant en venant qu'en s'en retournant, une chanson,

IN GUINE'E ET A CAYENNE. 63 & s'accordent très-bien avec les instru-

Tous ceux qui se trouvent sur le chemin de cette troupe se retirent pour lui faire place, se prosternent & poussent de grand cris de joye, ce qu'ils continuent jusqu'à ce que ces semmes soient rentrés dans le Serail. On fait alors une décharge de vingt boëtes, pour avertir le Roi & le peuple qu'elles sont rentrées.

Après ces deux ceremonies, tous les Grands vontau Palais. Ils font alors vê- que les tus de leurs bijoux les plus précieux, ils dent au Tisfont accompagnés de leurs tambours, ne du Roi. flutes & trompettes, & escortés de tous leurs gens armés. Ils entrent sans se dépouiller, parce que le Roi n'est pas présent, & vont se prosterner les uns après les autres devant le Trône qui est vuide, & fortent des qu'ils ont rendu les hom-

mages.

La ceremonie de l'hommage au Trône dure quinze jours, pendant lesquels les femmes du Roi ne ceffent de faire des cris de soye dans le Palois, qui sont accompagnés de décharges de boëtes. Le peuple qui est hors du Palais repete ces cris, & les accompagne de coups de fufil; & les Grands, qui sont alors dans la ville, ne manquent pas de faire tirer bien

Hommages

des beëtes; & de trois jours en trois jours le Roi ordonne des décharges de canon dès que le Soleil est couché. On n'entend que des cris, & des coups de fusil, de brêtes & de canon jour & nuit pendant tout ce tems là. Alors, dort qui peut, la chose n'est pas impossible, mais on a beaucoup de peine à s'y faire: & cependant tout ce bruit est de l'essence de la ceremonie, on augureroit mal du regne du Roi, si on manquoit à la moindre circonstance.

Grand du a droit de couronner le Roide Juda.

L'hommage des Grands étant achevé. Royaume d'Ardres, qui ils députent un d'entre eux pour alier à Ardres avec un très-grand cortege, & en amener un des Grands de ce Royaume là, qui de tems immémorial a droit de couronner les Rois de Juda. Cette prérogative est affectée au chef d'une certaine famille. On l'amene donc avec toute sa suite, on le défraye par le chemin . & on lui fait tous les honneurs imaginables.

> Lorsqu'il est arrivé à deux lieuës de Xavier, il trouve des logemens neufs qu'on lui a préparé, où on le prie de se reposer avec toute sa compagnie, & comme s'il avoit besoin d'un grand repos, après avoir fait un voyage de quinze à vingt lieuës, on l'y laisse pendant quarante jours, aprés qu'on lui a déclaré

qu'il

en Guine'e et a Cayenne. 65 qu'il ne doit point venir à Xavier ni pas un de fa suite, jusqu'à la fin de ce terme.

Pendant ce tems-là, il est visité & regalé par les Grands du Royaume, qui lui sont des presens, & qui le divertissent de leur mieux. Le Roi lui envoye à manger deux sois le jour, avec une abondance & une magnificence toute Royale. Ce sont les semmes du troisséme ordre qui portent les plats, elles sont précedées des tambours, flutes & trompettes du Roi, & escortées par dix de ses sussiliers.

Les quarante jours expirés, le Roi envoye un Grand pour le convier de venir à Xavier, & l'assure qu'il y sera reçû avec le respect qui lui est dû, & qu'on lui a préparé des logemens & à toute sa suite, à côté des murs du Palais.

Le Grand d'Ardres reçoit en ceremo-Le Royaum nie l'Euvoyé du Roi, & aprés qu'il a de Juda releve de celui entendu le compliment qu'il lui fait, il d'Ardres, répond qu'il est prêt à faire ce que le Roi de Juda demande de lui, mais qu'avant toutes choses, il faut qu'il soit assuré de la part du Roi d'Ardres son maître, que le Roi de Juda a sait repurer la porte principale de la ville d'Offra, capitale du Royaume d'Ardres, comme le Roi de Juda y est obligé selon les anciennes conventions des deux Royaumes.

Tome II.

IN GENE'S ET A COTEME 60 & i'accordent très-bien avec en mêre-

Tous ceux qui le trouvent le memin de cette troupe le remembre faire place, le profession le part de grand cris de poyre, et le nuent juiqu'il ce que ces rentres dans le Sensi On décharge de ving boie le Roi de le peur le trées.

Après est deux s

Grands vontex

tus de

font acce

flutes & t

leur g...

po ill r,

fent, &
les aut

& fort

La cere ne dure q les fem cris d

400

mag .

Ce seroit en vain que les peuples du Royaume de Juda prétendroient ne point dépendre de celui d'Ardres, leur dépendance est trop marquée par ces deux Actes. C'est un hommage qu'ils lui rendent à chaque mutation de Roi, & dont on ne voit point qu'ils ayent jugé à propos de se dispenser jusqu'à present. quoi qu'ils soient fort en état de le faire, & que tout le monde convienne, que le Royaume de Juda, quoique bien plus petit que celui d'Ardres, lui est pourtant superiour en valeur & en nombre de! troupes. Mais ils tiennent religieusement les traités qu'ils ont fait, & en cela ils sont très louisbles & peuvent être propofés pour exemple à des peuples, qui, éclairés des lumieres de l'Evangile, devroient les surpasser en bonne foi & en bien d'autres choses.

Le Roi de Juda ayant reçû cette réponse, envoye des Experts à Offra pour faire les reparations necessaires à la porte de cette Ville. Ils les sont en diligence, & reviennent avec un Officier du Roi d'Ardres, qui assure de la part de son maître, le Grand qui doit faire le couronnement, que la porte est réparée, & que rien ne l'empêche d'achever la sonction pour laquelle il a été appellé.

Des que cette réponse est arrivée ; les

EN GUINE'E ET A CAYENNE. Grands de Juda, accompagnés de leur fuite ordinaire, & d'un concours prodigieux de peuple, vont chercher en ceremonie le Grand d'Ardres, & le conduisent à Xavier. Il y est reçû au bruit du canon & aux cris de joye des semmes du Serail, aufquels le peuple ne manque

pas de répondre de son mieux.

On conduit le Grand d'Ardres aux logemens qu'on lui a préparé à côté du Serail. Il y est traité magnifiquement par le Roi, qui l'envoye complimenter dès qu'il est arrivé, & qui ne manque pas d'envoyer tous les matins scavoir de ses nouvelles. Il peut alors sortir de sa maison, & aller voir ses amis & les Grands dont il à reçû les visites, mais il ne va voir le Roi que le troisséme jour. Il entre au Palais avec les principaux de sa suite, sans quitter ses habits ni ses joyaux, &, il parle au Roi debout & sans se prosterner. La coûtume est qu'il demeure cinq jours dans ce nouveau logement.

Ces cinq jours font employés par les Préparation Grands & par le peuple, à faire des pro- ronnement. cessions à la maison du grand Serpent, pour lui demander que le Prince qu'on va couronner soit aussi bon & austi équitable que son prédecesseur, qu'il fasse fleurir le commerce, qu'il soit un religieux. observateur des Loix, & qu'il les

maintienne dans leurs privileges & dans leurs libertés. Le jour entier, depuis le lever du Soleil jusqu'à son coucher, est employé à ces actes de religion, & la nuit à suire grand chere, à se faire des festins les uns aux autres, à danser, à pousser des cris de joye, à faire des décharges de mousqueterie, à remplire l'air du bruit des tambours, des flutes & des trompettes; & en un mot, à faire un tintamare si grand, qu'on auroit peine à entendre le tonnere.

Le Soleil n'est pas plûtôt couché le cinquième jour, que le Roi fait tirer neuf coups de canon, pour annoncer qu'il ser a couronné le lendemain, qu'il se fera voir à son peuple assis sur son Trône dans la Cour du Palais dessinée à cette ceremonie, & que les portes du Palais, seront ouvertes à tout le monde. Il fait avertir par un de ses Officiers, les Directeurs François, Anglois, Hollandois & Portugais du tems & du lieu de la ceremonie, & les convie de s'y trouver.

Cette agréable nouvelle est reçue du peuple avec des grands cris de joye, & un redoublement de coups de fusil. Les Grands de Juda vont passer la nuit chez celui qui doit faire la ceremonie du couronnement; ils s'y entretienment, ils

EN GUINE'E ET A CAYENNE. font des prieres en silence, ils boivent quand ils sont las de prier, ils sument pour s'empêcher de dormir: tout cela est de l'essence de la ceremonie.

Habits du

Enfin le sixième jour sur les cinq heures du foir, le Roi fort de son Serail, Roi & de fes accompagné de quarante de ses favori. femmes. tes, superbement couvertes des plus belles pagnes de soye qu'on ait pû trouver dans les magafins du Roi & des marchands Européens. Elles sont encore chargés plûtôt que parées de colliers d'or, de pendans d'oreilles, de brasselets & de chaînes de pied d'or, d'argent & de bijoux des plus riches.

On peut croire sans que je le dise, que le Roi est paré des étoffes les plus riches qu'il a pû trouver, qu'il a des chaînes, des colliers & des bagues des plus prétieules. Il a sur la tête un casque doré convert de plumes rouges & blanches.

En cet équipage & environné de ses Girdes, il traverse à pied les cours du Palais, & va s'affeoir fur son Trône, posé devant un grand bâtiment en forme de vestibule, qui est dans une cour qui fait un angle du côté de l'Est de l'enceinte du Palais, & qui ne sert qu'à cet usage. On l'appelle à cause de cela, la cour du couronnement. Son Trône est un grand fauteuil de bois doré, au derriere

VOYAGE 5 duquel sont les armes de France, marque assurée que c'est un present qui lui a été fair par les François. Il y estassis sur un coussin de velours galonné d'or, il a un femblable coullin fous fes pieds.

mene.

Trône du L'estampe qu'on en donne icy, repre-Roi pour le sente au juste la disposition du lieu, & des personnes qui assistent à cette ceremonie.

Les quarante femmes du Roi qui font

la ceremonie

venues avec lui du Serail, sont assifes par terre à sa gauche. Les Européens font Rang des affis fur des fauteuils à fa droite. Le Di-Européens à recteur François, c'étoit en 1725. le du couronne- sieur Derigouin, occupoit la premiere ment du Roi. place, & la plus proche du Roi. Le Chevalier des M. *** étoit assis auprès de lui, & tout de suite les principaux Officiers du Comptoir. Au dessous d'eux étoit le Directeur Anglois, après lui le Directeur Hollandois. Tous ces Mesficurs étoient assis & couverts. Le Dirécteur Portugais & ses Officiers occupoient les dernieres places, & étoient desituation has bout & découverts. Comment accommoder cela avec le faste & la hauteur qui dens cette ce- n'abandonne jamais les Portugais? Ne feroient ils pas mieux de ne se point trouver à cette ceremonie, que d'yaffister d'une maniere si humiliante ? Si j'avois un conseil à leur donner, ce seroit

miliante des Postugais. remonie:

EN GUINE'E ET A CAYENNE. d'abandonner plûtôt le païs & le commerce qu'ils y font, que d'être ainsi expolés au mépris des Negres & des autres Européens. Il faut qu'ils ayent tout à fait changé de nature en ce païs là. Ce changement va si loin, que s'ils reçoivent quelque affront d'un Negre, ils n'o--sent pas le frapper, de crainte de recevoir fur le champ le double des coups, & peut être quelque chose de pis, pen- Respect dant qu'ils voyent les François respec- aux Frantés à un point, que si un Negre qu'ils sois. ont maltraité avoit le hardicsse de lever la main sur eux, il leur est permis de le tuer, sans qu'ils soient obligés à autre chose que d'en aller donner avis au Roi. & d'affirmer qu'il les a maltraités, ou qu'il s'est mis en devoir de le faire. Je ne sçais pas fi les Anglois & les Hollandois jouissent d'un semblable privilege, & comme je ne trouve rien là-dellus dans mes memoires, je prie le public de m'excuser de ne pouvoir satisfaire sa curiosité. Ce que je squis très-certainement, c'est que les François ont le pas sur tous les Européens, que le Roi les reçoit avec une distinction toute particuliere, & que dans toutes les ceremonies où les nations Européennes se trouvent, le pavillon de France a le rang d'honneur, & marche toûjours le premier. Les défe-

Privilege du rences que l'on a pour la nation s'éten-Capitaine af. dent jusqu'au Capitaine Assou, qui en teur des Frau- est le protecteur, il est assis à terre selon le rang qu'il tient dans le Royaume,

pendant que tous les autres Grands & Princes, sans excepter même le grand Sacrificareur, & les Protecteurs des autres nations sont prosternés tous de leur

long le visage contre terre:

Il v a à côté du Roi un Grand qui est de bout, & qui tient un parassol. On voit bien que ce n'est que par grandeur ou par parade, car la ceremonie ne se faifant que de nuit, il n'y a pas danger que le Roi soit incommodé du Soleil.

Parasiol du Ce parasiol a dix pieds de diametre; il est Rois d'une étoffe d'or trés-riche, la doubleure est brodée d'or, la pente est garnie de franges & de glans d'or. Il est surmonté d'un coq de bois doré gros comme nature, & le baton qui le soutient a fix pieds de haut & est doré. Celui qui. le tient le fait tourner continuellement. afin de rafraichir le Prince qui est des-

fous. Outre cet Officier il y a un Grand à Officier qu'l irence le Roi, genoux devant le Roi, qui l'évente avec une pagne de soye de la largeur d'une ferviette ordinaire.

> Deux nains du Roi sont debout à quatre pieds du Trône; ils lui representent

EN GUINT'E-ET A CAYENNE. l'un après l'autre les bonnes qualités de son prédécesseur, sa justice, sa liberali. Roi & lang té, les bontés qu'il avoit pour ses peuples, ils l'exhortent à l'imiter, & même à le surpasser. Ces deux petites créatures finissent leurs harangues par des vœux qu'ils font pour sa prosperité, & pour la longue durée de son Regne.

Ces harangues étant achevées, on va querir le Grand d'Ardres qui doit couronner le Roi : on le conduit en céremonie, le canon & la mousqueterie le faluent, les cris de joye redoublent, & on n'entend de tous côtés que le bruit des Tambours, des Flutes & des Trom-

pettes.

Il entre dans l'assemblée avec toute sa fuite. Ses gens l'escortent à une certaine distance, lui seul s'avance jusqu'au Trohe du Roi; le salue avec une profonde inclination, mais fans se prosterner. Il fait un petit discours au Roi sur la céremonie qu'il va faire, & lui ôte le casque qu'il a sur la tête, & le tenant entre ses mains, il se tourne du côté du peuple. On fait alors un fignal, & dans l'i. fant du couronne les instrumens & les cris de joye cossent, mati il'se fair un prosond silence. Alors le Grand dit à haute voix : voilà votre Roi, foyez lui fideles, & vos prieres feront coutés du Roi d'Ardres mon maître. Il

Nains da

Tome II.

VOYAGES

repête trois fois ces paroles & remet le casque sur la tête du Roi, & lui fait une

profonde reverence.

L'artillerie & la mousqueterie se font entendre aussitôt. Les instrumens & les cris de joye recommencent tout de plus belle, & pendant que guelques Grands réconduisent le Grand d'Ardres à son logement, le Roi accompagné de fes Femmes, de ses Gardes & des Européens qui ont affisté à la ceremonie, rentre dans son Serail. Les Européens lui firent leurs complimens à la porte. Il y répondit gracieusement & rentra chez lui. Tout le monde se retira, & on passa le reste de la nuit en festins & en danses. pendant lesquels la poudre ne fut pas épargnée; on n'entendoit que des coups de canon & de fusil, & des cris de joye.

Droits du Grand qui a fair le courennement.

Tous les habillemens & tous les bijoux que le Roi avoit sur lui en cette occasion, appartiennent de droit à celui qui l'a couronné; mais comme cela tire à confequence, il se contente d'un present magnifique que le Roi lui envoye le lendemain avec quinze captifs, ou leur, valeur en or ou marchandises, après quoi il faut qu'il s'en retourne chez lui, il ne lui est pas permis de demeurer plus, de trois jours dans le Royaume.

Si les Negres fçavoient écrire les an-

en Guine'e et a Cayenne. 75 nales de leur Etat, ce seroit une piece curieuse, que le traité sait entre les Rois d'Ardres & de Juda, par lequel toutes ces ceremonies sont prescrittes; mais au désaut d'écriture ils ont la memoire si heureuse, que la moindre circonstance des évenemens les plus reculés leur est aussi presente, que si les choses venoient de se passer, & qu'elles leur fussent encore presentes.

On voit par tous les actes de cette ceremonie que le Roi de Juda releve de celui d'Ardres, & on s'apperçoit en même tems que ces peuples sont aussi jasoux de leur liberté & de leurs privileges, qu'ils sont sideles observateurs de leurs trai-

tés.

Le Roi ne manque pas d'envoyer des presens à tous les Grands de son Etat le lendemain de son couronnement, & ces Grands ne manquent pas aussi de l'en aller remercier les uns après les autres, & de lui en presenter de bien plus riches & de plus magnisques. On peut regarder ce que le Roi fait à ces Grands comme un acte de bonté, de generosité & de reconnoissance, & ce que les Grands presentent au Roi comme un hommage qu'ils sont à leur Prince, & un tribut qu'ils lui payent.

Les fêtes qui suivent le couronnement

du Roi, durent encore quinze jours après que la ceremonie est faite. Elles finissent par une procession solemnelle que l'on fait à la case, maison ou temple du grand Serpent, qui est la principale divinité du païs, quoiqu'elle soit la plus nouvelle. Je parlerai de cette procession, & du Serpent à l'honneur duquel elle se fait dans un chapitre particulier où je traiterai de la religion du païs.

Occupations du Roi de Juda.

Les Rois de Juda sont assez desœuvrés dans leur Palais. Ce qu'il y a de commode, c'est qu'on est sûr de les trouver toûjours, ils n'en sortent qu'une seule fois qui est trois mois après leur couronnement; ils vont en ceremonie rendre leurs respects au grand Serpent. Comme c'est la même que j'ai promis d'écrire en traitant de la religion du païs, je ne fatiguerai pas mes Lecteurs par la repetition de la même chose.

La plûpart des affaires se traitent au coucher du Soleil, à moins qu'elles ne soient d'une consequence qui demande une prompte expedition, & qui ne puisse souffrir de retardement; il est rare qu'on aille importuner le Roi pendant le jour, c'est ordinairement le soir qu'il donne audience aux Directeurs Européens & à ses principaux Officiers & aux Grands, quand ils ont quelque chose

EN GUINE'E ET A CATENNE. à lui communiquer ou à lui demander; hors les cas d'une nécessité absoluë, ils ne s'empressent guerres de lui aller faire la cour. Le céremonial tel que nous l'avons décrit cy-devant est trop humiliant, & comme personne ne s'en peut dispenser, ils tachent tous d'avoir peu à

communiquer avec le Roi.

Le fieur Derigouin Directeur general de la Compagnie de France, faisoit pres- Directeur de que toutes les affaires de l'Etat; il paf. la Compagnie soit souvent les nuits tête à tête avec le de France, Roi à regler une infinité de choses que les Grands lui recommandoient, & il vivoit avec le Roi, pere & prédecesseur de celui qui fut couronné en 1725. & avec celui qui regne à present, & qui lui est redevable de la Couronne, il vivoit, disje, avec ces Princes dans une si grande union, qu'il pouvoit passer non-seulement pour leur premier Ministre, mais pour leur ami intime, pour le dépositaire de tous les secrets de l'Etat, sans l'avis duquel les Rois ne faisoient pas la moindre chose : aussi son autorité étoit elle montée au point, que connoissant le mauvais naturel du fils aîné du Roi qui devoit lui succeder, il sit mettre sur le Trône le cadet, & obligea tous les Grands à confentir à ce changement, dont il n'y avoit jamais eu d'exemple de-

Monfieur

G iii

78 VOYAGES
puis le commencement de la Monarchie.

Le Roi ne vient dans la salle d'audience que quand les Directeurs des Companies ou les Grands ont des affaires à lui communiquer, & fur lesquelles il faut recevoir ses ordres, ou quand il faut écouter les differens de ses sujets, & leur rendre justice. Il passe le reste du tems dans l'interieur du Serail accompagné de ses femmes, dont il y en a toujours fix du premier ordre habillées magnifiquement, & parées à l'envie les unes des autres, qui sont à genoux à ses côtés & la tête baiffée presque jusqu'à terre. En cette posture elles l'entretiennent & tachent de le divertir, ce sont elles qui l'habillent & qui le servent à table; elles n'oublient rien pour s'en faire aimer.

Lorsqu'il veut demeurer seul avec une de ses semmes, il la touche legerement, & sait un peu de bruit en frappant ses mains l'une dans l'autre, aussi-tôt les cinq autres se retirent, & après avoir fermé les portes du lieu où le Roi est demeuré avec leur compagne, elles les gardent jusqu'à ce que cette heureuse sorte d'avec le Roi. Alors six autres prennent les places des premieres, & se relevent ainsi les unes les autres quand le

Roi en fait le fignal.

EN GUINE'E ET A CAYENNE. Il a trois classes ou trois ordres des femmes du Roi. Celle qui lui a donné Roi dittrile premier enfant male est à la tête de la buées en trois premiere classe. C'est la Reine, ou comme ils disent, la grande semme du Roi. Toutes les autres la respectent, elle commande dans le Serail, & n'a au-deffus d'elle que la mere du Roi, dont le credit est plus ou moins grand selon que le Roi l'aime, ou qu'elle a de talens pour manier l'esprit de son fils. On peut dire La mere du qu'elle n'est d'aucune classe, elle a un appartement séparé dans le Palais, des esclaves de son sexe pour la servir, des revenus pour son entretien; & quand elle a beaucoup de credit, elle reçoit beaucoup de présens de ceux qui ont besoin de la protection, mais il faut qu'elle garde le célibat. Quoique veuve, il ne lui est pas permis de se marier, il est vrai qu'elles sont alors hors d'état d'y penser.

Le premier ordre des femmes du Roi est composé des plus jeunes personnes & des plus belles qui soient dans le Se-

rail. Le nombre n'est pas fixe.

Le second ne l'est pas davantage, il n'est rempli que de celles qui ont déja cu des enfans du Roi, ou que l'âge ou quelque maladie a mis hors d'état de pouvoir servir aux plaisirs du Prince.

Le troisième enfin n'est que de celles G iiij

qui ne sont entrées dans le Serail que pour le service du Roi & de ses femmes. Elle ne laissent pas d'être regardées comme femmes du Roi, & en cette qualité il ne leur est pas permis d'en sortir ni d'avoir commerce avec aucun homme, sous peine de la vie pour elles & pour l'homme avec lequel elles auroient eu quelque galanterie.

des Femmes du Rois

Elles sont auffi recluses que nos Religieuses en Europe, & dès qu'elles sont une fois entré au Serail, il faut qu'elcondition les gardent le célibat aussi séverement que si elles avoient fait un vœu solemnel, ausli n'y-a-t-il pas presse à jouir de l'honneur d'être femme du Roi. Le temperamment des filles de ce païs, y est directement opposé & le climat qu'elles habitent ne l'est pas moins. On n'en vois guerres qui ne fuyent cet honneur.

Il est arrivé plus d'une fois que les Officiers qui ont soin de fournir des filles pour le service ou pour les plaisirs du Roi en ayant enlevées quelqu'unes, celles qui ont pû s'échaper de leurs maisons ont mieux aimé se précipiter dans des puits & se tuer, que d'entrer dans ce lieu qu'elles regardent comme un enfer, quoi qu'elles y soient bien vêtuës & bien nourries, mais où il leur manque absolument ce qu'elles regardent comme

Lis.





EN GUINE'E ET A CAYENNE. l'unique felicité dont elles puissent jouir en ce monde, car pour l'autre, elless'en mettent peu en peine & n'ont la-dessus que des idées confuses & très peu intereffantes.

Les Rois, les Grands, & même le commun peuple n'entendent point raillerie sur cet article, ils sont jaloux à l'excès. Si un homme est surpris avec une femme du Roi, il en coûte la vie à tous les deux, rien ne peut les en délivrer. Il est vrai qu'il arrive rarement qu'elles soient surprises, car comme elles sont toutes dans le même besoin. elles s'aident les unes les autres, elles fe fecourent, & comme elles ont lá garde de l'interieur du Serail, elles prennent si bien leurs mesures, que les hommes qu'elles v font entrer déguilés en femmes ne seroient jamais surpris, si la jalousie, dont le sexen'est pas plus exempt, en ce païs là que dans tous les autres, ne leur faisoit pas découvrir ces mysteres d'iniquité.

Si l'homme & la femme sont pris, le Roi prononce fur le champ la Sentence de mort contre l'un & l'autre. Les Officiers du Serail font aussi tôt creuser supplicedus deux fosses de six à sept pieds de lon-homme & d'une semme geur, quatre de largeur & cinq de pro-adultere, fondeur, assez près l'une de l'autre pour

que les patiens se puissent voir & se parler. On plante un poteau au milieu d'une de ces fosses, auquel on attache la semme les bras liés derriere le poteau, elle est assis toute nuë au sond de la sosse, elle est encore liée au-dessus des genoux

& des chevilles des pieds.

On plante deux fourches de bois aux deux extremités de l'autre fosse. & l'homme, dépouillé tout nud, est attaché sur une grosse barre de fer comme sur une broche avec des chaînes de fer. de maniere qu'il ne se peut remuer. En cet état, & avant qu'on le pose sur les deux fourches qui sont plantées dans la fosse, les femmes du troilième ordre apporte des paquets de menu bois qu'elles étendent dans le fond de la fosse. Avant d'y mettre le seu, l'homme attaché à la broche est posé sur les deux fourches comme fur deux landiers, & on met le feu au bois, de maniere qu'il n'y a que la pointe des flammes qui arrive jusqu'à son corps. On le fait ainsi brûler à petit feu, supplice cruel & qui seroit très long si on n'avoit pas la charité de le tourner, de sorte qu'il a le visage en bas, & dans cette situation la sumée l'étouffeavant qu'il foit entierement grillé. Quand il ne donne plus aucun signe de vie, on détache les chaînes, le corps

EN GUINE'E ET A CAYENNE. combe dans la fosse & on le couvre de terre, le bois est trop rare en ce païs

pour reduire le corps en cendre.

On dit qu'un homme deguisé en femme avant été surpris dans l'interieur du Serail, sans qu'on eût découvert à laquelle des femmes il avoit rendu fervice, fut condamné à ce supplice, & ne voulut jamais découvrir celle ou celles dont il avoit eu la compagnie. Comme on le Histoire d'us pressoit de les découvrir lorsqu'il étoit homme conattaché à la fatale broche, & que pour l'y fon, exciter on lui faisoit remarquer l'empressement que ces femmes témoignoient à apporter le bois qui le devoit brûler, on ne put jamais rien tirer de sa bouche, il se contenta de dire en souriant, elles ont raison de faire les empreflées, on les soupçonnera moins d'avoir eu besoin de mes services, mais je leur suis inquile à present.

Lorsque l'homme est mort les semmes du Roi de la troisséme classe sortent du Palais au nombre de cinquante ou foixante parées comme en un jour de fête, elles sont escortées des Fusiliers du Roi. & accompagnées de ses Tambours & de ses Flutes; elles ont toutes sur la tête un grand pot de terre plein d'eau bouillante qu'elles versent l'une après l'autre sur la tête de celle qui est attachée dans la fosse,

VOYAGES

& quand elles ont versé l'eau, elles lui jettent leur pot sur la tête de toute leur force. Morte ou non, il faut que toute l'eau & tous les pots qui sont sortis du Serail tombent sur la tête & sur le corps de cette miserable, après quoi, morte ou non, on coupe les cordes qui l'attachoient au poteau, on arrache le poteau & on comble la fosse de terre & de pierres.

Punition de Padultere. pour les erands.

Lorfque la femme d'un Grand est surprise en adultere, il est permis au mari outragé de la vendre aux Européens ou de la faire mourir, s'il prend ce dernierparti, il lui fait couper la tête, ou la fait étrangler par le boureau du païs. Il en est quitte en dénonçant le fait au Roi, & en payant le salaire de cet officier: mais comme il n'a point de pouvoir sur l'homme qui l'a deshonoré, à moins qu'il ne l'ait pris en flagrant delit, auquel cas il peut le tuer avec sa femme sans autre forme de procès, il faut, quand il ne l'a pû prendre, qu'il demande justice au Roi, qui ne manque jamais de condamner le coupable à la mort.

Le Chevalier des M. * * fut témoin d'une execution de cette espece en 1725. peu de tems après le couronnement du Execution Roi à present regnant. Un Grand se plaignitau Roi, qu'un particulier avoit abu-

d'un adulte-P.

IN GUINE'S ET A CAYENNE. 85 fé d'une de ses femmes & prouva ce qu'il avançoit; le Roi ordonna que le coupable fût assommé à coups de baton en quelque endroit qu'on le pût trouver, & qu'on le laissat sur la place pour servir de pâture aux bêtes & aux oiseaux; les satellites du Gouverneur de Xavier se mirent aussitôt à le chercher, ils le trouverent prêt à reptrer dans sa maison; il ne fut pas plus loin, ils l'assommerent à coups de baton, & laisserent le cadavre au même lieu selon l'ordre du Roi. Les voisins allerent representer au Capitaine du Serail que ce corps mort infecteroit tout le quartier avant que les animaux l'eussent devoré, & le prierent d'obtenir du Roi qu'ils le pussent enlever delà, & le jetter à la voirie dans quelque lieu où il n'incommoderoit personne. Cet officier préalablement bien payé de ses peines présenta leurs raisons au Roi, & le Prince lui répondit : si je ne punissoit, pas l'adultere avec toute la severité que je fais, il n'y auroit personne en sûreté dans mon Royaume. Le cadavre restera où il est jusqu'à ce que les bêtes l'ayent devoré; le peuple le verra & se fera sage aux depens de ce miserable, & il apprendra à ne pas regarder les femmes d'autrui : si la puanteur incommode les paffans & les voisins, ils n'ont qu'à paffer

par un autre chemin ou changer de quartier. Tout ce que je puis faire à votre recommandation, c'est de permettre qu'on mette pendant le jour une natte sur le corps, mais de telle sorte que le visage soit découvert, afin qu'on le connoisse tant qu'il sera connoissable.

Le Roi n'en demeura pas là; il donna au Grand qui avoit été offensé tous les biens du mort avec ses femmes & ses enfans, pour les retenir comme esclaves oules vendre aux Européens, en un mot-

en disposer comme il lui plairoit.

Malgré ces châtimens rigoureux les femmes enfermées dans le Serail du Roi, & celles dont les maris en ont un figrand nombre qu'ils ne peuvent pas les contenter toutes, aiment mieux courir les rifques d'êrre furprifes & châtiées, que de fe passer d'hommes. On feroit de gros, volumes de leurs histoires galantes & de leurs intrigues.

Privilegesdes Filles

Cette loi dure & raisonnable n'est que pour les semmes mariées. Les silles n'y sont point sujettes, on ne court aucun risque quand on est surprisavec une fille; son pere, sa mere, sa samille entiere n'ont rien à lui dire, parce qu'elle est maîtresse de son cœur & de son corps. Bien loin que ce soit une infamie pour elle d'avoir eu des ensans ayant d'être

EN GUINE'E ET A CAYENNE. mariée, elle est affurée d'être plûtôt recherchée en mariage, parce que ces marques de fécondité font esperer à ceux qui la rechercheront qu'elle leur donnera des enfans; chose très-estimable dans ce païs où les peres regardent les enfans, & sur tout les mâles comme les plus grandes richesses qu'ils puissent avoir, & le soutien de leurs familles. Les femmes ne sont pas sort fécondes, à peine en trouve-t-on qui ayent plus de deux ou trois enfans. On ne sçauroit On souhaine croire à quel point on estimeroit une un grand femme qui en auroit cinq ou fix. C'est fans dans les aux Phificiens à nous dire la raison pour-familles quoi ces femmes qui recherchent avec tant d'empressement la compagnie des hommes, mettent si peu d'enfans au monde & sojent sitot hors d'état d'en avoir. En effet des l'age de 24. à 26. ans elles ne deviennent plus meres.

La necessité d'avoir beaucoup d'enfans est une raison pour les Negres d'avoir le plus grand nombre de femmes qu'il leur est possible, & cette raison fera toûjours un obstacle invincible à la conversion de ces peuples au Christianisme.

Le Roi est meublé à peu près comme on l'est en Europe. Les Grands & les Roi & des Marchands riches tâchent de l'imiter, crands.

ils ont en cela bien mieux profité que les autres Negres du commerce des Européens. Le Palais du Roi est bien distribué, on y voit des lits magnifiques, des sauteuils, des canapés, des miroirs; en un mot, tout ce qui peut orner une maison selon le climat du païs.

Ils ont des cuisiniers qu'ils ont fait instruire par ceux des Européens, & qui réüssissent à merveille, de sorte que les Européens, à qui ils donnent à manger, ne trouvent aucune disserence des tables de ces Seigneurs Negres à celles des gens

les plus délicats d'Europe.

Maniere de vivre du Roi Etdes sunds.

Il n'y a que les habits dont ils n'ont pû s'accommoder jusqu'à present, peutêtre que cela viendra dans la suite, & que nos modes passeront chez eux comme nos meubles & nos manieres d'ac-

commoder les viandes.

On leur porte des vins d'Espagne, de Canarie, de Madere, & même des vins François; ils aiment les liqueurs & l'eau de vie, & il leur faut de la meilleure, des confitures, du thé, du caffé & du chocolat; leurs tables, du moins quand ils donnent à manger, n'ont plus rien qui ressente la barbarie ancienne du païs. Le linge est beau, ils ont de la vaisselle d'argent & des services de porcelaine. Ce sont à present des hommes, & même

des hommes polis. Je parle des Seigneurs & des gens riches, car le peuple est toujours le même, & n'a pas encore fait de

grands efforts pour le décrasser.

Le Roi n'est servi que par des semmes, elles sont chargées de tout ce qui regarde sa personne; il est pour l'ordinaire seul dans l'interieur de son Serail. Quand les Directeurs des Compagnies ou les Capitaines des vaisseaux le vont voir, il les reçoit dans sa Salle d'Audience, leur fait donner des fauteuils, les sait couvrir, leur fait présenter des liqueurs, boit aussi & sume avec eux; & quand c'est une premiere audience, il les sait saluer en sortant de quelques coups de canon.

Les Negres sont pour l'ordinaire d'un temperamment extrêmement sont & robuste & sans les excès ausquels ils s'abandonnent, ils arriveroient à une extrême vieillesse. On en voit quelqu'uns qui y parvicanent, mais cela est rare, & l'est beaucoup depuis que le commerce des Européens y a introduit les eaux de vie & autres liqueurs fortes. Il est vrai qu'avant ce tems-là ils ne laissoient pas de faire des excès de vin de palme, mais ces excès leur étoient moins sunestes que ceux d'eau de vie. Ils en conviennent sans s'en corriger, & leur passion pour Tome 11.

90 VOYAGE 5 les liqueurs fortes est au-delà de tout ce

qu'on se peut imaginer.

Lorsque le Roi de Juda est mort, c'est à la Reine ou à la grande semme du Roi désunt à le faire sçavoir aux Grands. Ils sont obligés à garder le secret de cette mort pendant trois mois. Ils s'assemblent pendant ce tems & conviennent de celui des ensans du Roi qu'ils mettront sur le Trône, quand l'asné, à qui la couronne appartient de droit, n'est pas jugé digne de la porter, comme il est arrivé à l'asné de celui qui est assis aujourd'hui sur le Trône.

Les trois mois étant passés, on rend la mort du Roi publique par tout le

Royaume.

efordre s la mort toi.

Cette déclaration est comme un fignal & une permission generale à tout le peuple de faire tout ce que bon lui semble. Les loix, la police, la justice semblent être mortes avec le Roi. Ceux qui ont des ennemis prennent ce tems-là pour se venger & pour commettre toutes sortes d'excès. Les gens sages s'enferment & se baricadent dans leurs maifons; ceux qui ne prennent pas ces précautions sont exposés à être volés, maltraités, souvent même à être tués s'ils ont des ennemis qui en veulent à leur vie. Il n'y a que les Européens & les

EN GUINE'E ET A CAYENNE. Grands qui puissent sortir de chez eux en sûreté, encore ne l'osent - ils faire qu'avec des gardes & des gens armés en affez grand nombre pour n'avoir rien à craindre de la licence effrenée d'un peu- Les Blancs & ple tumultueux, & qui ne cherche qu'à les Grands ne fortent . point : mal faire. Les femmes fe tiennent ren- fans gardes, fermées dans les maisons; elles s'expose-> roient à être outragées si elles paroissoient en public. Tout est dans uns desordre affreux, mais ce tems de trouble ne dure que cinq jours dépuis celuir qu'on a declaré la mort du Roi. Il faut ces cinq jours pour aller chercher le Prince qui doit remplir le Trône & le mettre en possession du Palais. On tire. un nombre de coups de canon pour avertir le peuple qu'il a un Roi, & aussi tôt tout le desordre cesse; la tranquillité & le bon ordre paroissent de nouveau; le commerce recommence, les marchés s'ouvrent, & tout le monde vacque à ses affaires avec la même paix & la même.

La coutume du païs étant de renver- on abbat la fer de fond en comble le Palais où le Roi Palais du Roi est decedé, on employe les trois mois défunts qui ont suivi sa mort à en édifier un autre où le nouveau Roi doit faire sa résidence, & on y transporte toutes les femmes du Roi défunt; le nouveau Roi

füreté qu'auparavant!

V Ó TAGES ... en herite, elles deviennent les siennes. Il n'y a que la mere du défunt & celle du Roi regnant qui soient exemptes de cette loi.

On annionce: «Le nouveau Roi étant en possession les funerailles du Palais, ordonne les funerailles du dédu Roisment funt. Il les fait annoncer au peuple par cinq coups de canon qu'on tireau point du jour ; cing à midi, & cinq au coucher du foleil.

-Le bruit de ces demiers est suivi de

cris & dechurlemens effroyables qui retentissent dans tout le Palais, d'où il n'est plus permis à aucune femme de fortir. "Legrand Sacrificateur, qui a l'intendance des funciailles , fait faire une fosse

de quinze pieds en huarré, & de cinq de profondeur, au milieu de laquelle on creuse un caveau ou fosse beaucoup plus profonde de huit pieds en quarre. On met en ceremonie le corps du Roi dans le milieu de ce caveau. Le grande Sacrificateur choisit huit des sfavorites du défunt pour l'aller fervir en l'autre!

Cavpau où monde. On les fait pareir de leurs plus I'on met lecorps du Roi beaux habillemens, & on les charge de avec hoir viandes & de boissons pour porter au femmas vi-Roi défunt. Sous ce prétexte on les con-Wantes,

duit au caveau, dans lequel on les enferme toutes vivantes, & on les y laiffer mourir; ce qui est bien-tôt fait, parce!

qu'on les accable de terre. Quelque's amour qu'elles ayent témoigné pour le Prince quand il étoit vivant, il s'en trouve peu qui aillent de bon cœur le fervir en l'autre monde. Il s'en voit pourtant qui ont affez de generofité pour s'offrir d'elle-mêmes; e'est un honneur pour elles & pour leur familie.

Après la mort de ces femmes, on amene les hommes qui doivent aussi aileri fervir: le Roi défunt; le nombre n'en elt pas fixe, il dépend de la volonté du Roi vivant & du grand Sacrificareur! Comme on ne scait pas fur qui le fort tombera, les domestiques du Roi défunç ? tant hommes que femmes, tâchent de' s'enfuir ou de se cacher, & ne paroissent que quatre ou cinq jours aprés que la ceremonie est achevée; ils en sont quittes pour essuyer les reproches qu'on leur? fait d'avoir mangé le pain duRoi pendant qu'il étoit vivant, d'en avoir reçû une infinité de graces, & de n'avoir pas eu le' courage de l'accompagner en l'autre! monde. Ils répondent que l'idée de la mort les a effrayes, & qu'étant dans une âge à jouir encore des plaisirs de la vie. ils n'ont pu se resoudre à la quitter sitôt. On se paye de ces excuses, on leur fait: grace, ils rentrent au service du Roivivant, & promettent que s'il vient ài mourir, ils le suivront avec plus de sidelité qu'ils n'ont suivi son prédecesseur; bien entendu que si le cas arrive & qu'ils soient du nombre des victimes destinées à la mort, on les observera de si près, qu'elles ne trouveront pas le; moyen de s'échapper, & comme on a veillé les semmes qui ont été immolées, onne s'en tiendra point du tout à leurs

paroles,

Favori du Roj.

· Celui de tous les Officiers ou domestique du Roi qui doit infailliblement le, fuivre en l'autre monde, est son favori. Celui que le Roi honore de ce titre n'a aucune fonction particuliere dans fa maison, il ne lui est pas même permis: d'y entrer lorsqu'il a même quelque: chose à lui demander; il doit s'adresser au grand Sacrificateur, qui expole fes, demandes au Prince, & qui ne lui refuse jamais rien, quelque chose qu'il luit demande. Il a droit de prendre dans les marchés tout ce que bon lui semble, il n'est permis à qui ce soit qu'aux Européens de l'en empêcher. Il est vêtu d'une robbe longue avec de grandes manches, & un capuchon, à peu près comme celles que portent les Benedictins; il la peut faire de toille blanche ou d'indienne à fleurs, ou d'écoffe de soye, & quand il paroît en public. il a une canne à





EN GUINE'E ET A CAYENNE. la main. On le respecte, il est exempt de toutes sortes de contributions, de corvées, de peages, d'impositions, sa vie est des plus heureuses; mais elle finit avec celle du Roi, rien ne le peut difpenser d'accompagner son maître en l'autre monde. Il est gardé à vûë dès que le Roi est mort, & il est le premier à qui on coupe la tête aprés que les favorites du Roi sont étouffées dans le caveau. Tous ceux qui font destinés à servir le Roi défunt, ont aussi la tête coupée & suivant l'ordre du grand Sacrificateur, leurs corps sont couchés ou affis avec leurs têtes à côté d'eux, & font enterés autour du caveau du Roi.

Lorsque tous ces corps sont couverts de terre on éleve dessus une grosse motte de terre terminée en piramide, au sommet de laquelle on plante les armes dont le Roi avoit coûtume de se servir, & on les environne de quantité de setiches ou petites sigures de terre qui en sont comme les divinités tutelaires & qui les gar-

dent.

Cela fart, on cullebute tout le Palais du Roi défunt; il ne reste que l'enceinte, au dedans de laquelle on a bâti un Palais neuf pour le logement du Roi regnant. On brûle tout ce qui se trouve combustible, sauf à reparer dans la suite ces

mêmes logemens, ou comme ils étoient. ou d'une autre maniere selon le goût du Roi.

Couleur du

La couleur rouge est tellement affectée au Roi, qu'il n'y a que lui, ses femmes & ceux de sa famille qui la puissent porter, foit en sove, en cotton, en laine & en fil; les femmes du Roi portent toûjours une écharpe de cette coul:ur large de six doigts, & de deux aulnes de Echaipes des longueur, elles portent cette écharpe autour des reins dessus leurs pagnes, la ·lient par devant & laissent tomber les

1,7 0

femmes du Roj.

> Ce sont celles du troisiéme ordre dont le Roi se sert pour executer ses jugemens dans la ville de Xavier. Lorfqu'il veut châtier quelqu'un, il les envoye avec chacune une gaule, elles ne manquent pas d'être suivies du peuple qui les respecte infiniment, & qui trouve toûjours quelque chose à gagner dans ces occasions; lorsqu'elles sont arrivées à la maiton de celui qu'elles doivent châtier, elles lui declarent la volonté du Roi, & auffi-tôt elles se mettent à piller, briser ou brûler tout se qu'elles y rencontrent. Il ne faut pas songer à s'y opposer; outre que ce seroit un crime d'Etat d'empêcher l'execution des ordres du Roi, c'est un crime irremissible de toucher à

EN GUINE'E ET A CAYFNNE. 97 une femme du Prince. Les Negres ont poussé si loin la délicatesse sur ce point, que si en passant dans une ruë une homme touche par un pur hazard une femme du Roi, elle ne peut plus rentrer au Serail, I'un & l'autre sont vendus dans l'instant; que si on avoit lieu de croire Delicateu qu'ils se fussent touchés à dessein, ce fur leurs qu'on ne manqueroit pas de regarder formes, comme un commencement ou une suite d'une intrigue criminelle, la femme est venduë sur le champ, & l'homme est executé à mort, & tous ses biens confiqués au profit du Roi.

Austi les hommes qui veulent entrer dans les cours du Palais, où l'on rencontre des femmes du Roi plus souvent que dans les autres lieux de la ville, ne manquent pas de crier plusieurs fois Ago, c'està-dire, gare, retirez-vous, prenez garde, afin d'avertir les femmes de se retirer; ce qu'elles ne manquent pas de

faire aussi-tôt.

On voit par là, que le Roi ne peut choisir de meilleurs exécuteurs de ses ordres, que ses femmes; tout leur cede, rien ne leur refiste, un particulier chez qui elles entrent est ruiné en peu de momens.

Les Rois de Juda se sont servi quelquefois de ce moyen pour châtier les

Tome II.

Les Rois de Tuda craigneat les grandr.

Grands qui avoient eu le malheur de leur déplaire, mais cela est arrivé trèsrarement; les Rois, quoique très absolus, craignent les Grands, il faut, quand ils en viennent là, qu'ils prennent bien leurs mesures & qu'ils soient bien assurés auparavant, que les autres Grands ne le trouveront pas mauvais, qu'ils approuveront leur conduite, & qu'ils ne prendront pas le parti du Grand qui aura été maltraité; car s'ils le prennent & s'ils s'unissent pour en tirer vengeance, le Roi est détrôné, & sa vie est en grand danger.

Coutumes oblervées quand on enere chez les Grands.

On observe en entrant chez les Grands de crier Ago, pour faire retirer les femmes, comme on fait en entrant chez le Roi; il est vrai que la peine n'est pas la même, mais le Grand est en droit de faire donner des coups de bâton à un imprudent qui entreroit chez lui sans prendre cette précaution; & si malheureusement & sans dessein il avoit rencontré quelqu'une de ses semmes, & qu'il l'eut touché en passant, qu'il l'eut vûë ou regardée avec un peu d'attention, il ne peut éviter au moins d'être ruiné &: bien maltraité, si le Grand en porte ses plaintes au Roi,

l'ai marqué ci-devant que les terres du Roi se cultivent sans qu'il lui en cou-

IN GUINE'E ET A CAYENNE. te rien, & par corvées tellement gratuites, qu'il ne leur donne pas seulement de l'eau à boire. Il faut ajoûter ici que Cultures des ses terres sont labourées & ensemencées tetres du Rois avant ou'aucun de ses sujets ait la permission de labourer & de semer un pouce des fiennes. Ces travaux se font trois fois l'année; les Grands conduisent leurs gens devant le Palais du Roi au point du jour, ils y dansent & chantent pendant un bon quart d'heure; la moitié de ces gens est armée comme dans un jour de bataille, l'autre moitié n'a que ses instrumens de labourage. Il vont tous ensemble chantant & dansant fur le lieu du travail, & là, au son des instrumens, ils labourent en cadence avec une vîtesse & une propreté qui fait plaisir. La journée achevée, ils reviennent danser devant le Palais du Roi. Cet exercice les délasse & leur fait plus de bien que tout lo

Les terres du Roi ne sont pas toutes aux environs de Xavier, il en a en differentes Provinces. Les Gouverneurs ont soin de les faire cultiver, de faire faire la moisson, & de faire porter les fruits dans les magasins du Roy, & tout cela gratis & avant que qui que ce foit puisse faire travailler pour soi. C'est aussi par de semblables corvées que l'on bâtit &

repos qu'ils pourroient prendre.

TOO VOYAGES

que l'on entretient les logemens du Roi

& ceux du grand serpent.

Le produit de ces terres est un des meilleurs revenus de la couronne. Comme le Roi ne peut pas consommer dans sa maison, quoique très nombreuse, tout ce qu'il recueille, il en vend pour de grosses sommes qui entrent dans ses costres.

Autres revenus du Roi

Le Roi retire cinq galines de bouges de chaque tête de caprif qui se vendent dans ses Etats, ce qui fait une somme considerable.

Il retire encore dix pour cent ou le dixième de tout ce qui se vend dans les marchés, & de tout ce qui entre dans le Royaume, de quelque nature que ce soit.

Les six peages qu'il a sur les passages des rivieres & aux avenues de l'Etat, sui rendent de très grosses sommes, quoiqu'on ne paye que deux bouges par tête à chaque passage des rivieres. Ceux que l'on paye aux frontieres de l'Etat ne sont pas sixes, les Commis à la recette de ces droits les sont monter le plus haut qu'ils peuvent. C'est une incommodité très-grande pour les voyageurs & les negocians, personne n'est exempt de payer ces droits que se Européens, les Grands, & leurs domestiques.

EN GUINE'E ET A CAYENNE. 101 On peut regarder les amandes & les confiscations, comme les parties casuelles du Roi; elles produssent de trèsgrandes sommes, selon que le Prince est plus ou moins severe dans l'administration de la justice & des ordres qu'il donne. La faute d'un particulier s'étend quelquefois sur toute sa famille, & comme ces familles sont pour l'ordinaire fort nombreuses, à cause du grand nombre de femmes & d'enfans dont elles sont composées, le Roi se trouve tout d'un coup avoir un grand nombre d'efclaves à vendre, & n'est jamais embarassé de trouver des marchands, parce que les Directeurs des Compagnies d'Europe sont toujours en état de les acheter, quelque nombre qu'il y en ait à vendre.

Ajoûtez à cela que quand les prisons Le Roi vend du Roi manquent de captifs à vendre, femmes, il prend fans façon tel nombre qu'il juge à propos de ses propres femmes, & les envoye aux comptoirs des Européens, où elles sont sur le champ marquées de la marque de la Compagnie qui les achette, & envoyées dans les colonies de l'Amerique.

Tel nombre qu'il en vende, il ne craint point que son Serail diminuë. Les Grands font obligés de lui fournir de-

quoi remplacer celles qui sont sorties, il ne sait aucune dépense pour cela. Ils enlevent les silles qu'ils trouvent de-hors, dès qu'ils les jugent propres aux plaisirs du Prince, les parens n'osent

s'y opposer.

Les coutumes ou présens ordinaires que les Européens sont au Roi, pour être assurés de sa protection & avoir la liberté du commerce, lui produisent encore un revenu considerable; de sorte qu'on peut dire, qu'un Etat des plus petits de la côte de Guinée, sans mines d'or ou d'autre métail, sans trafic de cuirs, d'ivoire, de maniguette, de bois, de plumes d'autruches, de gomme, ou des autres marchandises que l'on trouve dans le reste de l'Afrique, ne laisse pas de faire un Royaume très-riche, & un Roi des plus puissans, seulement par le commerce des esclaves, qui est le plus confiderable de toute la côte.

CHAPITRE VI

Du Commerce du Royaume de fuda.

N s'étonnera avec raison qu'un aussi petit Royaume que celui de Juda, fournisse tous les ans seize à dix-huit mille esclaves, cela est pourtant exactement vrai.

Il ne paroît pas que nos premiers navigateurs Normands, qui ont découvert les côtes de l'Afrique, & qui ont frayé aux autres nations Européennes le chemin des Indes Orientales par le cap de Bonne-Esperance, ayent établi aucun commerce dans les Royaumes d'Ardres & de Juda. Nous n'avions point alors de colonies à l'Amerique, où nous eustions besoin d'esclaves pour les faire valoir. Les Compagnies de Dieppe & de Rouen ne s'attachoient qu'au commerce de la maniguette, de l'ivoire, de la poudre d'or & de la gomme, que l'on ne trouve plus des qu'on a passé la riviere de Volta. Ils negligerent par ces raisons ces deux Royaumes, & n'établirent leur commerce que dans les Royaumes qui font à l'Ouest de la Volta, & enfuite dans ceux de Benin & de Congo,

I iiii

VOYAGES 104 où ils trouverent de l'or & de l'ivoire.

Les Portugais qui profiterent de la deroute de nos Compagnies & de notre. commerce, ayant aussi profité de nos établiffemens dans le Brefil, comprirent qu'ils avoient besoin d'esclaves pour les faire valoir d'autant que les Indiens, ne se trouvoient pas propres à ces sortes de travaux. Il en firent venir des endroits de l'Afrique où il avoient des établiffemens. Les François, les Anglois & les autres Européens firent la même those, & c'est ainsi que le commerce des esclaves s'est établi en Afrique, & que ces peuples se sont formé la mauvaise habides Esclaves, tude de se voler les uns les autres, de se faire des guerres qui n'ont pour but que d'enlever des captifs, & que la passion des boiffons sortes, & des autres marchandifes d'Europe les a porté à faire un trafic indigne de leurs semblables.

> Les François & les Anglois s'étant établis dans l'Isle de faint Christole en 1626. & n'ayant dans ces commencemens que de leurs compatriotes engagés à leur fervice pour un nombre d'années, se virent bientôt obligés d'aller chercher des esclaves aux côtes d'Afrique, Sans ces secours les colonies seroient tombées, ou si elles s'étoient augmentées en nombre d'hommes blancs, elles n'au-

Frabliffement du commerce

EN GUINE'E ET A CAYENNE. 105 roient pas pû entreprendre les manufactures de Sucre, qui font les richesses du païs, mais qui demandent un grand nombre d'hommes, & d'hommes capables de refister à ces travaux.

Les Anglois devancerent les François dans le trafic des esclaves aux côtes d'Afrique, les François les suivirent; il se forma des compagnies pour cette traite. Les premiers esclaves Afriquains vinrent du Senegal, du Cap Verd, de la riviere de Gambie, de celle de Serrelionne, & enfin de la côte de Guinée. On reconnut bientôt à quoi ces differens esclaves étoient propres, & ce que les uns valoient plus que les autres, & on poussa la traite de ceux qui réussifsoient d'avantage au travail de la terre que des autres. Nous donnerons dans cette relation les marques qui font connoître les pais differens dont on les tire. & nous aurons soin de marquer leurs bonnes & leurs mauyaifes qualitées.

Le commerce des esclaves à l'Est de la riviere de Volta, n'étoit ouvert que dans le Royaume d'Arda ou d'Ardres, vers l'année 1660. Les François ne s'étoient point établis à Juda avant ce tems là. Les peuples de ce Royaume les reconnoissent comme ceux à qui ils doivent tout ce qu'ils sont par rapport au trafic: & par un retour de reconnoissance qu'on ne croioit pas trouver parmi des gens qu'on regarde comme des barbares, on voit des sentimens aussi viss & aussi marquées d'une parfaite gratitude, qu'on en pourroit exiger de la nation du monde la plus polie. Ils donnent le pas & la preference à la nation Françoise, ils la distinguent en toutes les occasions, ils lui donnent, autant qu'il est en leur pouvoir, tous les avantages du commerce; & sinos Compagnies n'y ont pas mieux fait leurs affaires jusqu'à present, c'est assurement leur propre faute.

Il y a quatre Nations Européennes

établies dans le Royaume de Juda.

Les François.
Les Anglois.
Les Portugais.
Et les Hollandois.

Les François & les Anglois ont des Forteresses dans la Province de Gregoué à une lieuë & demie de distance du bord de la mer.

Les Portugais ont un emplassement pour en bâtir une à quarre portées de fusil au Sud-Est du Fort Anglois, ils ont eu des raisons pour ne la pas bâtir jusqu'à present.

Le Roi de Juda a eu les siennes & très-

EN Guine'e et a Cavenne. 107 bonnes pour ne pas soussirir que les Hollandois en eussent sur ses terres. Ce qui est arrivé à ses voisins lui à fait craindre un pareil sort.

Mais ces quatre Nations ont des Comptoirs à Xavier auprès du Palais du Roi; j'en ai donné la description au commen-

cement de ce volume.

La guerre qui s'éleva entre ces Nations au commencement de ce siecle ayant fait craindre au Roi de Juda que son païs n'en devint à la fin le théatre, & que son commerce ne fût détruit, ou qu'il ne souffrit beaucoup; ce Prince fit assembler dans son Palais au mois de Septembre 1714. les chefs & les princicipaux de ces quatre Nations, & leur dit qu'il ne vouloit point entendre parler de leurs differens chez lui; qu'il prétendoit que le commerce fût libre à tous ceux à qui il l'avoit ouvert, non seulement à terre, mais encore en rade & même à la vûë de la rade; qu'il falloit s'ils vouloient continuer leur commerce, qu'ils convinssent d'une parfaite neutralité dans les lieux que je viens de marquer, & qu'ils s'engageassent solidairement pour les armateurs de leurs nations.

Cette proposition deplût infiniment aux Portugais, aux Anglois & aux Hollandois; comme ils étoient tous trois ligués contre la France, ils se croyoient affez forts pour ruiner absolument le commerce qu'elle faisoit dans le pais. Ils voulurent d'abord faire croire au Roi. qu'ils aimoient mieux abandonner le commerce de son païs, que de ne pas poursuivre les François leurs ennemis par tout où ils les trouveroient. Le Roi leur donna le choix ou de quitter le païs, ou d'accepter la neutralité qu'il propofoit, & voyant qu'ils ne se rendoient pas, il leur dit d'un ton fort haut que s'ils n'acceptoient pas la propolition dans une heure, il ne leur feroit plus libre d'y revenir, & qu'il se saissroit de tous leurs effets, & peut-être de leurs personnes, jusqu'à ce qu'ils satisfissent aux autres Rois Negres ses alliés.

Ces menaces qui auroient étées suivies des essets, intimiderent ces trois nations. Ils se retrancherent à dire que n'ayant pas de pouvoirs de leurs Princes pour une assaire de cette consequence, ils demandoient du tems pour recevoir leurs ordres. Les Roi repondit qu'il n'empêchoit point qu'ils n'écrivissent à leurs maîtres, mais qu'en attendant leurs reponses, & telles qu'elles pussent être, il vouloit que le traité de neutralité sût conclusur le champ, & qu'il sût invio-

lablement observé.

La fermeté de ce Prince les obligea d'y donner les mains: on en dressa les articles qui furent signés, & qui ontétés depuis ratisfés par tous les nouveaux Directeurs & autres principaux Officiers qui viennent dans le païs. Les voicy.

Traité de Paix ou de neutralité entre les quatre Nations d'Europe qui trafiquent à fuda, tant à terre qu'en rade, & même à la viié de la rade.

E Roi de Juda ayant fait affembler dans fon Palais les Chefs des Nations d'Europe qui ont des Forts ou des Comptoirs dans l'étenduë de fon Royaume & tous les Grands de fon Païs.

Leura declaré qu'il veut qu'independamment des guerres qu'ils ont à prefent en Europe, ou qu'ils pourront avoir les uns contre les autres, ils conviennent ensemble en sa presence d'une paix ferme & durable dans toute l'étenduë de son Royaume, à sa rade & même à la vûë de sa rade, & que chaque Ches de Nation d'Europe signera le present Traité, & que si aucun resuse de le signer & de l'executer dans tous les points, il declare qu'il le fera sortir de ses Etats avec tous ses gens, sans esperance d'y re-

Traité de neutralité. venir jamais, & il en jure par le grand. Serpent.

ARTICLE I.

Il ne sera permis de prendre aueun Navire en rade de Juda, ni même à la vûë de Juda, ni de s'inquieter ou insulter dans ladite rade, à peine de payer par le Directeur de la Nation contrevenante huit captiss mâles à l'offensé, & à son choix.

Ceci se doit entendre, si deux Navires venant de la mer, & que l'un prît

l'autre à la vûë de la rade.

Comme aussi s'il arrivoit quelque dispute en rade entre deux Navires de disferente nation qui y seroient mouillés.

ARTICLE II.

Si un Navire étant en rade apperçoit un Navire à la vûë qui viendroit pour mouiller, appareilloit pour courir deffus & le prendre, & qu'il le prît & l'amena en rade: le Directeur de la Nation de l'agresseur sera obligé de payer huit captifs males au choix de l'ossensé pour chaque pied de quille du Vaisseau de la Nation de l'ossensé pour dommage, suivant la visite qui en sera faite par gens connoisseurs, en présence d'un valet du Roi, qui rapportera la mesure au Roi.

EN GUINE'S ST A CAYENNE. 111

ARTICLE III.

Que tous les Capitaines de vaisseaux qui viendront en rade, seront obligés de signer le présent Traité avant que d'y faire aucun commerce, ou le Directeur de leur Nation pour eux, à peine de payer un captif mâle au Roi."

ARTICLE IV.

Si un Capitaine sait quelque pillage en rade, soit en tems de guerre ou de paix en Europe, lorsqu'il sera prêt de partir pour l'Amerique après avoir sait sa traite, le Directeur de l'agresseur payera le dommage à l'offensé, sur le rapport qu'il sera avec son équipage,

ARTICLE V.

Voulons que toutes les Nations d'Europe vivent en paix & en bonne intelligence en terre & en rade, sans retenir aucun domestique, esclave ou gens des équipages des vaisseaux, à peine de payer par les contrevenans, au prosit des plaignans, quatre écus d'or par jour par homme, pendant tout le tems de la détention.

Et si aucuns de nos Sujets insultent ou volent aucuns des Européens, permettons à ceux qui les prendront sur le

VOYAGES

fait, de les tuer ou les prendre pour captifs, à condition qu'ils nous informeront des cas.

ARTICLE VI.

En temps de guerre en Europe, aucun navire ne partira de la rade en même tems qu'un autre, mais vingt - quatre heures après; en cas que l'on contrevienne à cet article, le Directeur de la Nation contrevenante payera dix captifs mâles au Roi.

Tous les Articles ci-dessus, au nombre de fix, out été arrêtés chez le Roi, en sa présence, celle des Grands de son païs, & des Directeurs des Nations, Capitaines & Officiers qui ont été appellés, & ce pour le tems de vingt-quatre mois, à commencer de ce jour, afin que chaque Directeur ait le tems d'en informer son Roi, & afin de faire scavoir an Roi de Juda si les puissances d'Europe agréent ce Traité. Le Roi de Juda se faisant fort cependant de maintenir tout en paix pendant ce terme. La minute du présent Traité restera entre les mains du Roi. Fait à Xavier, Royaume de Juda, dans la grande Salle d'Audience, le fixiéme Septembre 1704. Signé AMAR, Roi de Juda. GomelWembrock, Dufi. ele, Perrere, Doublet, Ferondat, Adrien, Demont,

Demont, le Chevalier des M.*** le Chevalier du Tot.

Et plus bas, ce Traité a été renouvellé par les sieurs Dusert, Bourgolle, Noircourt & Derigouin, Directeurs François, avec Jean Bodin, le Prince, Abraham Ingol Grase, & Brugement.

Ce Traité a été exécuté si exactement par toutes les Nations établies à Juda, que depuis ce tems-là elles ont vécu ensemble dans une grande union, sans qu'il se soit passé entre elles la moindre chose qui ait troublé seur commerce.

Or, comme tout le commerce ne regarde que l'achat des captifs que l'on transporte aux Isles & terre ferme de l'Amerique, pour faire valoir les manufactures qu'on y a établies, il est à propos de faire connoître les marchandises & la quantité que l'on en donne par tête de captifs.

Prix des Captifs.

Bouges ou Cauris, le poids de cent quatre-vingt livres pour un homme. Eau de vie en ancre, quatre jusqu'à cinq pour un homme. Toilles platilles, quarante à cinquante pieces pour un homme. Poudre de guerre, 300, liv. Idems

VOYAGES **BI4** Fufils ordinaires, vingt-cinq à trente un homme, Barre de fer longues, quarante à quarante-cinq pour un homme, Chittes de Ponticheri, dix à douze un homme. pour Guinées bleues, douze pour un homme, & dix pour une femme. Guinées blanches. Idem. Idem. Salampouris blanes, Idem. Salampouris bleues. Pipes à fumer d'Hollande longues, vingt un homme. groffes pour Tapfols, feize pieces pour un homme, une femme. & dix pour Nicanés, Idem. Idem. Baftas. Limineas, Idem. Mouchoirs de Ponticheri, Idem.

Les Bouges ou Cauris, qui sont des coquilles que l'on pêche aux Isles Maldines, sont la monnoye courante du païs: Voici comme on les compte.

On appelle une toque de Bouges le nombre de quarante Bouges enfilés.

Une gualline de Bouges vaut cinq to-

ques ou deux cens Bouges.

Une cabeche de Bouges, vaut vingt

gallines ou quatre mille Bouges.

Il faut, saivant le cours du marché,

en Guine'e et a Cayenne. 115 dix-huit à vingt cabeches de Bouges, pour faire le prix d'un captif, c'est à-dire, 70000. ou 80000. mille Bouges, qu'on estime peser 180. liv. poids de Paris.

Avant de commencer la traite des captifs pour en charger un vaisseau, il faut payer certains droits sous le nom de coutumes, tant au Roi qu'aux Grands du païs, & prendre d'eux un certain nombre de captifs, dont même on n'a pas le choix. Ces droits ou coutumes ne changent jamais & personne n'en est exempt.

Droits du Roi & des Grands.

Au Roi, 24. mesures de Bouges, qui pesent ensemble, 2080.l. Aux Capitaines ou Grands, 225.l. Au Tonnelier du Roi, deux poignées, 5.l.

en tout 1310.1.

Plus à celui qui annonce la permifstion de traiter, un pot d'eau de vic.

Après quoi on est-obligé de prendre & de marquer au Roi, 3. captifs.

Au Capitaine Carte, Au Capitaine Agou, Au Capitaine Assou,

9. captifs.

Pour l'ordinaire, ces neuf captifsn'en valent pas un bon étant tous vieillards ou vieilles femmes; mais c'est une necessité de les prendre & de les payer comme bons.

Après avoir marqué ces neuf captifs, on est encore obligé de donner un pot d'eau de vie à celui qui a annoncé que la traite est tout-à-fait ouverte. C'est ce qu'on appelle le Droit de Gongon.

Marque des

On se sert, pour marquer les captifs qu'on achete, d'une lame d'argent mince, contournée de maniere qu'elle représente les lettres ou les armes de la Compagnie, ou des particuliers qui traitent les captifs; elle a un manche d'argent ou de fer, enchassé dans une poignée de bois; on la fait chauffer, on frotte avec du saif l'endroit où on la veut appliquer, & on met dessus un papier graissé ou huillé, & on applique dessus legerement l'estampe. La chair s'enfle aussi-tôt & cause de la douleur comme une brulure, qui est bientôt guerie, & alors les lettres ou les armes paroissent en relief & ne s'esfacent jamais. On choisit pour cette application, ou le gras du bras ou le côté de l'estomac. Chaque Nation ou chaque particulier acheteur à sa marque & le lieu pour l'appliquer.

Autres droits qu'il faut payer après que la traite est achevée.

Au Roi, pour ses prisons où il fait garder les captifs qu'on a marqués & dont il répond, pour ce droit, un captif.

Aux trois Capitaines marqués ci-deffus, chaeun une piece de soye, contenant six à sept aulnes, on appelle ce présent la Pagne.

Au Capitaine Agou, interprete, un

captif.

Au Conducteur des Marchandises, un captif.

Au Conducteur des captifs, un captif. A la blanchisseuse, un demi captif.

Ces quatre captifs & demi se payent en marchandises de moindre prix, austibien que les pagnes de soye, lorsqu'on n'en a point pour les donner en especes.

Plus au Capitaine de l'eau, un captif. Aux rouleurs d'eau, quarante Bouges par barrique.

Aux porteurs de marchandises, cent

& vingt Bouges par homme.

Et par hamar deux gallines & deux toques, ou quatre cens quatre-vingt Bouges.

Ces droits étant payés on peut partir-

Traite à faquin.

educumes Lorsqu'on fait la traite des captifs à du Roid'Ar- Jaquin, lieu dependant du Royaume d'Ardres à sept lieues au Sud-Est de la rade de Xavier, voici les coûtumes que l'on paye au Roi d'Ardres.

Au Roi, 6. captifs.

Au Capitaine Grand,
Au Capitaine Blanc,
Au Fidalque ou Viceroi de Jaquin, 4.

Au Capitaine de terre,
Aux autres Capitaines du païs,

Aux Conducteurs des marchandifes 1.

Au Capitaine de l'eau,

Prix de ces coûtumes en marchandises.

En Bouges six mesures ou 120. l. En Platilles. 25. pieces. En Fusils, IS. En poudre de guerre, 120.1. En eau de vie, 3. ancres. En Salampouris bleu & blanc, 6. piec. En barres de fer, En Indiennes, 6. pieces. En Liminéas, Idem. En Baftas. 6. pieces. En Calogis Anglois, 10. pieces. En Serviettes, 20. pieces.

Sur quoi il faut remarquer que le Roi,

en Guine'e et a Cayenne. le Fidalque, ni les Grands du païs ne peuvent exiger qu'on paye leurs coûtumes en une seule espece de marchandise; ni obliger qu'on leur en prête à credit, ni qu'on marque des captifs pour leur compte comme on est obligé de faire à

Tuda.

Les Vaisseaux de permission, c'est à- Avis aux dire ceux qui n'appartiennent pas à la permission. Compagnie, mais qui vont avec sa permission faire la traite, doivent avant de paver les coûtumes cy-dessus, convenir du prix du loyer d'une maison à Jaquin ou Xavier, avec quelque Grand du païs pour y mettre en sûreté leurs marchandises, en suite de quoi il faut qu'ils choifissent les courtiers & les domestiques pour le fervice du magafin.

On n'est obligé de payer autre chose aux domestiques qu'une ou au plus deux tocques de Bouges par jour pour leurs

falaires & leur nourriture.

A l'égard des courtiers on ne les paye

que quand la traite est achevée.

Sur toutes choses il ne faut pas oublier que les Negres sont tous voleurs par nature, & des plus adroits qu'il y ait au monde, c'est pourquoi on ne peut prendre trop de précautions soutre leur subtilité, soit pour la décharge des chalouppes dans les pirogues au passage de

la Barre, soit pour la décharge à terre, soit pour le transport à Xavier, soit pour leur conservation dans les tentes & dans les magasins. C'est principalement à l'eau de vie & aux bouges que les Negres en veulent. Ils ne trompent que rarement aux autres marchandises qui sont en balots ou dans des caisses ou dans des coffres, & cela n'arrive que quand les caisses ou les cosses sont mal sermés ou entr'ouverts pour avoir été déchargés rudement à terre.

Le Chevalier des M. * * propose une maniere de décharger les ancres d'eau de vie d'une maniere plus sûre que celle dont on se sert ordinairement, en les chargeant dans les pirogues ou canots des Negres, & dont il assûre s'être servi très-utilement. C'est de les amarer ensemble & d'en faire un ras qu'on saisse flotter après en avoir attaché le bout à l'arriere de la pirogue. Ils passent ainsi sans danger les trois grosses lames, & la pirogue ayant touchée terre & étant tirée à sec, il est aisse d'y tirer ensuite les ancres d'eau de vie qui se tiennent tous les uns aux autres.

Je me suis servi indisferemment des noms de canot & de pirogue en parlant des petits bâtimens dont les Negres se servent. Il y a pourtant de la disserence

entic

EN GUINE'E ET A CAYENNE. 12 B entre ces deux especes de bâtimens; le canot n'est pointu que par un bout, l'autre est coupé quarément afin d'y pouvoir appliquer un gouvernail, quoiqu'on le puisse aussi gouverner avec un

pagalle.

La pirogue est pointuë par les deux bouts; elle ne peut porter de gouvernail, il faut de nécessité la gouverner avec une pagalle. C'est une incommodité, car il elt plus aifé de tenir la barre d'un gouvernail qu'une pagalle. Mais la Avantage de piroque a cet avantage fur le canot, que fur le canque ses deux bouts sont également, son avant & son arriere, sa prouë & sa poupe : qu'il n'est pas besoin de virer pour changer de route, & que celui qui est à l'arriere pour gouverner peut renouveller autant qu'il le juge à propos, le mouvement qu'il imprime au bâtiment sans crainte de diminuer ou de rompre le mouvement qu'il lui a imprimé, de maniere que dans un besoin on peut faire tourner une pirogue autour d'un point, comme on feroit tourner un cheval autour d'un piquet.

Les Negres ne se servent que de pirogues, elles font faites d'un seul arbre creuse, dans le fond duquel ils mettent quelquefois des courbes pour renforcer le fond & les côtés. On les achepte tou-

Tome 11.

tes fuites à la côte d'or à l'Ouest de la riviere de Volta; car comme j'ai remarqué cy-devant, les arbres sont rares à l'Est de la riviere de Volta, & dans les Royaumes de Coto & de Juda, ou pour conserver le peu qu'il y en a, on en a fait des divinitées.

Les barils de bouges ne peuvent point être mis en ras; c'est une marchandise pesante qui ne flotte pas. Il faut donc nécessirement la confier aux Negres, & la mettre dans leur pirogue, mais il faut mettre un Blanc dans chaque pirogue, & au lieu qu'ils font mettre les Blancs à l'avant de la pirogue quand ils yont à terre, afin qu'ils soient moins exposés à être mouillés par les lames, & plus ailément sauvés, en cas d'accident, il faut les placer à l'arriere, afin qu'ils ayent les yeux fur les barils des bouges, & qu'ils empêchent ainsi les Negres canottiers de les entr'ouvrir, & d'en faire sortir la marchandife.

n faut encore faire escorter les porteurs qui vont à Xavier par un nombre sustifiant de Blancs, pour obliger les Negres à marcher tous ensemble, & s'il arrive des disserens entre eux, les laisser se battre & faire bonne garde autour des Bouges. L'histoire que j'ai rapporté cy-devant doit être une leçon pour les

EN GOINE'S ET A CAYENNE. 125 Européens qu'ils ne doivent jamais oublier.

Après que les coûtumes sont payées & qu'on a marqué les captifs qu'on est obligé de prendre du Roi & des Grands. le Prince fait tirer trois coups de canon fur les fept heures du foir. C'est le signal que la traite est ouverte, & que tous les marchands de captifs peuvent expofer leur marchandise en vente. Avant cette permission ceux qui en vendroient s'exposeroient à être vendus eux-mêmes, Le Roi n'entend point de raison là-dessus; il faut même que la permission ait été annoncée par le Gongon après les

trois coups de canon.

Le Gongon est une espece de cloche Description de fer à peu près semblable à ces grof- du Gongon. ses sonnailles qu'on met au col des mulets, excepté qu'elle a un manche aussi de fer; elle est longue de dix-huit pouces, & elle a six pouces de large dans fon plus grand diametre, la baguette dont on se sert pour frapper dessus est de fer, elle est d'un pied de longueur & de six lignes de diametre. Le crieur tient le Gongon de la main gauche & la baguette de la droite. Il y a differentes manieres de la frapper. Le peuple s'assemble autour du crieur, des qu'il entend le son & écoure le commandement qu'il

fait au nom du Roi. Il ne faut pas craindre que qui que ce soit y contrevienne, le châtiment suit de près la desobéissance, dont le moindre est d'être vendu pour esclave, avec la consiscation de tous ses biens au prosit du Roi. On ne sçait en ce pass ce que c'est que d'accorder des graces; aussi n'y a-t'il point de Princes au monde plus absolus que les Rois des Negres.

Tous les Negres de quelque païs qu'ils foient, sont marqués au visage & souvent en d'autres parties de leurs corps. C'est la premiere chose qu'on fait aux enfans dès qu'ils ont 12. ou 15. jours. Ces marques se font avec la pointe d'un couteau, & ne s'esfacent jamais si entierement qu'il n'en reste assez de vestiges pour les distinguer, & pour faire con-

noître de quel païs ils sont.

Il ne faut pas s'imaginer que tous les captifs qu'on traite à Juda & à Ardres, soient originaires de cesdeux Royaumes. Ces deux Rois ne vendent leurs sujets que dans les cas que nous avons marqués cy deyant, & que nous pourrons marquer dans la suite. Ils auroient bientôt depcuplé leurs Etats s'ils en tiroient tous les ans seize à dix huit mille esclaves. Ils y sont emmenés des environs, & souvent de quatre & cinq cent lieues dans les terres.

EN GUINE'E ET A CAYENNE. 125 Tous ces esclaves ne sont pas également bons pour le travail, il s'en faut bien ; les colonies de l'Amerique ont appris à les connoître par une longue experience. Il est à propos d'en instruire ceux qui n'ont pas acheté cette connoiffance aussi cherement que nos Ameriquains Européens.

Les Aradas sont les meilleurs esclaves Negres and que l'on traite au Royaume de Juda & dans

d'Ardres; ils ne faut pas les confondre avec les naturels du Royaume d'Ardrese ils n'en viennent point. Ils sont amenés dans celui de Juda d'un païs qui en est au Nord-Est, environ à cent ou cinquante lieues. Ils sont bonnes gens, dociles, fideles, adonnés au labourage, affectionnés à leurs maîtres; l'esclavage ne leur fait que très peu de peine, parce qu'ils y sont nés, & pour peu qu'on ait de douceur & de bonnes manieres pour eux, on peut s'attendre d'en être trèsbien fervi. Les hommes, les femmes & les enfans à la mamelle sont marqués de petites incisions aux joues. Ceux qui sont osclaves des Grands de leurs pais, ont des découpures autour du front.

On reconnoît les Negres de cette Na- Negres Nation à de longues rayes qu'ils ont au go. front, dont l'assemblage forme grossiérement les figures de quelques animaux.

Ces Negres sont bons pour le travail, il y a peu de différence entre eux & les Aradas.

Regres Foin-

Les esclaves de cette Nation sont mauvais, ils sont sujets à s'étousser, à manger de la terre pour se faire mourir; ils se chagrinent aisément, ce que les Levantains appellent prendre fantaisse. Ils n'aiment point le travail, & y sont lâches quand ils y sont obligés. Ce sont, des gourmands, des paresseux & des voleurs en titre d'office. On les reconnoît à plusieurs scarifications qu'ils ont aux temples.

Negres To-

Ceux de cette Nation sont encore plus mauvais que les précedens, ils ne valent absolument rien, à moins qu'on ne les prenne quand ils n'ont que dix, ou douze ans; pour lors on les éleve comme on le juge à propos, & on les rend propres au service de la maison, & à quelque métier. On les reconnoît à plusieurs grandes scarifications qu'ils ont sur les joües, ils en ont aussi de travers sur la poitrine & sur le ventre.

Negres Gujamba. Ceux-ci approchent si près des deux Nations dont nous venons de parler , qu'on peut les regarder comme n'en faifant qu'une, par leurs mœurs & par leurs inclinations; c'est pourquoi il ne faut s'en charger que le moins qu'il est

en Guiné'e et a Cayenne. 127 possible. Ils ont les mêmes marques que les Tebou; ce sont de mauvais esprits qui mettent le chagrin dans la tête des autres, il n'en faut pas davantage pour porter toute une cargaifon d'esslaves à se desesperer & à se laisser mourir de faim. Des que le chagrin s'empare de l'esprit des Negres, ils s'assoient par terre les coudes sur les genoux & la tête entre leurs mains; & en trois ou quatre jours ils meureut; supposé même qu'ils ne prennent pas le parti de se renverser l'extremité de la langue dans la trachée artere, & de s'étouffer.

On a donné le nom de Mallais aux Negres sest-

esclaves que les Mallais amenent vendre lais.

à Juda. Nous parlerons des Mallais en un autre endroit. Ce que nous pouvons dire, ici des esclaves qu'ils amenent à Juda, Ardres & Jaquin, c'est qu'ils ne font pas de la Nation des Mallais, car ces peuples ne se vendent point les uns les autres. Ils achetent ceux qu'ils amenent des Royaumes où ils vont trasiquer, & quesques marques qu'ils ayent, pour-vû que ce ne soient point celles des Tebou & des Guiamba, on peut les prendre en assurance. Ils viennent de sort loin, il y en a qui ont été trois mois entiers en chemin avant de se rendre au

bord de la mer. Ces Negres sont forts,

L iiij

accoûtumés au travail & aux plus grandes fatigues. Il faut les traiter humainement, & on est assuré d'en tirer tout ce qu'on veut. Les Marchands de Juda & d'Ardres les sçavent bien distinguer des autres, & les tiennent toûjours à plus

haut prix.

Negres Ayois,

Les Negres de cette Nation sont tous guerriers, hardis, braves, entreprenans; ils sont robustes, ils aiment le travail & le suportent plus qu'aucune autre nation. On les reconnoit à des rayes qui commencent aux yeux & qui finissent aux oreilles, qui les rendent effroyables. Tous les Negres les craignent; quand on en a dans un vaisseau, il faut se dester d'eux, un seul est capable de faire soulever tous les autres & d'exciter une revolte, d'autant plus à craindre qu'elle est difficile à appaiser, parce que ces gens méprisent les plus grands perils, ne fe soucient point de leur vie, & pousfent les choses aux dernieres extrémitées sans s'embarasser des consequences. Il y a des vaisseaux de toutes les Nations qui en ont fait la trifte experience, dont les Capitaines & les Equipages ont été maffacrés, après quoi les vaisseaux sont venus s'échouer en pleine côte avec la perte des Negres qui étoient dessus.

On appelle Minois, les Negres qui

EN GUINE'E ET A CAYENNE. Sont du Royaume de Saint George de Negres set la Mine; pour l'ordinaire ils ne sont pas propres au travail de la terre, parce qu'ils n'y font pas élevés dans leurs pais, mais ils sont excellens pour domestiques & pour des metiers. Ils ont de l'honneur, de la raison, du bon sens, ils sont fidels à leurs maîtres, braves & intrepides dans les plus grands dangers; s'il faut se battre, ils ne scavent ce que c'eft que reculer. Ceux qui font affez vieux pour avoir de la barbe, se sont un honneur de la porter longue. Ils n'ont que le défaut de fantaisse, & quand cela leur arrive, ils se pendent ou se poignardent aussi tranquillement qu'ils boiroient un verre d'eau de vie; il faut les traiter avec douceur & par raison, ils souffrent patiemment le châtiment quand ils ont manqué, mais ils se portent aux dernieres extremitées quand ils ont affaire à des Maîtres brutaux & capricieux. On a vû des exemples terribles de ce que je dis aux Isles de l'Amerique.

Les Negres de cette Nation sont de Negres très bons sujets, & capable de tous ce Aqueras. à quoi on les veut employer; ils sont fort affectionnés à leurs maîtres. On les connoît à des découpures qu'ils ont sur le dos & sur la poitrine en forme de le-

zards & de serpens.

130 VOTAGES

Voilà à peu près les differentes Nations des Negres qu'on traite à Juda & à Jaquin; ceux de ces deux Païs ont les joues pointillées, qui paroiffent à la fin comme des marques de petite verolle. Ils sont laboureurs de profession, d'un grand travail; ils ont de la politesse, mais ce sont de grands voleurs, du reste fort adroits pour les métiers & fort affectionnés aux Maîtres qui les traitent avec humanité.

Examea des efclaves avant de les acheter,

Ce n'est pas assez d'avoir connu de quel pais sont les Negres qu'on présente à vendre, il faut les visiter ou les faire visiter; c'est l'office des Chirurgiens. Il doivent examiner leurs yeux, leurs dents, leurs parties nobles; il faut les faire marcher, courir, remuer & étendre les bras & les jambes, les faire touffer violemment, en tenant la main fur l'aîne, & quand on est content de la marchandise, il faut se débattre du prix avec les vendeurs; furtout, il faut bien se garder de donner toute l'espece de la marchandise qu'ils demandent, on gâteroit ses affortimens, & quand ils s'apercevroient qu'on n'auroit plus d'une forte de marchandise, ce seroit uniquement de celle-là qu'ils voudroient avoir, afin de vendre plus cher leurs captifs. Il est de la prudence d'un acheteur de pousser à Cavenne. 131 pousser toujours d'abord sa plus mauvaise marchandise, & de ne témoigner que très-peu d'empressement pour acheter, surtout quand on lui présente des

femmes & des petits enfans.

Il faut observer dans une cargaison de captifs, de ne prendre au plus que le tiers des semmes, elles sont moins recherchées aux Isles que les hommes, dont le travail est bien plus necessaire & plus recherché que celui des semmes.

Les enfans de dix à quinze ans font les meilleurs captifs que l'on puisse conduire à l'Amerique. Les Portugais n'en Amendondes prennent que de cet âge; quand ils n'en furle choix peuvent pas trouver & qu'ils font for-descaptifs cés de prendre de plus vieux, ils examinent avec une attention, dont euxfeuls font capable, quel âge ils peuvent avoir, car les vendeurs mettent tout en

usage pour les tromper sur cet article. On sçait par exemple que la barbe ne commence à pousser aux Negres qu'à vingt-quatre ans ou environ, ils ralent de très-près ceux à qui elle a poussé, & quand le rasoir ne peut plus en rien ti-rer, ils passent dessus la peau une pierre ponce, qui rend le cuir uni & doux comme s'il n'y avoit jamais eu de poil, la vûë ni le toucher ni peuvent rien con-

VOTÁGES noître, les plus habiles Barbiers y feroient trompés. Que font les Portugais? ils passent leur langue sur les endroits où le poil a pû croître, & ils distinguent par cet attouchement, ce qui auroit échappéaux yeux, à la main, & peutêtre au microscope.

Avantages qu'il y a d'avoir de leu-

· Or il est certain que quoique des enfans de dix à quinze ans ne soient pas nes esclaves, capables d'un grand travail en arrivant à l'Amerique, on a au moins l'avantage de les élever comme on veut, on leur fait prendre tel pli & telles alleures qui conviennent à leurs maîtres, ils apprennent plus aifément la langue du pais & les coûtumes, ils font plus susceptibles des principes de la Religion, ils oublient plus aifément leur pais natal & les vices qui y regnent, ils s'affectionnent à leurs maîtres, sont moins sujets à aller marons, c'est-à-dire, à s'enfuir que les Negres plus âgés, ils apprennent aifément le service des maisons & des métiers, & ne prennent pas fantaisie; ce qui porte souvent les grands à se defesperet.

Il est vrai que pour se charger de ces sories de Negres, il faut être déja en état de faire rouler son habitation par d'autres qui soient plus capables de travailler, ils ne conviennent donc pas à des personnes qui ont un pressent besoin

EN GUINE'S ET A CAYENNE. 133 de gens. Cependant un colon qui connoît bien ses interêts & qui est en état do se passer du gros travail, qu'il ne peut esperer de quelques années de ces jeunes Negres, ne peut mieux faire que d'en achepter, & de les dresser tout doucement au travail auquel il les destine, étant très-fûr qu'il en fera infiniment mieux servi que de ceux qui seront plus âgés. Outre que dans une habitation il y a une infinité de travaux, où un enfant de quinze ans en fait autant qu'un homme de trente. Ceux qui voudront se convaincre de cette verité, n'ont qu'à lire ce que j'ai écrit des manufactures de l'Amerique dans mon voyoge des Isles.

Les Capitaines & les Commis qui sont chargés de conduire à l'Amerique des cargaisons de Negres, ne sçauroient assez s'étudier à les traiter humainement pendant la traverse, c'est ainsi qu'on appelle le trajet de l'Afrique en Amerique, & de leur faire oublier au moins en partie leur pass & leurs parens qu'ils quittent, ce qui les accable souvent d'un chagrin si noir, qu'ils en tombent malades & qu'ils ineurent. Ils doivent avoir des tambours & d'autres instrumens, les faire monter sur le pont les uns après les autres, asin qu'ils dansent & qu'ils se divertissent; mais sans oublier qu'il saut

fe defier d'eux, & ne leur donner de la liberté qu'autant qu'il est nécessaire pour leur santé, sans courir les risques d'une revolte qu'il seroit difficile de reprimer, & dont les suites seroient sunesses à eux-mêmes, & ensuite aux Negres mêmes.

Outre le defespoir auquel les captifs s'abandonnent souvent, & sur tout quand ils sont longtems en rade & fermés entre les ponts d'un Vaisseau : ils sont encore sujets à plusieurs maladies, Les plus ordinaires sont la verette ou petite verolle & les vers cutanés, c'est-àdire qui viennent entre cuir & chair.

Maladies des Negres-

La petite vegolle ou vogette,

La verette se manifeste par un dégoût de tout aliment accompagné de fievre violente, grand mal de tête avec envie de vomir. Comme ces pauvres gens sont enchaînés deux à deux par un pied & si pressés dans les entreponts, qu'ils sont les uns sur les autres, si on ne separe pas promptement les malades d'avec les fains, le mal se répend bientôt par tout le Vaisseau, & la mort en emporte la plus grande partie. Les Negocians en cette sorte de marchandise qui entendent leurs interêt doivent avoir un endroit separé pour servir d'infirmerie. où ils fassent conduire ceux qu'ils voyent attaqués de ce mal, & sur le

EN GUINE'E ET A CAYENNE. champ leur fassent prendre un gros &c demi de bonne Theriaque dans du bon vin, ou même dans de l'eau de vie; ce qu'on doit continuer tous les jours jufqu'à ce que la verolle soit tout à fait fortie. Ils doivent aussi les nourrir beaucoup mieux qu'à l'ordinaire, leur donner de la soupe, & leur faire boire leur ptisane chaude. Dès que la verolle commence à secher, il faut les purger avec un gros & demi de poudre Cornachine, pour éviter les dépots que la maladie pourroit faire sur quelque nombre, ce qui estropiroit les malades. Quelques jours après cette purgation violente, on les purge plus doucement, & on leur donne de l'huile de Palme, dont il se frottent eux-mêmes.

Sur tout il ne faut pas oublier que ces pauvres gens étant tous nuds & couchés sur les planches du Vaisseau, les galles de la verolle s'y attachent par la chaleur, & ils s'écorchent depuis la tête jusqu'aux pieds pour peu qu'ils se remuent, d'où il leur vient des ulceres si malins, qu'ils sont presque incurables, ou toûjours trés-difficile à guerir. Pour éviter cet inconvenient, on doit avoir fait une bonne provision de morceaux de grosse toille vieille, & leur en donner de quoi s'envelopper, car enfin ce

sont des créatures humaines, cette raison seule doit porter les Capitaines & leurs Officiers, à les traiter comme ils voudroient être traités eux-mêmes; mais si cette raison ne fait pas assez d'impression sur leurs esprits & sur leurs cœurs, qu'ils se souviennent au moins que ce font des marchandises précieufes que leurs commettans leur confient. dont ils sont obligés d'avoir un soin encore plus particulier, que des bales de marchandises seches, des ancres d'eau de vie & des quartes de bouges dont leurs vaisseaux ont été chargés, dont ils doivent répondre, & dont la perte est fur leur compte quand elle arrive par leur faure.

Vers cutanés.

Les vers cutanés est la seconde maladie dangereuse, à laquelle les blancs & les noirs sont sujets quand ils ont fait

quelque sejour en Guinée.

On en attribue la cause aux eaux croupissantes & de mauvaise qualité qu'on y boit. Peut-être a-t'elle d'autres causes que l'habileté des esculapes qu'on envoye en ce Païs-là n'a pû encore découvrir.

Cette maladie des plus douloureuses & qui peutavoir de plus sâcheuses suites, se maniseste par une tumeur pour l'ordinaire de la grosseur d'une noisette qui vient aux endroits charnus, comme aux cuisses, au gras des jambes & des bras, à l'estomach, aux fesses.

La tumeur est accompagnée d'une douleur très-vive, avec une grosse siévre, un grand mal de tête, & une insom-

nie très fâcheufe.

Dès qu'on s'apperçoit de ces simp- Traitem-se tomes, il faut mettre fur la tumeur une de cette maemplâtre émolliante pour la faire meurir & pour déterminer le ver à percer le cuir en cet endroit. On leve l'emplâtre au bout de 24. heures; si en levant l'emplatre on apperçoit quelque chose de blanc de la grosseur d'un gros fil ou d'une corde de violon, c'est la tête du ver; on la doit prendre doucement, l'attacher autour d'un bourdonnet de charpie & la tirer en la roulant jusqu'à ce qu'on sente de la résistance; dès qu'on s'en apperçoit, il faut cesser de rouler, appliquer le bourdonnet fur le trou, & le couvrir de la même emplâtre ou d'une semblable, & n'y point toucher de 24. heures. On recommence alors la même operation & on la continue tous les jours jusqu'à ce qu'on ait tiré le ver tout entier.

Cette cure est longue, car on a tiré de ces vers qui avoient jusqu'à six aulnes de longueur, & toujours d'une éga-

Tome I I. M.

le grosseur, c'est à dire, comme une corde de violon. Si on est assez habile ou assez heureux pour le tirerainss peu à peu & tout entier, il est aisé d'achever la guerison, il n'y a qu'à laver la playe avec de l'eau de vie, & mettre dessu une emplâtre de diapalme ou d'onguent

brun, avec du precipité.

Mais si par malheur, par précipitation ou par maladresse on vient à rompre le ver avant qu'il soit tout à fait sorti, la partie qui en est restée entre la peau & la chair s'y corrompt, & on ne peut empêcher la gangrêne qu'elle ne manque pas d'y causer qu'en suivant le ver par des ouvertures douloureuses, souvent dangereuses & trés-dissiciles à guerir. Bien des gens des deux couleurs en sont morts avec d'étranges douleurs, après avoir sousser les operations les plus douloureuses de la chirurgie.

Necellaé d'avoir de bons remedes & d'habiles Chigusgiens. On en a vû en qui ces vers ne se sont maniscstés qu'un an aprés avoir quitté la Guinée, ou prétend qu'ils sont alors plus dissiciles à guerir; c'est sur quoi on me dispensera de porter mon jugement, mais on me permettra d'inferer de cette maladie & des autres, ausquelles les Negres sont sujets comme tous les autres hommes, qu'on ne peut avoir trop d'attention pour pourvoir les vaisseaux Ne-

griens de bons & d'habiles Chirurgiens & des meilleurs remedes.

Ceux qui ont soin des armemens sont en cela trés-blamables, quand, par une conomie mal entenduë, ils ne mettent fur un vaisseau, qui, avec un équipage de plus de cinquante homme, se trouve chargé de cinq ou fix cens Negres, qu'un Chirurgien si peu habile pour l'ordinaire qu'il ne seroit qu'un médiocre garçon barbier dans une boutique de Ville; mais il a une bonne recommandation, il se donne à bon marché, en voilà plus qu'il n'en faut pour le faire. mettre sur le rolle de l'équipage en qualité de Chirurgien major. Deux Chirurgiens des meilleurs & des plus experimentés trouveroient encore plus d'ouvrage qu'ils n'en pourroient faire, quand même nous supposerions qu'ils jouiroient d'une parfaite santée pendant toute la campagne.

Un autre défaut qui est aussi ordinaire dans les armemens des Compagnies qu'il est préjudiciable à leurs interêts, c'est le peu de remedes qu'elles mettent dans leurs vaisseaux & leur mauvaise qualité. Je sçais qu'elles ne laissent pas de saire des dépenses considerables pour cela, mais je suis persuadé que ceux qu'elles employent pour en

Mij

VOYAGE S. faire le choix, manquent de connoissanou de bonne volonté; & de-là vient, que les coffres de leurs Chirurgiens font mal pourvûs, & n'ont que des médicamens suranés & des restes de boutiques, plus propres à faire du mal qu'à guerir ceux pour lesquels on les employe .-

de la morta-

Cependant, la vie des équipages &c-Deux causes des captifs est entre les mains de ces-Hté des cap- ignorans & exposée à ces remedes, qui méritent plûtôt le nom de poisons. Voilà une des caufes des mortalitées qui arrivent dans le transport des captifs.

La seconde est la mauvaise qualité des vivres qu'on embarque en Europe pour cux.

On se persuade que les grosses feves. sont une nourriture suffisante & excellente pour les Negres, & on se trompe. Les groffes feves sont bonnes, je l'avoue, pour ceux qui y sont accoûtumés, maisles Negres n'y sont pas faits. Ils s'en rebutent bien-tot, & comment ne s'enrebuteroient-ils pas ? n'ayant pour toutaliment qu'une petite quantité de ces feves cuites à l'eau & au sel, qu'on leur donne deux fois par jour. On fçait ou l'on doit sçavoir que cette nourriture est trés-pesante par elle-même, & qu'étant cuite comme on vient de le dire :

elle est extrêmement indigeste & dégoutante. Ne vaudroit-il pas bien mieux di-

verliser un peu ces vils alimens?

Le sentiment du Chevalier des M.*** à qui une expérience de plusieurs voyages avec des cargaisons de Negres, a appris les dommages que la Compagnie reçoit de cette economie; son sentiment, dis-je, seroit de ne prendre de cesfeves que le tiers de ce qu'il faut pour le tiers de la nourriture des Negres, de prendre un autre tiers en ris, & le troisiéme en pois du païs. On pourroit prendre le ris & les pois au cap Mesurado, oà ces legumes sont à très bon marché; on pourroit même, au lieu de pois, prendre du mahis, que l'on feroit accommoder dans le vaisseau par les Negresses, & diversifier ainsi la nourriture des captifs. Si la Compagnie vouloit faire la dépenfe seulement de six barils de lard, & de deux ou trois cent livres d'huile de palme pour joindre au sel dont on affaisonne ces legumes, on peut l'assurer que ses cargaisons d'esclaves arriveroient bien plus entieres qu'elles ne sont aux Isles de l'Amerique, & que ce surcroit de dépense, si peu considerable en lui-même, seroit abondamment récompensé par le bon état où ses esclaves se trouveroient quand on les exposeroit en vente.

mauvaife nourriture.

La mauvaise nourriture produit le cheufes de la chagrin dans les esclaves qui sont embarqués & les revoltent ou la mort, & souvent ces deux choses. Il faut pour les éviter bien nourrir les captifs, & les traiter le plus humainement qu'il est possible, sans cependant cesser d'être toûjours sur ses gardes de jour & de nuit; la nuit surtout, parce que c'est ordinairement ce tems là qu'ils prennent pour se soulever quand ils en ont formé le dessein.

Il faut en gagner quelqu'uns de ceux qu'on remarque les plus indifferens pour leur liberté, observant que les autres n'ayent aucune connoissance du bien qu'on leur fait, de crainte d'exciter leur jalousie, & que se défiant d'eux ils ne cachent leurs projets, & qu'on en puisse êrre averti.

Il faut tous les soirs fermer les caillebotis avec des barres de fer. & ne laisser qu'un écoutillon ouvert, pour que les Negres qui sont enchaînés deux à deux puissent y passer & monter sur le pont quand ils en ont besoin pour quelque necessité, & n'en laisser monter que deux ou trois couples à la fois, & quand ceux-là sont descendus en laisser monter d'autres.

Pendant le jour, on les peut laisser

EN GUINE'E ET A CAYENNE. 143 monter sur le pont, il faut même les y obliger afin de leur faire prendre l'air, les faire laver & les divertir, observant pourtant qu'ils ne doivent jamais passer du grand mats à l'arriere, à moins que ce ne soient des convalescens dont

on n'ait rien à craindre.

Si pendant la nuit on entend du bruit Avisaux Caentre les ponts, il ne faut pas s'allarmer pitaines des ou du moins donner lieu aux Negres Neguers, de croire qu'on craint leur revolte. Souvent ces bruits n'ont d'autre cause que la mauvaise humeur de quelqu'uns, qui se trouvant trop pressés à leur grébattent leurs camarades pour se faire faire place. Dans ces occasions, il faut se contenter d'envoyer les Negres qu'on a choifi pour commander les autres, s'informer du fait & mettre le calme & la paix. L'Officier de garde doit leur parler avec douceur, & surtout se bien garder de leur faire voir des armes, ce feroit augmenter le tumulte au lieu de l'appaifer. Dans ces occasions, ils se renversent les uns sur les autres, se biefsent, & souvent il y en a d'étouffés, ce qui est sort sacile, vû la situation où ils font pressés les uns contre les autres à ne pouvoir presque passe remuer. Il est pourtant de la prudence que ceux de l'équipage qui sont de quart ayent leurs

armes toutes prêtes, afin que s'ils veulent forcer les caillebotis & faire du desordre, on soit en état de les reprimer: car dans ces occasions, il ne faut. pas les marchander, & il vaut mieux en écharper quelqu'uns que de se laisser égorger, comme il arriveroit infailiiblement s'ils se rendoient maîtres du vaisseau.

C'est principalement à la vûë de la terre, foit que l'on foit encore aux cotes de Guinée, soit que l'on soit en vûë des Isles, qu'on doit craindre les revoltes, parce que les Negres ont l'idée' Les Negres frappée qu'on ne les conduit aux Isles que pour les manger. Ils le croyent d'au-

hous prennent pour phages.

des antropo, tant plus aifément, qu'il y en a parmi eux beaucoup d'antropophages, & des pais entiers où l'on tient boucherie ouverte de chaire humaine; surquoi il faut observer de ne permettre jamais aux Chirurgiens d'ouvrir & dissequer aucun de ceux qui viennent à mourir. Ces fortes d'operations bonnes en elles-mêmes & souvent très-necessaires, ne peuvent être si secretes qu'elles ne viennent à la connoissance des Negres, & il n'en faut pas davantage pour fortifier leurs préjugés, & pour les obliger à tout rifquer pour se délivrer de la prétendue cruauté qu'ils croyent qu'on doit exercer fur eux.

EN GUINE'S ET A CAYENNE. 145° On prétend que ce sont des Européens, jaloux de notre commerce, qui ont répandu ces faux bruits, dont il est bien difficile de faire revenir les Negres, Il est donc d'une consequence infinie de ne rien faire qui puisse fortifier la mauvaile opinion qu'ils ont de nous; il faut dans les occasions les assurer qu'on ne les mene aux Isles que pour nous aider à faire valoir les terres; qu'ils y seront plus heureux que dans leur pais, qu'on leur enseignera à connoître le vrai Dieu, & qu'étant faits Chrétiens par le Baptême, ils jouiront des mêmes avantages) que leurs maîtres. Quand ces discours font accompagnés de traitemens humains, furtout quand ils font malades, on ne peut croire les bons esfets qu'ils produisent, & combien ils contribuent à conserver la santé des captifs.

Dès qu'on est à la vûë des terres de l'Amerique, il faut avoir soin de leur saire raser la tête & la barbe, leur saire donner de l'huilè de palme pour se froter, augmenter leur nourriture & leur boisson, les saire danser & chanter, les caresser & mettre tout en œuvre pour les tenir dans la joye, & leur promettre qu'on ne les mettra qu'entre les mains de gens qui les traiteront bien. Comme il n'est pas possible quand on

Tome 11. N

146 VOYAGES a été quelque tems à la rade de Juda de faire la traversée de l'Amerique, fans être obligé de relâcher en quelque endroit pour faire de l'eau, du bois, & prendre des vivres & des rafraichissemens, parce que ceux qu'on doit avoir fait au cap Mesurade, sont pour l'ordinaire confommés, & qu'il ne faut pas compter sur ceux de Juda pour les raifons que nous avons dites ci-dessus; l'endroit le plus propre pour relâcher & pour trouver tout ce dont on a besoin. est l'Isse du Prince; Elle appartient à la Couronne de Portugal; l'eau y est excellente & se fait ailément, le bois y est commun, le ris, les pois, les poules, les moutons & les cabrittes sont à bon marché; les vaisseaux y sont dans une sûreté entiere, & dans quelque situation que soient les affaires en Europe, on y est bien venu, parce que c'est l'unique commerce que les Insulaires puissent faire, & le seul débouchement qu'ils ayent pour leurs denrées. Les Capitaines doivent avoir soin de faire écouler toute l'eau qu'ils ont prise à Juda, parce qu'elle est saumatre, & qu'elle engendre des vers & le scorbut, au lieu que celle de l'Isle du Prince est très-saine & se conserve très-bien & très-long tems. Nous donnerons dans la fuite la route de Juda à

en Guine's et a Cayenne. 147 cette Isle, dont nous feronsaussi la des-

cription.

Le commerce des esclaves est l'unique ou presque l'unique qu'on fasse à Juda. Le païs ne produit point d'or comme cette côte riche dont on a donné la description ci-devant; il y en a pourtant, mais il vient du Bresil, c'est la seule marchandise que les Portugais du Bresil y apportent pour la traite des esclaves. Ils n'ont point de marchandises d'Europe comme nous, si ce n'est quelques Indiennes & des Epiceries; on peut pourtant se persuader que le commerce que les Negres de Juda font au Nord & au Nord Est de leur païs y apporte de l'or, vû la quantité que l'on y en voit qui est affez considerable pour que les Européens en enlevent affez fouvent d'affez groffes parties.

Je crois qu'on peut regarder ce commerce de l'or, comme les parties casuelles des Directeurs & des principaux Officiers, dont ils ne font-part à la Compagnie qu'autant qu'ils le jugent à propos, pour lui persuader qu'ils ne profi-

tent pas tous feuls.

Le Chevalier des M.*** avoit sur cela des lumieres dont il n'a pas jugé à propos d'instruire le public jusqu'à présent. Ce que j'en puis dire, e'est qu'il

Nij

m'a affuré plus d'une fois que ce commerce étoit si considerable & si lucratif. que ceux qui voudroient l'entreprendre avec lui y trouveroient cent francs de profit pour un sol de déboursé. C'est beaucoup, s'il ne se trompe point dans fon calcul, voilà la pierre Philosophale trouvée, il est inutile de tant souffler & de l'aller chercher autre part.

Pour ce qui est de l'ivoire, on en trouve peu & trés-rarement à Juda, le païs est trop découvert pour y attirer les Elephans; quoiqu'ils aiment les terres cultivées, parce qu'ils trouvent aisément & abondamment dequoi paître, il leur faut des Forêts pour se mettre à l'ombre & à couvert des poursuites des hommes. Cela leur manque absolument dans le Royaume de Juda, qui est dépeuplé d'arbres & où on ne trouve des Forêts que sur les frontieres du côté du Nord & du Nord Est. Les Negres qui yout traiter dans les terres apportent quelques dents que l'on employe prefque routes dans le pais à faire des trompettes, des flutes & d'autres instrumens.

Dents de cheval marin, & iour ufage.

. On y trouve quelques petites dents de chevaux marins blanches & faines à la verité, mais petites, encore est-il incertain si on trouve de ces animaux dans les rivieres de Jaquin & d'Eufrate, qui

EN GUINE'E ET A CAYENNE. ne fe jettent pas directement dans la mer, mais dans la riviere de Volta. C'est au cap Mesurade qu'on trouve les belles dencs de cheval marin, les plus blanches & les plus nettes.

Les Operateurs pour les dents les préferent aux plus belles dents d'Elephant, non seulement pour la blancheur, mais aussi pour la dureté, & parce qu'elles jaunissent bien moins que l'ivoire : deux qualités absolument necessaire pour les

dents postiches.

Après avoir parlé des maladies des maladies qui Negres, il me semble qu'il est juste de arraquent les dire un mot de celles ausquelles les côte de Jud .. blancs sont sujets, soit que les emplois qu'ils ont au fervice de la Compagnie les attachent au païs, foit qu'ils n'y fassent que passer comme Officiers ou Employés dans les vaisseaux qui y font la traite des esclaves. On pourra me dire que cette disgression ne convient guerres au titre de ce Chapitre, j'en conviens, mais j'aime mieux faire une faute en la mettanz ici, que de l'obmettre tout-à-fait.

Les yers cutanés attaquent les blancs comme les Negres, on prétend même que la cure est plus difficile, plus douloureuse & plus longue. Il y a des blancs en qui ces vers ne se sont manifestés qu'un an ou quinze mois après leur re-

Niii

tour en Europe; on doit les traiter comme nous avons marqué ci dessus, il n'y a point de maniere plus expeditive & plus sûre, toutes celles que les Esculapes d'Europe voudroient mettre en usage sont sujettes à de grands inconveniens. Que ceux qui sont attaqués de cette maladie ne se livrent pas indiscrétement à des gens, dont l'experience qu'ils seroient sur eux leur couteroit cher & peut-être la vie.

Ces vers ne font pas les seuls manx qui attaquent les blancs dans ce païs mal sain, & à bord des vaisseaux qui y font la traire.

Corruption de l'air à la côte de Juda.

Pourra-t on douter que l'air n'y foit très mauvais 3 On peut dire même pestiferé, quand on sçaura que très souvent un peu avant que le Soleil soit levé, on voit le ferain ou la rosée, dont les ponts du vaisseau sont couverts, se changer en insectes très delicats comme des lezards. des crapaux & des serpens. Il est vrai que la chaleur du Soleil les diffipe en peu de momens, & que la vûëne les apperçoit plus dès que les ponts sont secs : mais ces insectes n'auront-ils pas fait des impressions infiniment dangereuses sur les corps de ceux qui ont passé la nuit endormis sur les ponts pour jouir de la fraicheur mortelle qu'ils y auront gou-

EN GUINE'E ET A CAYENNE. tée. Voilà une des causes des maladies que l'on contracte dans ce mauvais païs, en faut - il davantage? Quel remede à cela? Comment s'en préserver? Ne jamais dormir au serain, se renfermer entre les ponts où sont les gaillards, se bien couvrir la tête & la poitrine, s'abstenir de quelque débauche que ce puisse être, de femmes, de vin, d'eau de vie, ne point se charger l'estomac des fruits du Païs ni d'une trop grande quantité de legumes, éviter autant qu'il est possible le travail rude étant exposé au Soleil. Les Negres y font faits, ils en supportent toute l'ardeur la tête nuë; mais les blancs ont bien-tôt la tête en feu, il femble que leur cervelle est dans une fusion bouillante, d'où il survient des fiévres ardentes avec des transports furieux : les hommes les plus forts ont peine à y réfifter trois jours.

C'est aux Capitaines à veiller de bien prés sur leurs équipages, s'il veulent les

conferver.

Outre les fiévres chaudes qui font Autres malas toujours malignes, & les fiévres inter- dies de la mitantes qui sont difficiles à guerir, & côte de Juda, qui mettent en peu de tems aux abois ceux qui en sont attaqués; on est fort sujet aux dissenteries, on en attribuë la cause aux fruits & aux eaux. Je crois Nilli

VOYAGES que l'eau de vie y a plus de part que le refte.

Ces sortes de fiévres se sont sentir vivement dans les mois de Juin, Juillet & Août, elles se manifestent par de grandes douleurs de tête & de reins, envie de vomir, émoragie par le nez, soif ardente & insupportable, & une secheresse de langue qui la rend toute noire.

Je ne fais pas profession de medecine. on s'en doit être apperçû dans ce que j'ai écrit jusqu'à présent; on dit même que je n'aime ni les remedes ni ceux qui les ordonnent; le Chevalier des M.*** n'est pas plus Medecin que moi, & pense encore moins favorablement que moi des Medecins ignorans & téméraires; cependant la longue pratique qu'il a eu des maladies du pais que je décris aprés lui, lui a donné des connoissances affez. fûres des remedes dont on s'est servi avec fuccés pour en guerir ceux dont la derniere heure n'étoit point encore frappée. Voici donc de quelle maniere il les a vû traiter.

ees maladies.

On commence d'abord par vuider les dinales pour premieres voyes avec une infusion de sené & la collature de six grains de tartre stibié & une once de sirop de rose.

> Aprés l'operation du remede, on doit user de fréquens lavemens rafraichissans.

un Guine'e et a Catenne. 153 qu'il faut résterer jusqu'à ce que le seu

soit un peu calmé.

Dans l'intervale, il faut saigner du pied pour éviter le transport & le délire, qui ne manquent guerres d'arriver dans le troisséme jour, on est même obligée quelquesois d'appliquer les vesscatoires ou des ventouses.

La boisson ordinaire doit être une décoction d'orge & de reglisse, dans laquelle on doit ajoûter le nitre purissé, & quand tous les accidens sont passés ou qu'il n'y a plus lieu de les craindre, on doit purger le malade avec la manne & le sirop de rose en deux verres, que l'on doit prendre d'une heure à l'autre.

On traite les fiévres intermitantes

comme en Europe.

Mais la plus fâcheuse de toutes les maladies, est la dissenterie; elle attaque les Européens dans toutes les faisons de l'année, d'ordinaire elle est une suite des siévres intermitantes, c'est encore l'usage immoderé des fruits du païs qui la cause, quelquesois l'eau de riviere & de sontaine que l'on boit, par excés & sans discretion, mais c'est encore plus souvent la débauche d'eau de vie & de liqueurs sortes qui la produit.

La premiere chose à quoi il faut penser, c'est d'évacuer l'humeur peccante

Vorages qui cause la dissenterie, & le faire sans perdre de tems, de crainte qu'elle ne prenne tellement le dessus, qu'elle ne devienne tout à Fait pernicieuse.

Pour cet effet, il faut purger le malade de trois jours en trois jours avec la shubarbe prise en substance, en bol ou dans du bouillon, & résterer la purgation jusqu'à ce qu'on s'aperçoive que l'humeur peccante est beaucoup diminuée : alors on doit ajoûter à la teinture de rhubarbe six gros de catholicon fin . & ne pas oublier de donner tous les jours deux lavemens aglunatifs & aftringens.

Histoire & Simarouba,

On se sert avec un succès étonnant proprieté du de la racine de simarouba. C'est ainsique les Sauvages, & à leur imitation les François habitans à Cayenne, appellent le bois que nous connoissons aux Isles du vent, sous celui de bois amer. On ne connoissoit d'autre proprieté de ce bois quand j'étois dans ces Isles, que celle de n'être pas du goût des poux de bois ou formis blanches, son amertume les empêchoit de s'y attacher comme ils s'attachent à tous ceux qui font doux; c'étoit pour cela & pour sa legereté, qu'on l'employoit à faire des lattes ou les planches à clouer l'ardoife. Les Sauvages de Cayenne ont trouvé qu'il étoit

IN GUINE'S ET A CAYENNE. 15\$ bon à guerir les cours de ventre, les dissenteries & même les flux de sang. Un frere Jesuite en avoit envoyé de Cayenne au frere du Soleil, Apoticaire de leur College à Paris, & ce Religieux avoit fait un mistere de cette drogue. dont il se servoit avec un succès étonnant pour la guerison de ces sortes de maux. Le mistere s'est à la fin dévoilé, on a connu la source des guerisons qui étonnoient tout le monde, & comme ce bois n'est ni si rare ni si cher que l'Ipecacuana, qu'on en peut avoir de recent plusieurs fois l'année, qu'il n'est point à beaucoup près si dégoutant, il est à croire qu'il fera tomber l'ipecacuana, & qu'on s'en servira avec succès, jusqu'à ce que les Medecins, suivant leur pratique invariable, l'avent tout-àfait gâté par les différentes saulces aufquelles ils le mettront. On dit qu'ils ont déja assez bien réussi, & qu'au lieu de le donner de la maniere simple & naturelle dont les fauvages s'en fervent, ils en ont fait des extraits qui sont infiniment moins bons, & dont la réuffice est bien plus sujette à caution. Il n'en faut pas d'avantage pour mettre ce remede ailé, infaillible, prompt & à bon marché, au billon, & en revenir à la rhubarbe, au catholicon, au sené, à la manne, &

VOYAGES autres remedes dégoutans, chers, longs dans leur operation & trés - peu sûrs, mais approuvés dans la Faculté & propres pour contenter l'avarice de ceux qui les vendent & de ceux qui les ordonnent.

Description

Le Simarouba ou bois amer est un affez du simatou-grand arbre, j'en ai trouvé de plus de deux pieds de diamêtre; son écorce est brune, hachée & fort épaisse; sa seuille est longue & pointue, d'un verd pâle, assez douce & peu épaisse; le bois est d'un jaune claire qui se décharge en séchant & devient presque blant, il est flasseux & leger, son écorce est couverte d'une. peau grife & fort mince. Il faut observer quand on scie ce bois de se tenir toujours au vent, c'est à dire, qu'il faut se mettre dans une fituation que le vent ne puisse vous jetter la poussiere au visage. Sans cette précaution, la poussiere qui entre dans le nez & dans la bouche, y fait le même effet que si on avoit pris ou maché de la rhubarbe en guise de tabac.

Ce bois ne vaut rien à brûler, non plus que le cedre que les Sauvages appellent Acajou, non qu'il ne produise pas un feu vif, mais parce qu'il communique fon amertume aux viandes qu'on y fait cuir, foit qu'elles soient dans une mar-

mite, à la broche ou fur le gril.

EN GUINE'E ET A CAYENNE. IST C'est la racine & la peau qui la couvre, qu'on employe pour la guerison de préparation la dissenterie, on les rape l'une & l'au- bas tre & on les reduit en poudre presque impalpable, & on en met le poids de vingt grains en infusion sur des cendres chaudes pendant dix à douze heures

dans un petit verre d'eau.

Le malade ayant été faigné & purgé 1 l'ordinaire, on lui fait prendre le lendemain matin l'infusion dont nous venons de parler toute entiere, c'est-à-dire. avec la poudre, & on le fait demeurer au lit le plus chandement qu'il est possible. Il arrive quelquefois qu'elle le fait vomir comme l'ipecacuana, & pour lors on peut compter sur une trés prompte & entiere guerison. On met la même quantité de poudre en infusion comme la premiere, qu'on lui fait prendre douze heures aprés, & dans l'intervalle des deux prises, on lui donne deux fois à manger du potage & des viandes roties & legeres, & dans une quantité mediocre, observant de ne lui rien donner d'acide ou de haut goût; on peut lui donner de bon vin rouge bien trempé, il faut qu'il s'abstienne de fruit, de salade & de choses indigestes; il faut que la dissenterie soit bien opiniatre & bien invéterée quand elle tient contre fix prifes

de ce remede; il n'est point dégoutant, son amertume ne cause point de nausées ni de soulevement de cœur, & pourvis qu'on le prenne comme on vient de le marquer, & qu'on s'abstienne de changer ses bonnes qualités, on peut répondre qu'il produira toujours les mêmes bons essets.

CHAPITRE VII.

De la Religion du Royaume de Juda.

On feroit assurement un trés grand tort aux Negres de Juda, si on les accusoit de n'avoir point de Religion; ils en ont, non pas une, mais plusieurs, & quoiqu'elle ne soient que des superstitions ridicules & sans sondement, ils y sont attachés & s'acquittent des devoirs de leurs cultes avec une exactitude, qui devroit saire rougir ceux qui, étant éclairés des lumieres de l'Evangile & connoissant le seul & vrai Dieu, vivent comme s'il n'y en avoit point ou qu'il ne meritat aucun culte.

Ils pratiquent la Circoncision sans être Juiss ni Mahometans, il est vrai qu'ils n'y font pas grande saçon; ils s'en saut bien qu'ils la sassent avec les ceremo-

EN GUINE'E ET A CAYENNE. nies que les Negres Mahometans du Se- La sircondinegal, & de quelques autres endroits de fion eken ul'Afrique la pratiquent. Les plus habi- fage à Judas les & les plus spirituels ne sçavent point qui en a établi l'usage chez eux, encore moins le tems & les raisons de cet établissement. Quand on les presse sur cet article, ils répondent que leurs peres & leurs grands peres l'ont vû pratiquer à leurs ancêtres, & que puisqu'ils l'ont pratiqué, ils la doivent auffi pratiquer. & instruire leurs enfans à la pratiquer aprés eux. Rien n'est plus simple que leur maniere de circoncir leurs enfans, maniere ils la Quand ils les jugent affezforts pour fouf-pratiquena, frir l'operation, ils les conduisent chez le Chirurgien Negre le plus en réputation pour cela, ou bien ils le font venir chez eux. Le pere prend l'enfant sur ses genoux, l'operateur lui prend la prépuce & l'ayant bien dégagé du gland, il le lui coupe & le laisse seigner pendant quelques momens, aprés quoi il le lave d'eau fraiche, jusqu'à ce que le sang cesse de couler. Voilà toute la ceremonie & tout le remede qu'on applique sur la playe : en deux ou trois jours elle est guerie.

De quelle

La Circoncision qu'ils pratiquent pourroit faire soupçonner qu'ils ont eu quelque connoissance de la Religion des

160 VOYAGES

Juiss. J'en donnerai encore quelquesconjectures dans la suite, mais il paroît que le Mahometisme ne s'est point étendu de ces côtés-là: il y seroit encore à présent, s'il y avoit été autresois, peutêtre y seroit-il aussi désiguré qu'il l'est au Senegal, mais on en verroit encore des traces, au lieu qu'on ne trouve rien qui puisse nous faire soupçonner qu'il y air

jamais été.

Les Grands de Juda les plus spirituels ont quelque idée confuse de l'existence & de l'unité d'un Dieu, ils le placent dans le ciel, ils disent qu'il recompense les bons & punit les méchans, que c'est lui qui fait gronder le tonnere, que les blancs qui le connoissent & qui le servent, font plus heureux qu'eux qui fervent le diable, qui est naturellement mauvais & qui ne fair que du mal, &c cependant ils ne peuvent se resourdre de se faire instruire, craignant, disentils, que s'ils s'écartoient de la Religion. du pais, le peuple ne les assommat & ne brûiat leurs maisons. On voit par là combien il y a d'esperance pour les Missionnaires d'y faire jamais aucun fruits.

Les quatre principales Divinités du Pais, sont:

Tome . 2. Pay - 101





EN GUINE'E ET A CAYENNE. Le serpent qui tient le premier rang. Les arbres qui occupent le second. La mer qui n'a que le troisiéme. Et Agoye qui est au quatriéme.

Les quatre Divinités de Juda.

Cette derniere Divinité est le Dieu des conseils, on la consulte avant de rien entreprendre; rien ne se fait qu'après qu'elle a donné son avis & qu'on a payé

le Marabou qui est son interprete.

Cette Divinité est un vilain petit Agoye. Dieumagot de terre noire, qui ressemble plû- des Confeits, tôt à une grenouille ou à un monstre informe, qu'à toute autre chose; il est assis ou accroupi sur une espece de pied d'estal de terre rouge, sur lequel il y a un morceau de drap rouge brodé de Bouges; il a autour du col une banded'écarlatte d'un doigt de largeur d'où: pendent quatre pouges; sa tête est couronnée de lezards & de serpensavec des plumes rouges, du milieu desquelles fort un fer de saguaye qui enfile un plusgrand lezard, qui a sous lui un croissant. d'argent. Voilà sa figure aunaturel.

Ce magor est sur une table dans la case du grand Sacrificateur. On met devant lui trois moitiés de calebasses ou. des gamelles de bois, dans une desquelles il ya quinze ou vingt petites boules-

de terre...

Ceux qui le vont consulter s'adressenz. Lowe LL.

confulter Agoye,

Manisse de au Marabou, lui disent le sujet qui les amene, lui présente ce qu'ils veulent donner à Agoye, & le prix de sa confultation. Si le Marabou est content, il prend les gamelles, & après quelques fingeries, que le consultant regarde avec respect, il jette les boulettes au hazard d'une gamelle dans l'autre, jusqu'à ce que le nombre impair se trouve dans toutes les trois. On recommence le manege un certain nombre de fois - & si le nombre impair arrive, il n'en faut pasdavantage, l'oracle a prononcé: on entreprend hardiment l'affaire pour laquelle on a consulté, on est sur du succès, & quoi qu'il arrive très-souvent le contraire, les Negres sont si entêtés de cette folle confiance, qu'ils fe persuadent toujours qu'il n'y a point de faute du côté de leur Dieu, mais toujours duleur; ils croyent qu'ils fe sont mal expliqués, ou qu'ils ont laissé passer le moment heureux, & sont toujours dispofés à le laisser tromper une autre fois & à faire de nouvelles offrandes.

Les femmes sont les meilleurs pratiques de ce Dieu, leur csprit foible & superstinieux y est encore plus porté que celui des hommes; de sorte que le Marabou de ce Diena toujours beaucoupd'occupation, & fait un profit conside-

EN GUINE'E ET A CAYENNE. rable avec son magot, dont le corps n'a que dix-huit pouces de hauteur, la couronne un pied, & le pied d'estal environ autant.

Nous avons dit que la mer est la Divinité du troisiéme ordre; lorsqu'elle pour appaiest agitée extraordinairement & qu'elle empêche le débarquement ou l'embarquement des marchandises, on confulte le grand Sacrificateur, & felon l'oracle qu'il prononce, on égorge sur ce bord de la mer un bœuf ou un mouton, dont on fait couler le sang dans l'eau, & on jette un anneau d'or dans les flots le plus avant qu'il est possible de le faire avec la main. L'anneau & le sang sont perdus, les corps des bêtes immolées appartiennent au Sacrificateur, qui les porte chez lui & en fait son profit.

Il n'en coûte pas tant pour se rendre sacrifice aus favorables les arbres qui sont les Divi- arbres, nités de la seconde espece. Ce sont d'ordinaire les malades qui ont recours à eux ; leur pouvoir, comme tout homme de bons sens voit sans peine, est bien petit, ou plûtôtn'est rien du tout, mais on se guerit l'imagination en leur faifant un sacrifice, & comme elle est fouvent le siège de la maladie, dès qu'elle est guerie, il est immanquable que le ma. lade se porte mieux. On ne sacrifie aux

Όii

taille à ceux d'Ardres, un gros Serpent sortit de l'armée ennemie, & vint se rendre à celle de Juda. Mais il parut si doux que bien loin de mordre comme les autres animaux de fon espece, il flattoit & careffoit tout le monde; le grand Sacrificateur se hazarda de le prendre & de l'élever en l'air pour le faire voir à toute l'armée, qui, étonnée de ce prodige, fe prosterna devant cet animal débonnaire, & donna sur les ennemis avec tant de courage, qu'ils les défirent à plate couture. Ils n'eurent garde de manquer d'attribuer leur victoire à ce Serpent, ils l'emporterent avec respect, lui bâtirent une maison, lui porterent de quoi vivre, & en peu de tems ce nouveau Dieu éclipsa tous les autres, même les Fetiches qui étoient les premiers & les plus anciens Dieux du païs. Son culte augmenta à mesure qu'on s'imagina qu'on en recevoit des graces & des faveurs. Les trois autres Divinités avoient leurs districts reglés; on n'avoit pas recours à la mer, par exemple, pour guerir les maladies, ni aux arbres pour obrenir une bonne pêche, ni pour sçavoir les évenemens bons ou mauvais des affaires que l'on projettoit; mais le Serpent préside à tout, à la guerre, au commerce, à l'agriculture, aux maladies, à

EN GUINE'E ET A CAYENNE. 167 la stérilité des femmes, aux recoltes de ris, de mil & des autres fruits de la terre. Aussi ne le laissa t-on pas long tems dans la premiere maison qu'on lui avoit bâtie, on lui en édifia une trés spacieuse' avec plufieurs cours, de grands logemens bien entretenus. Ceux du Ror manqueroient plûtôt de couverture & d'entretien que ceux du Serpent. On y mit des meubles de consequence, on luidonna un grand Sacrificateur & un ordre entier de Marabous pour le fervir; on fit plus, on crut qu'il falloit que des femmes lui fussent dédices, & en effet, on choilit les plus belles filles pour les lui consacrer, & on en choisit encore tous les ans, afin qu'il ne manque pas de fervantes.

Ce qu'il y a de particulier, c'est que les Negres les plus raisonnables disent fort férieusement, que le Serpent qu'ils reverent aujourd'hui est réellement le même qui vint trouver leurs ancêtres, & qui leur fit remporter cette victoire célebre qui les délivra de l'oppressiondu Roi d'Ardres.

La posterité de ce Serpent bien-fai- Caraltere de fant & débonnaire s'est extrêmement bonnaire multipliée, & n'a point dégeneré des bonnes qualités de son pere. Ils ne sont de mal à personne, ils sont caressans, se

laissent prendre, on les met dans son seinautour de son col, dans son lit, ils n'ont de la colere & des dents que contre ces mauvais Serpens venimeux qui repairent sur les arbres, qui cherchent toujours à mal faire, & dont les morfures sont toujours trés dangereuses. Dès qu'ils les rencontrent, ils les attaquent, les étouffent ou les avalent, & semblene fe faire un devoir d'en délivrer les hommes.

Ce n'est pas seulement aux Negres qu'ils sont doux & débonnaires, ils le font aussi aux blancs, qui les prennent, les mettent à leur col, leur ouvrent la gueule, en font tout ce qu'ils veulent, sans qu'il en soit jamais arrivé le moindre accident.

der deux ef-Pries de Ser-P2114.

Diffinction. An reste, il n'y a pas à craindre de s'y méprendre, les Serpens venimeux font tous noirs, longs de deux brafles ou environ , & d'un pouce & demi de diametre; ils sont méchans, vont toujours la tête levée & la gueule ouverte; se jettent avec fureur fur ce qu'ils rencontrent; ils ont la tête plate & deux grands crocs recourbes vers le palais. Je ne doute point que ce ne soient de veritables viperes, de la même espece que celles que l'on trouve, à la Martinique, à Sain te Alousie & Begnia,

EN GUINE'E ET A CAYENNE, 169 Le Serpent reveré n'est pas si long pour l'ordinaire, il n'a au plus qu'une brasse & demie, ou sept pieds & demi de longueur, mais il est de la grosseur de la jambe. Je ne parle pas ici du pere de ces Figure da Divinitez. S'il est encore en vie, & Serpent rever qu'il ait toujours cru depuis qu'il s'est. " donné à ces peuples, il doit être d'une prodigicule longueur & groffeur; mais il faut s'en rapporter à ce que ces peuples en disent, & en croire ce que l'on juge à propos; car il n'y a que le grand Sacrificateur qui ait le privilege d'entrer dans ses appartemens secrets, le Roi même ne le voit qu'une seule fois, lorsqu'il lui va présenter ses offrandes, trois mois aprés son couronnement.

Ces serpens ont la tête presque ronde & fort grosse, les yeux bien ouverts & fort doux, ils n'ont point de crocs, leur langue est assez courte, point up comme un dard, & à moins qu'il ne s'agisse d'attaquer un Serpent venimeux, elle n'a pas un mouvement fort vif, leur que up est menuë & point up; la peau est trèsbelle, le fond est un blanc sale, sur lequel on voit des marques ondées, où le jaune, le bleu & le brun font mêlés fort agréa-

blement.

Ces Serpens font fort patiens, fi par hazard on marche fur eux, ils se retirent VOYAGES

doucement & ne se jettent jamais sur les personnes; aussi personne ne leur fait mal. Si un Negre ou un blanc en avoit maltraité ou tué un, il n'en faudroit pas davantage pour exciter un foulevement general; si c'étoit un Negre, il seroit afsommé fur le champ, ou brûlé; ses femmes, ses enfans & tous ses biens seroient confisqués; & si c'étoit un blanc & qu'on pût le sauver de la premiere fureur de la populace, il en conteroit beaucoup à la Nation,

Portugais.

L'histoire d'un Portugais sur ce sujet Histoired'un est toute recente. Un curieux voulut faire voir ce Serpent au Bresil, son batiment étoit prêt à mettre à la voile, il prit un de ces serpens, le mit doucement & secretement dans une caisse, & s'embarqua avec sa caisse dans un canot de barre qui le devoit conduire à sa chalouppe qui l'attendoit au-delà des brifans, & le porter à son bord. La mer étoit telle qu'on la pouvoit souhaiter, cependant le canot fit gribou, c'est-à-dire, qu'il tourna, & le Portugais fut noyé, Les Canottiers ayant remis leur canot & repris la caisse revinrent à terre, & ne manquerent pas de la rompre pour voler les effets qu'ils y croyoient trouver. Mais quel fut leur étonnement, quand au lieu de marchandises ils y trouverent

EN GUINE'E ET A CAYENNE. 171 Jeur Dieu! Les cris ou plûtôt les hurlemens qu'ils pousserent eurent bien tôt appris à tout le monde le Sacrilege que le Portugais avoit commis, mais comme. on ne pouvoit pas s'en vanger fur lui, parce qu'il ne paroissoit plus & que les requins l'avoient peut être déja devoré, les Marabous & le peuple se jetterent fur les autres Portugais, pillerent leurs magafins, maffacrerent ceux qui ne purent se sauver & se cacher chez les autres Européens, & on eut toutes les peines du monde à appaiser ces devots irrités; encore fallut-il du tems & des présens considerables avant qu'on pût se resoudre à les souffrir dans le pais.

Il femble qu'après une pareille avanture les Portugais ne devoient plus songer à revenir à Juda, où le commerce qu'ils sont leur doit être à charge, puisqu'ils ne changent aucune marchandise d'Europe, mais seulement l'or qu'ils tirent de leurs mines. Ils ont d'ailleurs des établissemens puissans dans les Royaumes de Benin, de Congo & autres lieux de cette côte, d'où ils peuvene tirer des esclaves tant qu'il leur plaît en échange des marchandises d'Europe &

des Indes.

Pourquoi donc s'obstiner à un commerce aussi desavantageux que celui-P ii.

qu'ils font à Juda, où ils sont exposés aux avanies qu'ils reçoivent tous les jours des naturels du pais, & aux visites que les Hollandois prétendent être en droit de faire de leurs bâtimens, & à des confiscations quand ils y trouvent d'autres effets que de l'or, ou quand ils ont manqué à payer les droits qu'ils leur ont imposés? Il y a long-tems que les Portugais reclament contre ces voleurs; les memoires que s'attendois fur cette affaire ne m'étant pas venus assez tôt, ne peuvent être inserés dans cet endroit qui est leur lieu naturel. Je les placeraià la fin du troisiéme volume, afin que le Public n'en soit pas privé. Quelle est donc la raison qui les oblige à venir acheter des esclaves à Juda? Les voici : C'est que les Negres des Royaumes de Benin, de Congo & autres des environs ne vallent absolument rien

VOYAGES

Pourquoi les Portugais achetent les escluves 4 Juda,

moins sujets à se desesperer.

L'autre fait que je vais rapporter est tout-à-fait surprenant. Un Anglois nou-

pour le travail. Ils sont lâches, & aiment mieux se laisser mourir de saim ou de chagrin, ou perir sous les coups, dont les Portugais ne seur sont point avares, que de travailler; au lieu que se ses estaves que s'on tire de Juda sont très laborieux, durs au travail, plus dociles &

IN GUINE'E ET A CAYENNE. 175 vellement débarqué, ayant trouvé un Autre histoide ces Serpens fur fon lit, & n'en con- glois, noissant point le bon naturel ni la consequence qu'il y avoit de le maltraiter, le tua & le jetta dans un coin auprès de la chambre qu'il occupoit. C'étoit la nuit & personnene l'avoit vû, cependant il n'y avoit point un demi quart d'heure que cela étoit arrivé, qu'on entendit des cris effroyables autour du comptoir. Le peuple attrouppé se mettoit en état d'enfoncer la porte, en criant qu'un malheureux impie avoit tué leur Dieu. Le Directeur s'étant levé se douta aussi-tôt de ce que se pouvoit être. Le jeune homme déclara ce qu'il avoit fait, ne croyant pas que cela tirât à confequence. Le Directeur le fit promptement sauver dans le comptoir des François, & alla parler à ce peuple mutiné pendant que l'on fit une fosse où l'on enterra ce Dieu mort. Il offrit de saire justice du blanc que I'on accufoit, fi on pouvoit justifier qu'il cut tué le Serpent, & consentit qu'il entrât trois ou quatre Marabous pour en faire la recherche; le peuple étant toujours demeuré dehors, les Marabous entrerent, & comme si eux-même eufsent creusé la fosse où l'on avoit mis le Serpent, ils y allerent tout droit, le déterrerent, & auroient fait un vacarme P iii

Y74 VOYAGES

épouventable si onne les avoit gagnés à force de presens. On tira la négociation en longueur, asin d'avoir le tems d'avertir le Capitaine Protecteur de la Nation & le Roi. Le Prince, persuadé par les raisons & par les présens des Anglois, sit battre le Gongon, & publier qu'il se reservoit la connoissance & la punition du crime, & en consequence, que le peuple eût à se retirer dans ses cases. Il obéit, & quand tout su tranquille, les Marabousemporterent avec respect le Serpent, & l'allerent enterrer avec les ceremonies

usitées en pareil cas.

Si on les en veut croire, le Serpent qui vint les trouver dans le moment de la bataille qu'ils livrerent aux Ardrenois vit encore, & c'est celui qu'ils reverent dans le Palais qu'ils lui ont bâti. Il est de la prudence des Européens, à qui ils debitent ce conte, de ne les pas contrarier. On peut croire que celui d'apresent est de la race de ce premier, ausli-bien que tous ceux qui courent dans le Païs aufquels on ne rend pas tant d'honneur qu'à leur chef, mais que l'on ne laisse pas de reverer, de caresser, de loger & de nourrir. On s'estime même heureux quand quelqu'un de ces animaux veut honorer une maison de sa présence & y prendre gîte. On lui donne du lait, & si c'est

EN GUINE'E ET A CAYENNE. 175 une femelle qui veuille faire ses petits, on soin qu'on's s'empresse de lui faire une petite case des bons Setoù elle se retire pour faire ses couches, & où on a soin de la nourrir elle & ses enfans, jusqu'à ce qu'ils soient assez grands pour pourvoir eux-mêmes à leur subfistance; alors on détruit la case qu'on leur avoit faite.

En quelque endroit qu'on trouve une femelle dans ce besoin, on lui bâtit une cafe & on la nourrit; & ceux qui font assez heureux pour trouver occasion de leur rendre ce service ne doutent point qu'ils en seront magnifiquement recompensés, & que toutes leurs affaires ne manqueront pas de rétifir à leur gré.

Tout le monde scait que les ferpens peuplent beaucoup & qu'ils vivent longtems, la terre par consequent en devroit être couverte, car ils ne se mangent point les uns les autres comme les vipetes de l'Amerique, & les habitans ne les détruisent pas. D'où vient donc qu'ils ne sont point en aussi grand nombre qu'ils le devroient être? Les serpens noirs ne leur donnent point de quartier, & sans respect pour leur divinité, ils les tuent & les mangent; les cochons en Les cochons font autant, & voilà ce qui en diminue bons Serpens le nombre, mais aussi il en coute la vie sont punis de à ces animaux quand ils sont pris sur le fisques,

qui tuent les most &c con-

Piiij

fait; rien ne peut les mettre à couvert de la mort, on n'a aucun respect pour ceux à qui ils appartiennent, sussent ils au Roi ou aux Princes, ils sont tués sur le champ & leur chair appartient à ceux qui les ont tués, tout comme si leurs maîtres

étoient les derniers du peuple.

Outre ces exécutions qui se font sans distinction de tems pendant toute l'année quand le cas y échet, il y a un tems où ceux qui ont des cochons sont obligés de les tenir enfermés s'ils se veulent épargner le chagrin de se les voir tuer sans profiter de leur chair, c'est celui où les mils sont environ à un pied hors de terre. Ces animaux entrent dans les champs, les fouillent, brifent les tuyaux & détruisent toute la recolte. C'est encore dans ce même tems que les Serpens reverés font ordinairement leurs petits, & c'est dans les terres cultivées qu'ils ont accoûtumé de se retirer. Les cochons font deux grands maux dans ces occasions, ils brisent le mil, foulent aux pieds & devorent les Serpens, il n'en faut pas davantage pour meriter la mort; aussi le Roi ne manque pas d'envoyer ses valets de tous côtés, qui exterminent fans mifericorde tous les cochons qu'ils trouvent dehors, & en vendent les corps à leur profit. On peut croire qu'un PrinEN GUINE'E ET À CAYENNE. 177 ce aussi absolu que le Roi de Juda, ne manque pas d'être bien obés dans une occasion comme celle-là, où les exécuteurs de ses ordres trouvent sur le champ

la récompense de leurs peines.

On dit que pendant le regne du dernier Roi, le grand Marabou vit un cochon qui mangeoit une de leurs Divinitez; son zele s'enslamma d'une étrange maniere à ce spectacie, il courut en faire ses plaintes au Roi, & lui remontra si pathetiquement l'énormité de ce crime & les consequences qui s'en pourroient suivre, que ce Prince prononça un Arrêt de mort contre tous les cochons de ses Etats.

L'exécution suivit aussi-tôt; on sit un massacre esfroyable de tous les cochons, non-seulement de ceux qui se trouve-rent dans les ruës & à la campagne, mais de ceux qui étoient rensermés dans les parcs & dans les maisons. La race en alloit être éteinte, lorsque les peuples allerent représenter au Roi que pour un criminel il n'étoit pas de sa justice de punir une infinité d'innocens. On appaisa aussi le grand Marabou, il calma le zele du Roi qu'il avoit enstammé. Le Prince sit cesser le massacre, & les cochons qui resterent eurent ordre d'être plus sages & plus respectueux à l'enplus sages & plus respectueux à l'en-

178 Voyage s' droit des Divinitez du païs.

J'ai déja remarqué que les Arbres, la Mer & Agoye, aussi bien que les Fetiches, étoient des Divinitez dont le pouvoir étoit rensermé dans des bornes assez étroites; aussi les offrandes qu'on leur fait sont elles assez peu considerables. A tous Seigneurs tous honneurs, c'est un proverbe qui a lieu en Guinée comme dans le reste du monde, parce qu'on en reconnoît la justice également par tout.

Le Serpent est à Juda une Divinité d'un ordre excellent & superieur à toutes les autres, il se mêle de tout, on a recours à lui pour les conseils, pour les maladies, pour les pluyes, pour le beau tems, pour la guerre, pour le commerce, pour les recoltes, pour les mariages. Aussi les offrandes qu'on lui fait aussibien que les facrifices ne sont pas bornés à des bœufs & à des beliers, ni à des pains de mil, des fruits ou quelque anneau d'or. Le grand Sacrificateur prefcrit souvent une quantité considerable de marchandises précieuses, des barils de bouges, de poudre, d'eau de vie, des hecatombes de bœufs, de moutons. de volailles; quelquefois même des Sacrifices d'hommes & de filles qu'on égorge à son honneur. Cela dépend de la fantaisse de ce Sacrificateur, des be-

EN GUINE'S ET A CAYFORME. foins où il se trouve, de son avarice, car tout cela tourne à profit, le Serpent se contente de quelques volailles ou de quelques moutons, il n'a que faire des créatures humaines ni des marchandifes, celles que l'on étale dans ses appartement n'y demeurent qu'autant de tems qu'il en faut au grand Sacrificateur pour les faire enlever, sans que les insensés qui les ont offertes s'en apperçoivent ; ce qui lui est d'autant plus aifé qu'il n'est permis à personne de s'approcher de ce repaire qu'en compagnie des Marabous, & après en avoir obtenu & acheté la permission,

Tel est l'aveuglement de ce pauvre peuple d'autant plus à plaindre qu'il n'en veut pas fortir, & qu'il semble plus aimer la dure servitude où le démon & fes ministres le retiennent, que la liberté desenfans de Dieu, que les Ministres de l'Evangile lui ont offert tant de fois, fans avoir jamais pû faire ouvrir les yeux

à pas un d'eux.

Le culte du grand Serpent est confié à une famille, dont le grand Sacrificateur, qui est un des grands de l'Etar, est le chef. Tous les autres Marabous dépendent de lui, reçoivent ses ordres,

lui obéissent.

Outre les hommes & les femmes de

cette famille, on enleye tous les ans un certain nombre de jeunes filles pour les

Comment on

confacrer au Serpent, c'est pour l'ordinaire quand le mil commence à sortir de terre, que les anciennes prêtresses font enleve les fil- leurs reçrues. Elles sortent des maisons lesqu'onveut qu'elles occupent à quelque distance de confacter au Xavier sur les huit heures du soir armées de bons bâtons, elles viennent dans la ville comme des furies, elles fe separent en bandes de vingt ou trente, courans dans tous les quattiers, crians comme des possedées, Nigo Bodiname, c'est-à-dire, prend, attrape, & elles enlevent toutes les petites filles qu'elles trouvent hors des maisons depuis l'âge de huit ans jusqu'à douze. Il ne faut pas craindre qu'on les en empêche, on se mettroit en danger d'être assommé par ces furies qui dans ces occasions sont soutenues par des troupes de Marabous qui les suivent. Il est vrai qu'elles n'entrent point dans les maifons ni dans les cours; elles ne forcent ni les portes ni les murailles, mais elles prennent tout ce qui se trouve dehors, & aussi-tôt elles conduisent ces enfans hors de la ville dans les maisons où elles demeurent, & où il y a des endroits pour renfermer, instruire & marquer ces petites créatures. Elles ont pourtant la politesse d'avertir les parens

EN GUINE'S ET A CAYENNE. afin qu'ils ne soient point en peine de leurs enfans; & comme les parens se font fouvent une honneur d'avoir de leurs enfans consacrés au Serpent, ils les mettent à la porte de leurs maisons, afin qu'elles foient enlevées & confacrées à

ce prétendu Dieu.

Elles courent ainsi par tout le Royaume, leurs courfes durent pour l'ordinaire 1 f. nuits, à moins qu'elles n'ayent plûtôt rempli le nombre de celles qu'on veut confacrer au Serpent cette année là. Quand elles ne sont pas assez heureufes pour le remplir dans ce terme, elles continuent leurs courses jusqu'à ce qu'il le soit.

Lorsque ces ensans sont renfermés dans ces maisons, elles les traitent avec douceur pendant quelques jours, leur enseignent les danses & les chansons qu'elles doivent scavoir pour honorer le Serpent, & puis elles les marquent. Cela se fait en seur déchiquetant tout le Comment on corps avec de petites pointes de ser, qui enfants leurs sont des incisions qui représentent des fleurs, des animaux, & furtout des ferpens. On peut croire que cela ne se fait pas sans douleur & sans que ces enfans répandent beaucoup de larmes & de sang, & qu'ils n'ayent la fiévre, mais ces cruelles mégeres n'ont aucune com-

passion de leurs cris & de leurs douleurs; elles y ont passé, il faut que les autres y passent, & comme personne n'ose approcher de ce lieu, il n'y a point de

secours à esperer ni à attendre.

Il est vrai qu'elles ont des remedes infaillibles pour guerir promptement ces playes fans que les cicatrices s'éfacent jamais; ces enfans paroissent alors vêtus d'un fatin noir moucheté qui fait un affez bel effet, & qui est une parure qui marque qu'ils sont consacrés au Serpent, ce qui leur attire le respect de tout le monde & leur donne de grands privileges, surtout de faire enrager leurs maris quand il s'en trouve d'assez fols pour se charger de ces sortes de femmes, car elles sont fieres au dernier point; elles sont insolentes, paresseuses, elles n'obéissent que quand il leur plait, ne font que ce qu'elles veulent & regardent leurs maris plûtôt comme leurs efclaves que comme leurs maîtres, qui n'osent leur commander quoique ce soit, les reprendre ni les menacer, encore moins les corriger; s'il l'avoient fait, ils pourroient s'attendre de voir fondre sur eux une nuée de ces mégeres, qui, le bâton à la main, leur apprendroient à n'y plus retourner, & ils feroient heureux s'ils ne leur en coutoit pas la vie.

EN GUINE'E ET A CAYENNE. 183

On n'a dans tous les tems qu'un seul Histoire d'un exemple d'un homme qui ait eu assez voit épouse de résolution & de bonheur pour corri- une semme ger sa semme sans en avoir été puni. Cet consacrée au homme avoit une femme de ce caractere, il en avoit souffert une infinité d'incartades, & avoit été près d'être assommé plusieurs fois par les compagnes de La mégere; il s'avisa un jour de la conduire, fous un prétexte specieux, dans un comptoir d'Européens. Dès qu'elle y fut entrée, il fit fermer la porte & proposa de la leur vendre; le marché fut bien-tôt conclu, parce qu'il convint de la donner pour le premier prix qu'on lui en offroit. Elle avoit d'abord témoigné de la fermeté, croyant que ce n'étoit qu'un jeu pour lui faire peur, mais quand elle vit que les Commis l'empoignerent & que le marqueur s'approcha avec la marque toute rouge & le papier huilé pour l'estemper, son courage l'abandonna, la peur la prit, elle s'échappa des mains de ceux qui la tenoient, se jetta aux pieds de son mari, les embrassa, les arrosa de ses larmes, & lui promit de lui être à l'avenir si obéissante & si respectueuse, qu'il n'auroit jamais le moindre sujet de se plaindre. Le mari fut long-tems inexorable, la femme s'adressoit aux Commis, & les prioit d'in-

terceder pour elle; elle prenoit le Serpent à témoin de la fincerité de ses promesses, elle jura à la fin de ne jamais parler à personne de ce qui se passoit. & fit les plus grands fermens qu'on Deut exiger dans le païs. A la fin le Directeur qui étoit ami du mari, & qui étoit convenu de cette scene avec lui, parla en sa faveur, & s'offrit d'être caution pour cette pauvre femme. Le mari se laissa enfin toucher, pardonna le passé, & reçût le Directeur pour la caution de sa femme. Il la ramena donc bien contrite à sa maison, & eut lieu dans la suite d'être content de sa conduite; mais cet exemple est unique. Je reviens à ces jeunes filles que l'on a consacrées au grand Serpent.

Après qu'elles sont parsaitement gueries & qu'on leur a enseigné les danses & les chansons, qui sont une partie du culte qu'elles doivent rendre au Serpent, on leur dit que c'est cette Divinité elle-même qui les a touchées & marquées; & quoi qu'elles soient persuadées du contraire, il faut qu'elles le croyent ou fassent semblant de le croire. On leur dit encore que si elles disent jamais ce qui s'est passé pendant qu'elles ont été dans cette maison, le Serpent les ira splever, & les sera brûler toutes vi-

en Guine'e et a Cayenne. 185 ves Comme tous les Negres aiment la vie, & que ceux de Juda plus que tous les autres ne craignent rientant que la mort, ôn est sûr que la crainte de la mort, & d'une mort aussi cruelle que celle dont on les a menacé, leur fermera entierement la bouche, malgré la démangeailon naturelle que ce sexe a de parler.

On les ramene alors à la maison de leurs parens, on prend pour cela une nuit obscure, on les met sur le seuil de la porte, & on leur dit d'appeller leurs parens. Ceux cine manquent pas de les venir recevoir, de les introduire dans la maison, de les caresser, & quoi qu'ils sçachent parsaitement comme les choses se sont passées, ils sont semblant de croire ce que leurs enfans leur disent, & d'aller remercier le Serpent d'avoir fait l'honneur à leurs filles de les avoir admises à son service & de les avoir marquées à son coin?

Quelques jours après les vieilles Prétresses viennent demander aux parens la dépense que leurs enfans ont fait dans la maison où elles ont été pendant leur abfence. Elles la taxent comme il leur plast & toujours fort haut; il ne faut pas penser à vouloir en rien rabattre. Les hôtes de Suisse & d'Allemagne ne sont pas si inexorables, on double la somme ou on la

Tome II.

VOYAGES 186 triple, & il la faut payer. Le plus fûr & le plus court est de payer promptement

& de bonne grace.

Quand ces Prétresses ont amassé tout ce qu'elles ont jugé à propos d'exiger pour la nourriture & instruction de cesjeunes filles, elles en font une part pour le grand Sacrificateur, une autre pour les Marabous, & partagent le reste entr'elles avec la fidelité & l'égalité que l'on admiroit autrefois dans les flibustiers de l'Amerique.

Ces filles demeurent chez leurs pa-

rens, elles se rendent de tems en tems à la maison où elles ont été consacrées, & y repetent les danses & les chansons matiage du qu'elles y ont apprifes, & quand elles Serpent avec sont en âge d'être mariées, ce qui est les filles con- pour l'ordinaire à quatorze ou quinze ans, on fait la ceremonie de leur mariage avec le Serpent. Les parens qui se tiennent infiniment honorés de cette alliance, donnent à leurs filles les pagnes les plus belles & tous les ajustemens qu'ils peuvent selon leurs moyens. On les conduit en ceremonie à la maison du grand Serpent, & quand la nuit est venuë, on les descend deux ou trois à la fois dans une fosse qui a des souterains à droite & à gauche, où l'on dit qu'il se trouve deux ou trois Serpens comme

EN GUINE'E ET A CAYENNE. 187 Procureurs du grand Serpent; pendant qu'elles y font, les vieilles Prétresses & celles qui doivent aussi être mariées, dansent & chantent au son des instrumens autour de cette fosse, mais à une distance à ne pouvoir ni voir ni entendre ce qui se passe. Quand elles y ont passé une heure, on les en retire, & pour lors elles sont regardées comme semmes du grand Serpent. On dit qu'outre les Serpens, il y a d'autres animaux plus capables du mariage que ces reptiles; & en effet, il y a bien de ces filles qui ne fortent pas de ce trou aussi vierges qu'elles y étoient entrées, & qui mettent au jour au bout du terme marqué par la nature, autre chose que des serpens. Le jour étant venu , on reconduit ces filles mariées en ceremonie chez leurs parense & pour lors elles sont tout-à-fait aggrégées au corps des Prétresses, elles jouissent de leurs privileges, participent aux offrandes qu'on fait à leur mari Serpent, & si elles en trouvent un autre de leur espece, elles ne se font pas beaucoup presser pour le prendre, & pour l'ordinaire elles le font enrager, car ce pauvre mari est obligé de les respecter, de les fervir, de leur parler à genoux, de les laisser vivre à leur fantaisse, & de leur abandonner tout ce qui est dans la

Qj

maison; on appelle ces semmes des Beta. Malgré cela, il est rare qu'elles n'en trouvent pas, surtout quand elles sont belles, car les belles personnes sont estimées partout, & sans être des Beta, elle n'usent que trop souvent du pouvoir de ces Prétresses. Combien y a-t'il de maris en Europe qui gémissent sous la tirannie des Beta qu'ils ont fait la so-lie d'épouser? Quand elles ne sont pas assez heureuses pour cela, elles vendent leurs saveurs à qui les veut acheter.

Le grand Sacrificateur est le Chef d'une nombreuse samille divisée en plusieurs branches, dont tous les mâles ont le privilege d'être du corps des Marabous. Il est aisé de les connoître par les cicatrices dont ils ont le corps tout couvert; on les leur fait avec la pointe d'un couteau quand ils sont jeunes, ou avec de petits ferremens comme ceux dont on se sert pour marquer les petites silles. Ils ne sont point distingués des autres Negres par leurs habillemens: ce qu'ils ont de plus, c'est de pouvoir s'habiller comme les Grands quand ils en ont le moyen.

Revenus des Le grand Sacrificateur & les Marabous
Marabous, n'ont point de bien affectés à leurs em-

plois, ils trafiquent comme les autres, ils font riches quand ils ont du bonheur

EN GUINE'S ET A' CAYENNE. 189 & de l'adresse dans leur negoce, quand' le nombre de leurs femmes, de leurs enfans & de leurs esclaves les mettent en état de faire valoir beaucoup de terres, d'élever grand nombre de bestiaux, de porter beaucoup de marchandises dans les marchés qui se tiennent dans & dehors le Royaume, & d'en amener beaucoup de caprifs, sur la vente desquels ils font un profit confiderable. Mais leur revenu le plus clair & le plus grand, confifte dans l'industrie qu'ils ont d'abuser de la credulité & de la simplicité du peuple auguel ils font croire tout ce qu'ils veulent & dont ils extorquent, par une . infinité de fourberies, des présens, des offrandes, des Sacrifices pour le grand Serpent & pour les autres Divinitez qui n'en peuvent faire aucun usage, & qui tournent ainsi au profit de ces fourbes. Les choses vont quelquefois si loin, que les familles sont quelquefois entierement ruinées pour assouvir l'avarice de ces malheureux.

Les gens sages & les Grands, qui se piquent plus que les gens du commun d'être des esprits sorts, ou pour parler plus juste, d'avoir peu ou point de religion, sont persuadés que leurs Marabous sont des trompeurs & des fripons, ils l'avoüent même aux blancs qui sont de leurs amis, mais ils font obligés d'agir comme s'ils étoient véritablement dans les sentimens du vulgaire, de crainte de passer pour des impies, & que les Marabous n'excitent quelque tumulte contre eux, dans lequel ils coureroient rifque

Il n'y a gueres de peuple plus fu-

d'être affommés ou brûlés.

perstitieux que celui de Juda, c'est une fuite naturelle de son ignorance. Quelque pauvre que soit un pere de famille. il est rare qu'il laisse passer un jour sans faire des facrifices ou des offrandes à ces-Dieux que nous avons marqués ci-devant, qui sont les Dieux de toute la Nation, & à ceux qui sont particuliers à chaque famille & à chaque individu Dienz du bas qui la compose. Ces Divinités du bastrages appel- étage sont les Fetiches, ils en ont de toutes les especes & de toutes les figures; les plus extravagantes sont les plus respectables. Ce sont pour l'ordinaire des petits marmousets de terre rouge ou noire de cinq ou six pouces de hauteur. ils les mettent à la tête & à la queuë de leurs champs, aux portes de leurs maifons, dans leurs chambres, dans leurs cours, dans leurs parcs à cochons, dans leurs pouliers; le diable à ce qu'ils eroyent, feroit des dégats éfroyables par sout, s'il n'étoit arrêté par ces Divini-

IN GUINE'E ET A CAYENNE. tez; ce sont pour eux des gardiens, des fauve-gardes, à qui ils se croyent redevables du bien qu'ils ont, & d'être à couvert des malheurs qu'ils craignent. Les Marabous les entretiennent soigneusement dans ces folles idées, parce qu'ils profitent seuls des offrandes & des sacrifices qu'ils leur font faire à ces marmoufets.

On peut dire que si les Marabous de la côte du Senegal sont adroits à voler le bien des Negres Mahometans par le moyen de leurs Grigris, ceux de Guinée, & furtout de Juda, ne leur cedent en rien pour dépouiller ceux-ci par le culte des Fetiches & des autres Divini-

tés du païs.

La plus grande cérémonie qui se fait à l'honneur du Serpent, est la procession folemnelle après le Couronnement du Roi. C'est la mere du Roi qui y préside. Trois mois après il s'en fait une autre où le Roi assiste en personne. Outre ces Procession ? deux processions, qui ne se font qu'une l'honneur du fois pendant chaque regne, il s'en fait penta une chaque année, où le Grand'Maître de la Maifon du Roi préside par son ordre, à moins qu'il n'arrive quelque calamité publique, comme des sécheresses ou des pluyes extraordinaires, des pestes ou autres maladies qui emportent beau-

coup de monde, il faut que le grand Serpent se contente du culte journalier que les Marabous & les Beta lui rendent, qui confiste en des chansons & des danses que l'on fait en son honneur en lui portant sa nourriture avec les pré-

fens & les offrandes du peuple.

Ce bon animal, qui n'a que la plus petite partie des vivres & des offrandes qu'on lui porte, vit en repos dans sa maifon, & laisse vivre les autres dans les leurs. Comme le Doge de Gennés, il est toujours chez lui, on est toujours sûr de I'y trouver, avec cette difference toute fois que ce Prince sort quelquesois de son Palais en vertu d'un decret du Senat & accompagné de la Seigneurie, au lieu que le pauvre Dieu serpent est entierement privé de ce privilege. Aussi dit-on qu'il est fort gros, & on n'en doit point douter puisqu'il est si sédentaire. Je m'étonne que parmi ses Officiers il n'y ait point de Medecin qui l'oblige à faire un peu plus d'exercice.

Le Chevalier des M.*** s'étant trouvé à la procession que l'on fait à l'honneur du Serpent après le couronnement du Roi, je la vais rapporter telle qu'il la laissé dans ses memoires & en donner l'estampe telle qu'il la dessinée avec beaucoup de soin, Elle se sit le 16. Avril

1725.

EN GUINE'S ET A CAYENNE. 193 La Cafe, la Maison, le Palais, le Temple du grand Serpent, car tous ces noms font linonimes pour les bâtimens où loge ce Dieu bête, sont à une demie lieuë ou environ à l'Ouest de la ville de Xavier. Le chemin qui y conduit est sans contredit le plus grand du Royaume, quoi qu'il s'en faille beaucoup qu'il soit aussi large que nos grands chemins de France. S'il étoit pavé de grandes pierres à jointis incertains, je croirois qu'il a été copié fur les restes de ces anciens chemins Romains qu'on voit encore en Italie, qui font droits, tirés à la ligne & fort étroits; ce qui marque que les voitures dont on se servoit autrefois étoient fort étroites. Tel est le chemin qui conduit de Xavier la maison du Serpent. Il seroit inutile qu'il fut plus large, il fuffit qu'il y puisse passer cinq ou six hommes de front; & l'égard des voitures, elles demandent encore moins de largeur. On ne se fert ni de chariots, ni de caroffes, les personnes qui ne peuvent ou ne veulent pas aller à pied, se font porter dans un hamac sur la tête de deux Negres. Ces voitures n'embarassent gueres les chemins; nous en parlerons dans la fuite.

On a foin de faire sçavoir dans tout Marche de la le Royaume le jour que ces processions Processions, se doivent faire, les peuples s'y rendenç

Tome 1 1. R

VOYAGES

en foule, & rempliroient tellement les chemins qu'il seroit impossible d'y passer si on n'avoit pas soin de les faire ranger.

Chaffe-coquins.

Pour cet effet, un nombre de chassecoquins avec de grandes baguettes à la main marchent à la tête, ils frappent aussi impitovablement que des Suisses ou des Archers de ville fur ceux qui ne fe rangent pas affez vîte, pour les contenir dans le respect & empêcher qu'ils ne troublent la ceremonie. On oblige les curieux-& les spectateurs à s'asseoir sur leurs talons, & à demeurer dans le silence & le recuëillement.

Quarante Mousquetaires le fusil sur Moufquetail'épaule, ayant leur Capitaine à la tête, marchent ensuite quatre à quatre.

A une distance raisonnable marche le Trompettes, Trompette major, fuivi de vingt Trom-

pettes fonnans de leur mieux.

Après les Trompettes viennent vingt Tambours. Tambours précedés du Tambour major, ils battent de toutes leurs forces; ils faut être fait à ce bruit pour n'en

être pas étourdi.

Les Flutes suivent les Tambours, ils Plutes. font aussi au nombre de vingt, & sont précedés de leur Chef. Tous ces instrumens sont de la musique de la Chambre du Roi, & se font entendre tantôt les uns après les autres, & tantôt tous ensemble.

EN GUINE'E ET A CAYENNE. On vend du vin de palme dans d'autres, & de l'eau de vie dans d'autres.

Ceux qui veulent faire un repas, commencent par payer d'avance la viande, le pain, & la liqueur qu'ils veulent avoir; on ne connoît pas le credit en ce païs là, le quart d'heure de Rabelaisn'y fait jamais de querelle; on paye avant d'avoir la marchandise, & quand on l'a, on va la manger on l'on juge à pro-

pos.

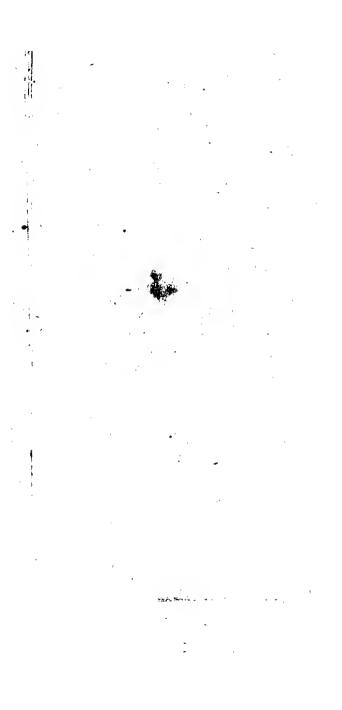
Ces marchés font très bien fournis, Richesses des on y trouve des hommes à acheter, des marchés, femmes, des enfans, des bœufs, des moutons, des cabrites, des chiens, des poules de plusieurs especes, des singes & autres animaux; des Toilles d'Europe de toutes façons, des Indiennes, des foiries, des épiceries, des porcelaines, de l'or en poudre & en lingots, des menilles ou bijoux d'or, d'argent, de cuivre, de fer & d'ivoire, en un mot, de toutes sortes de marchandises d'Europe, d'Afrique & d'Asie ; du fer en barre & travaillé, & le tout à très bon compte; ce qui est surprenant, vû que les Marchands achetent ces marchandises de la deuxiéme & troisiéme main, & qu'ils les vont troquer souvent à trois & quatre cens lieues de chez eux. Les bouges ou l'or au poids, sont les monnoyes

courantes; comme il ne s'y fait aucun crédit, les Marchands n'ont point de livres.

Ce sont les hommes qui vendent les esclaves; tout le reste est entre les mains des semmes, soit pour vendre, soit pour acheter. Nos Marchandes du Palais pourroient encore aller à l'école de ces Marchandes Noires, il n'y en a point au monde qui sçachent, comme elles, surfaire & vanter leurs marchandises; elles sont d'une attention merveilleuse sur les payemens, aussi les hommes s'en rapportent-ils entierement à leur habileté, à leur sçavoir faire, & ils ont raifon.

малісте de leves les droits du Roi.

Les droits que le Roi perçoit sur ce qui se vend & s'achete, font une partie très confiderable de son revenu. Je ne trouve pas qu'il les donne à forfait à des Fermiers, il est persuadé que ces gens tyranniferoient fon peuple pour faire bons les deniers de leur Ferme & pour s'enrichir par son moyen, & que cela nuiroit infiniment au commerce de ses sujets, & le pourroit peut-être ruiner tout-à fait, comme nous ne le remarquons que trop dans bien des endroits. Il a des Officiers qui reçoivent ses droits & qui les portent dans ses coffres fans autres frais que leurs appointemens. Tome 2. Page 194. 11_



EN GUINE'E ET A CAYENNE. 195
On voit ensuite douze semmes du Roi pertaut Roi de la troisième classe; elles mar-les présent chent gravement deux à deux, & sont chargées des présens que le Roi envoye au Serpent. Ce sont des Bouges, de l'eau devie, des pièces de toille, d'Indiennes & de soye.

Le premier Valet de chambre du Roi Valet de fuit ces femmes, il est vêtu comme les Roi. Grands, ses pagnes traînes à terre, il marche seul la canne à la main & la tête

nuë.

Après lui viennent vingt Trompettes Trompettels marchant trois de front & fonnant.

Quarante Mousquetaires le fusil sur mousquetais l'épaule, marchant à quatre de front,

suivent les Trompettes.

Après les Mousquetaires viennent rambount vingt Flutes.
Flutes; les uns & les autres vont trois à trois.

Douze femmes du Roi suivent ces remme de deux troupes, elles sont aussi de la troi les vivres, sième classe, & portent sur leurs sêtes de grandes corbeilles de jone rempli de vivres que le Roi envoye au Serpent.

Après ces femmes viennent trois nains Nains de du Roi, ces petites créatures font vêtuës comme les Grands, on affecte même que leurs pagnes traînent beaucoup, ce qui les fait paroître encore plus petits.

Rij

VOYAGES 196

cerémonies.

Mafire des Le grand Maître des cérémonies paroît après les Nains, il est vêtu comme les Grands, il a des pagnes magnifiques trainantes à terre, il a la tête nuë & une canne à la main.

quetaires , Trompettes, Flutes.

Autsesmonf - Il est suivi de quarante Mousquetaires, de vingt Tambours, vingt Trom-Timbours & petres & vingt Flutes; ces trois troupes marchent comme les précedentes & font grand bruit.

Présent de la Douze femmes du troisiéme rang les mere du Roi. fuivent & portent les présens que la mere

" du Roi fait au Serpent.

On voit ensuite trois valets de la mer 5on fauteuil. duRoi qui portent son fauteuil; celui qui marche le premier a le dossier du fauteuil attaché à ses épaules, & les deux qui suivent soutiennent les pieds.

Trois autres Nains du Roi, habillés La Princeffe en personne comme les premiers, suivent le fauteuil & précedent de quelques pas la Princesse mere du Roi, qui marche seule, une canne à la main; elle est magnifiquement habillée, ses pagnes trainent à terre, elle a la tête couverte d'un chapeau de jonc très-bien travaillé.

? Elle est suivie de trois des premieres Dames du Palais superbement vêtues, mais nuë tête.

Après ces Dames, les femmes Musikeuficiennes. ciennes du Palais viennent en trois corps

EN GUINE'E ET A CAYENNE. comme la musique des hommes, c'està-dire, des Tambours, des Trompettes & des Flutes.

Le grand Sacrificateur les suit après Le grand Sas quelque distance, il est nuë tête, une enficateur, canne à la main, habillé comme les Grands & très-magnifiquement, c'est lui qui ferme la marche; n'y ayant derriere lui qu'une compagnie de quarante Mousquetaires & quelques Chassel coquins pour empêcher la foule du peut ple qui pourroit troubler l'ordre de la marche de la procession.

Le Chevalier des M. * * * qui se don! na la peine de compter ceux & celles qui assisterent à cette cérémonie comme act teurs, y trouva deux cens soixante & six hommes, & cent soixante & seize femmes, ce qui fait en tout quatre cens quarante-deux personnes, qui, marchant assez éloignés les uns des autres, occupoient un grand espace, ce qui faisoit qu'il étoit facile de les compter.

A mesure que differentes troupes arrivoient au Palais du Serpent fans entrer dans la cour, elles se prosternoient le visage contre terre devant la porte, battoient des mains, se jettoient de la poufsiere sur la tête, & poussoient des cris de joie que l'on auroit pû prendre pour des

hurlemens affreux.

Les Musiciens & Musiennes rangés des deux côtés faisoient un bruit effrovable, & les Mousquetaires faisoient des décharches continuelles, pendant que les femmes, chargées des préfens du Roi & de samere, rangées en have dans la premiere cour, attendoient que la Princesse y fût entrée & qu'elle eut mis entre les mains du grand Sacrificateur les présens du Roi & les fiens. Elle étoit aidée dans cette fonction par le premier Valet de chambre, le Maître des cérémonies & les trois Dames du Palais, qui furent les seules personnes qui eurent l'honneur d'entrer dans l'enclos du Palais du Serpent.

Je ne trouve point dans mes Memoires que cette Princesse vit le Serpent. J'ai de bonnes raisons pour croire qu'elle ne su point admise à son audience, elle salua avec respect le pas de la porte de son appartement, & en demeura là; & comment auroit-elle pû prétendre d'avoir plus de privilege que son fils, lui qui n'entre pas même dans la premiere Salle, & qui fait ses complimens au Serpent par le canal du grand Sacrificateur, qui lui sert d'interprete, & qui lui rapporte en secret les réponses vrayes ou fausses que le Serpent daigne saire aux demandes que le Prince lui fait saire?

EN GUINE'E ET A CAYENNE. 199 Après la reception des présens, la procession reprit le chemin de la Ville dans le même ordre, avec la même gravité & le même silence qu'on étoit venu. Chose étonnante que dans une cérémonie où il y avoit cent soixante & seize femmes, qui ne sont pas plus muettes dans ce pais là que dans le reste du monde, on n'entendit d'elles que le bruit qu'elles faisoient avec leurs instrumens. Je compte que ce que je viens de direà l'honneur du sexe babillard, fera ma paix avec celles qui se sont plaint de ce que j'avois parlé d'elles avec trop de fincerité.

Dans la procession où le Roi se trouve trois mois après son couronnement, il occupe le poste que sa mere a occupé dans celle ci. Il n'y a aucune difference, excepté qu'il est suivi par les cinq premiers Princes de son Etat, & que tous les présens sont à lui; ils lui appartiennent aussi tous dans toutes les autres processions. Le Grand qui y préside en son nom n'est suivi que de deux Capitaines. A tous Seigneurs tous honneurs. Tout le reste se passe comme nous l'avons marqué ci-devant.

Il se fait encore tous les ans une pro- Procession 3 cession à l'Eufrate. C'est la principale la Rivieres riviere du païs qu'on regarde comme

une Divinité. Mais comme elle est moindre que le grand Serpent, qui est sans contredit la premiere & la plus confiderable; aussi le culte qu'on rend à cette riviere est bien moindre. Quarante Mousquetaires sont à la tête, & sont fuivis de dix-huit femmes du troisième ordre du Palais qui portent les présens du Roi. Le grand Maître des cérémonies qui y préside de la part du Roi vient feul après les femmes, il est accompagné de sa musique divisée en trois corps. & composée de vingt Tambours, vingt Trompettes & vingt Flutes. Le grand Sacrificateur, accompagné des Marabous, se trouve sur le bord de la riviere, il reçoit les présens que le Roi fait au Fleuve, il jette dedans, avec les cérémonies superstitienses usitées en pareil cas, la part qui convient à cette Divinité, c'est-à-dire, quelques poignées de ris, de mahis & de mil, & garde le reste & ce qui ne peut convenir qu'aux Ministres de ce Dieu, dont en qualité de Chefilala meilleure part.

La procession qu'on fait à la mer, est à peu près la même chose que celle de la riviere; l'anneau d'or qu'on y jette

est des plus minces.

Pour ce qui est des Arbres & d'Agoye, on ne fait point de processions à leur

EN GUINE'E ET A CAYENNE. honneur. Ceux qui en ont besoin les honogent en leur particulier, ou mettent leurs offrandes entre les mains des Marabous, qui sçavent trop bien leur métier pour surcharger de biens ces Divinitez, qui deviendroient d'un abord trop difficile si elles devenoient trop riches.

CHAPITRE VIII.

Mœurs & Coutumes du Royaume de fuda.

Na vû, par ce que j'ai dit dans les Chapitres précedens, bien des choses qui marquent une bonne partie des mœurs & des coutumes des peuples de ce Royaume. Je vais rapporter tout de suite ce qui m'a échappé ou qui n'a pû être placé commodément dans le fil du difcours.

J'ai dit en passant que les Negres de Juda étoient ignorans, je le repete ici, des Negtes & dois ajoûter qu'ils le sont plus qu'on ne peut se l'imaginer : en voici une preuve évidente. Ils ignorent absolument la maniere de compter les années, les mois, les femaines; les plus habiles parmi eux, ne scavent pas quel âge ils ont. Quand on leur demande quel âge ont leurs en-

Ignorance

fans, ils répondent, il est né quand un tel Directeur est arrivé de France, ou quand il est parti pour y retourner. Si on veut scavoir dans quel tems de l'année, ils disent, c'est dans le tems qu'on seme ou qu'on recueille le ris ou le mahis. Après une réponse si instructive, c'est aux Curieux à chercher dans quelle année le Directeur est arrivé ou s'en est retourné, & dans quel mois on seme ou recueille le ris ou le mahis. Voilà les époques sur lesquelles roule toute leur cronologie, il ne leur en faut pas demander davantage. Ils connoissent pourtant parfaitement bien le cours des lunaifons, dans quel tems ils doivent faire leurs labours & leurs semailles. Ils scavent encore que de quatre jours l'un, c'est un jour de marché.

Marchés de Judz,

Ce marché se tient dans differentes places de la ville de Xavier. Il s'en tient encore un de sept en sept jours dans la Province d'Aploga. Ce marché est célebre, on y voit pour l'ordinaire cinq ou six mille marchands.

On auroit de la peine à trouver en Europe des marchés mieux reglés & mieux policés, il ne s'y passe aucun desordre; les Marchands differens & les differentes marchandises sont séparés les uns des autres, chacun a son quartier

EN GUINE'E ET A CAYENNE. 203 marqué & sous peine de confiscation il n'est pas permis aux Marchands de s'établir dans un autre quartier que celui qui lui est marqué; les acheteurs marchandent tant qu'il leur plaît, mais il faut que ce soit sans bruit, sans fraude, sans supercherie. Pour contenir tout suge de pos dans le devoir, le Roi entretient un Juge de police, qui accompagné de quatre valets armés, rode fans cesse dans tous les quartiers du marché, entend les plaintes des vendeurs & des acheteurs, prononce fommairement & fouverainement sur leurs differens, & fait arrêter & vendre fur le champ pour efclaves, ceux qui sont surpris en volant ou en troublant la paix & la tranquilité des Marchands.

Outre cet Officier, il y a un Grand du Royaume nommé Conagongla, qui est, comme je l'ai dit ci devant, visiteur des Monnoyes ou des Bouges. Elles doivent être enfilées jusqu'au nombre de quarante pour faire une Tocque. Il visite exactement toutes les cordes, & s'il s'en trouve auxquelles il manque seulement une Bouge, il la confilque sur le champ au profit du Roi & au sien.

Les femmes du Roi de la troisième marchandes elasse ont un quartier séparé, elles y ven-de panniers dent plusieurs sortes de marchandites,

VOYAGES & fur tout des panniers de jonc très fins & tout-à-fait bien travaillés. On peut toucher les marchandises, mais sous peine de la vie ou de la liberté, il est défendu de toucher les Marchandes.

Gargotiess.

Les environs des marchés sont bordés de petites baraques occupées par des Gargotiers, qui donnent à manger pour de l'argent à ceux qui s'adressent à eux, mais ils ne peuvent vendre autre chose que de la viande, soit bouf, cabrites, cochons ou chiens.

Que la chair de chien ne fasse mal au cœur à personne, elle n'est pas seulement en usage chez les Negres; elle l'est chez nos Sauvages de l'Amerique Sep-On mange tentrionale. Un chien gras roti ou bouildes chiens en li, est la meilleure piece d'un repas. Aussi quand les Sauvages veulent avertir ceux qu'ils ont invité qu'il est tems de se mettre-à table, ils disent simplement le chien est cuit. C'est pour cela que l'on voit dans les marchés de la côte de Guinée un grand nombre de chien gras attachés deux à deux, que ceux qui s'appliquent à ce negoce y amenent pour les tables des gens délicats. Mais fi l'exemple des Sauvages & des Negres ne suffit pas pour persuader à nos Européens délicats que la chair de chien est délicate, succulente & de

Afrique, en Alie & en Amerique,

EN GUINE'E ET A CAYENNE. 205 bon goût, peut être que l'exemple des Chinois fera ce que l'exemple des Negres & des Ameriquains n'aura pû faire. Or nous voyons dans les meilleurs relations que nous avons de ce vaste Empire, que ces peuples si polis, si délicats, fi sensuels, regardent la chair de chien comme un des meilleurs mets qu'on puisse servir sur une table délicate. Et pourquoi ne pas manger du chien, puisqu'on mange avec plaifir du cochon domestique, animal le plus sale qu'il y ait au monde, qui à cause de sa salete & des ordures de toute espece dont il se nourrit, étoit interdit aux Juiss par la Loi de Dicu? On regarde comme des morceaux dignes de la bouche des Rois & des Princes, le sanglier, le dedans des beccasses, & mille autres choses de cette nature, contre lesquelles l'usage seul empêche le cœur de se soulever. Les plus grands Seigneurs Tartares ne font-il pas tuer des chevaux, des poulains, des anons pour regaler leurs amis? Un peu d'exercice formeroit l'habitude de manger des chiens & des chats. Et si les Medecins ordonnent des bouillons de chair de vipere, & des viperes même, en guife d'anguille, ne peut-on pas esperer qu'on trouvera dans la suite quelques fecours pour la fanté dans la

chair des chiens. Qui en introduira l'ufage? Un homme qui se laisseroit mourir de saim pendant qu'il pourroit se nourrir de chiens, ne meriteroit pas de vivre.

J'ai vû plusieurs sois étant à l'Amerique, nos Negres Aradas & autres, acheter des chiens quand ils vouloient régaler leurs amis. J'ai vû des chiens entiers rotis, j'en ai vû qui étoient bouillis dont l'odeur étoit très bonne. J'ai eu envie d'en gouter, & je ne serois pas demeuré sur mon appetit, si je n'avois apprehendé qu'on ne m'eût appellé mangeur de chien, comme les Negres qui n'en mangent point ne manquent pas d'appeller ceux qui en mangent.

Quoi qu'il en soit, car mon dessein n'est pas d'introduire l'usage de manger des chiens, ce sont des animaux sideles, dociles, dont on tire de grands services. Ces chaircuitiers Negres ne peuvent vendre que de la viande, & comme la viande seule ne suffit pas pour faire un repas, il y a d'autres baraques à côté de celles ci où des semmes vendent du pain; elles en ont de ris, de mil, de mahis, de couscous, & d'autres où l'on vend du pito. J'ai ditci devant que c'étoit une espece de bierre d'assez bon goût, rasraichissante, qui n'enyvre point.

EN GUINE'E ET A CAYENNE. 209 mens. Je ne prétens pourtant pas affurer que leur fidelité soit à toute épreuve. Ils sont hommes, ils aiment le bien passionnément, ils sont fripons par nature. La peine suit le crime sans remission dès qu'il est connu, la moindre est la confiscation du corps du coupable, de toute sa famille & de tous ses biens; on vend le Receveur, ses femmes, ses enfans & ses effets, le tout au profit du Prince, qui par ce châtiment politique remplit ses coffres, se dédommage avantageusement du tort qu'on lui a fait, & contient ses Officiers dans leur devoir. Cette maxime n'est point du tout barbare, elle marque au contraire une conduite sage, éclairée & digne d'être mile en pratique.

Lorsqu'un pere de famille, qui a plu- Loi de Juda fieurs enfans mâles, vient à mourir, c'est touchant les l'aîné qui hérite des qualités & des dignités dont le pere a joui ; il hérite encore des femmes de son pere, & s'en sert comme de celles qu'il peut avoir épousées; il n'y a que sa propre mere & la mere de son pere qui soient exemptes de cette loi. N'en déplaise à ceux qui l'ont introduite, elle me paroît des plus barbares, mais elle est reçue & pratiquée dans le païs, il n'y a que le Christianisme qui la puisse abroger. Elle se

Tome II.

pratique parmi les Grands comme parmi le peuple, iln'y a qu'une chose à quoi il ne sont pas obligés, c'est de ne point abattre ni brûler la maison où le pere de famille est mort, & qu'il ne leur est pas permis de faire mourir ni de facrifier aucun de leurs esclaves & des femmes du défunt, comme on le fait à la mort du Roi. Il faudroit pour le faire, avoir une permission du Roi, qui a des raifons pour ne l'accorder jamais, ou tout au plus très rarement.

En quoi con-

Ce qu'ils observent inviolablement fiste le deuil à la mort de leurs peres, c'est d'être douze Lupes entieres fans habiter la maison du défunt, & de s'abstenir pendant le même tems de jouir de ses femmes. Pendant ce tems ils vont loger autre part, ils quittent les habillemens qu'ils ont accoûtumé de porter, & ne se couvrent que de pagnes d'herbes sans aucuns bijoux, c'est à dire, qu'ils ne portent ni bagues, ni colliers, ni brace-Îets. C'est là leur deuil, il n'est permis à qui que ce soit de donner atteinte à cette Loi, ou en diminuant le tems du deuil, ouen le diftinguant en grand & petit dueil, comme on fait en bien des endroits de l'Europe, où il semble qu'on s'ennuye bien plus vite qu'on ne faisoit autrefois de pleurer la mort de ses pro-

EN GUINE'S ET A CAYENNE. 211 ches parens, ou d'en donner des marques à l'exterieur, à moins qu'on ne veuille croire qu'il y a dans notre conduite moderne plus de bonne foi, & qu'on a jugé qu'il ne falloit plus tromper le monde par ces apparences, & qu'il étoit à propos de faire connoître qu'on est bien plûtôt consolé qu'on ne l'étoit dans ces tems où le grand deuil duroit une année entiere & le petit autant.

Les grands Seigneurs font enterrer Maufolés des leurs peres dans une galerie que l'on bâ-Grands, tit exprès, le corps mort est au milieu; on met sur la fosse le bouclier, l'arc & les flêches, & le fabre du défunt, & on les environne de ses Fetiches & de quantité d'autres de la famille. Plus le nombre est grad, plus le mausolé est digne. de respect. Quoi qu'ils se servent tous de fusils & de pistolets, on ne voit point qu'ils en mettent sur les sepultures, peut-être qu'ils regardent ces armescomme étrangeres & nouvelles à la Nation, au lieu que les autres étant très anciennes dans le pais, leur font plus d'honneur, & marque davantage la bravoure des défunts.

Quoi qu'il soit très vrai que le commerce du pais se fasse ordinairement des créanfanc crédit, il y a cependant des occasions où il s'en sait. Il y a dans ce

païs d'aussi mauvais payeurs qu'ailleurs. Les Princes ont tâché d'apporter remede à ce mal, en permettant au créancier de prendre son débiteur & de le vendre, & même ses femmes & ses enfans, si ses semmes & sa personne ne suffitent pour saire la somme dont il est redevable. Cette Loi, toute dure qu'elle paroisse, est très ancienne; elle étoit en usage chez les Juiss & chez bien d'autres Nations, & fron s'avisoit de la mettre en vigueur en Europe, elle tiendroit dans le devoir bien des gens qui empruntent, quoi qu'ils sçachent fort bien qu'ils n'auront jamais le moyen de payer.

Mais en voici une autre sur la même matiere qui me paroît plus favorable pour les créanciers, personne n'en est exempt, pas même le Roi ni les Grands. Si après avoir demandé jusqu'à trois sois en présence detémoins sa dette à une personne que l'on ne peut arrêtet ni vendre, soit à cause de sa qualité, de ses charges ou de sa puissance, elle néglige ou resus d'arrêter le premier esclave qu'il trouve sous sa main, sans s'embarasser à qui il appartient, sut-il au Roi, & à plus sorte raison à quelque autre que ce puisse être, excepté s'il appartient aux biancs qui ne

Loj en faveur des créanciers.

EN GUINE'E ET A CAYENNE. Sont point sujets à cette Loi. Il suffit qu'il ait affez de force pour l'arrêter & le conduire chez lui, après avoir dit tout haut & en présence de témoins, i'arrête cet esclave à la cabesche, c'està-dire; à la tête, ou sur le compte d'un tel qui me doit telle fomme. Alors celui à qui l'esclave appartient est obligé de payer la somme s'il veut retirer son esclave, & cela, dans les vingt-quatre heures, à faute dequoi celui qui l'a arrêté le peut vendre en payement de sa dette, si le prix de l'esclave est suffitant. Alors le maître de l'esclave devient creancier de celui à la cabesche duquel l'esclave a été saisi. Pour l'ordinaire les créanciers bien appris ne saisissent des esclaves que de personnes puissantes, étant bien fûrs qu'ils auront bien-tôt leurs recours & se feront aisément payer de celui pour lequel ils ont été obligés de payer. Si le prix d'un esclave ne suffit pas, il est permis au créancier d'en saisir autant qu'il lui en faut pour remplir sa dette enziere.

Cette coutume passée en Loi dans le Royaume de Juda, a du bon & du mauvais, & expose souvent les personnes riches & puissantes à payer les dettes d'autruy.

La peine du Talion est fort en usage

dans ce pais; œil pour œil, dent pour dent ; il semble qu'ils ayent emprunté cette Loi des Juifs. Les meurtriers sont punis de mort; il arrive très rarement que le Roi, à force de follicitations. commuë leur peine en celle du banissement perpetuel hors de l'état, c'est-àdire, à être vendus aux Blancs, qui les transportent en Amerique, d'où il n'est pas encore arrivé qu'il soit revenu personne. La peine des criminels s'étend sur tous leurs biens, qui de droit sont confisqués au profit du Roi, & comme leurs femmes & leurs enfans en fone partie, & souvent la plus considerable, ces pauvres gens se trouvent punis pour un crime auquel ils n'ont point de part.

Si on faisoit mourir les voleurs, il y a long-tems que le païs n'auroit plus d'habitans, car tout le monde s'en mêle, & on est fort expert dans l'art de voler, de cacher le vol, & de se sauver. Ce que j'ai dit dans les Chapitres précedens, doit avoir convaincu de ces verités. On ne laisse pas cependant de châtier les voleurs quand ils sont assez bêtes pour se laisser prendre. La peine ordinaire qu'on

leur inflige est l'esclavage.

Punition des voleurs.

Peines des A l'égard des incendiaires, ils font lucendiaires. brulés vifs, comme ceux qui ontattenté à l'honneur du Roi en abusant de ses

EN GUINE'E ET A CAYENNE. femmes. Heureux quand on leur tourne le visage en bas afin que la fumée les

étouffe plutôt.

Il ne faut pas s'imaginer que les Negres de Juda ayent une application si forte pour leur commerce ou pour la culture de leurs terres, qu'ils ne donnent aucun moment à leur plaisir; un des plus grands qu'ils puissent prendre est le jeu. On sçait & convient que si Negres pour on donnoit au jeu seulement le tems le jeuqui est necessaire pour délasser l'esprit, il n'y auroit rien de criminel ni de réprehensible dans le jeu; mais c'est souvent l'avarice qui engage les jolieurs à perdre leur tems à cet exercice. Les Chinois, qui font sans contredit les plus avares de tous les hommes, sont aussi, à ce qu'on dit, les plus grands joueurs, leur passion se tourne en fureur quand la fortune ne leur est pas favorable. Après qu'ils ont perdu tous leurs biens, ils jouent leurs femmes & leurs enfans, & si le malheur continuë de les pourfuivre, ils se pendent. Il semble que des gens qu'on s'éforce de nous donner pour des modeles de prudence, devroient se pendre avant d'engager dans le dernier des malheurs, les personnes qui leur doiventêtre les plus chers.

Les Negres de Juda aiment le jeu à la

fureur, c'est-à dire, autant que des Chinois, mais ils n'en viennent jamais à l'extrême sureur de se pendre. Ils joüent
leurs biens, leurs semmes & leurs ensans, & quand cela est perdu, ils se
joüent eux-mêmes & deviennent la
proye de leurs compatriotes, qui ont
soin de les vendre sur le champ aux Européens.

Loi du Roi défunt contre les joueurs.

Ces desordres avoient obligé le dernier Roi de Juda à défendre les jeux de hazard, sous peine, à ceux qui étoient surpris en joüant, d'être vendus sur le champ aux Européens. Comme il étoit fort absolu & assez puissant pour ne rien craindre des Grands de son Etat, il faisoit executer à toute rigueur ses Ordonnances, & entre autres celle-ci.

Son fils & son successeur qui est un jeune Prince peu affermi sur un Trone où on l'a placé au préjudice de son arné, veut bien ignorer par politique que ses sujets joüent aux jeux de hazard, que son pere avoit désendus. Mais son bon naturel & les marques qu'il donne d'être un jour un grand Prince, sont esperer qu'il renouvellera cette Loi si sage, & si propre à empêcher la ruine de ses sujets, dès qu'il n'aura plus rien à craindre de ses Grands & de son frere.

Il y a parmi eux des jeux purement

de hazard, & d'autres qui sont d'exer- Jeur debascice. Il n'y a point d'esprit dans les pre- zard, miers, ils sont au nombre de trois.

Le premier senomme Attropoé, c'est-

à-dire, à six bouges.

Ils s'assemblent douze ou quinze autour d'une natte étenduë sur la terre; ils maniste de
sont assis sur leurs derrière, chacun tenant dans sa main trois bouges, qu'ils
ont soin de marquer d'une marque particulière qui faile reconnoître à qui elles appartiennent. Ils conviennent ensuite du prix du jeu qui n'est jamais audessous de cinq gallines de bouges, ce
qui revient à quatre francs monnoye
de France.

Le prix du jeu étant convenu & polé for la natte, un des joueurs prend les trois bouges de son voisin & les remuë dans fa-main avec les siennes, comme or Lit en Europe quand on joue aux dez sans cornet. Il les jette toutes six fur la natte, s'il se trouve une ou trois des siennes renversées sur le côté oppofé à celles de son adversaire, il gagne le coup, s'il n'y en a qu'une, il perd. S'il n'y en a que deux, le coup est nul, il faut recommencer & doubler la mise. Si le second coup est encore nul, il faut recommencer & doubler ce qui est au jeu, jusqu'à ce qu'un des deux joueurs TOSMP II.

ait gagné. Le gagnant prend le dez ou plûtôt les bouges, & jouë contre tous les joueurs l'un après l'autre, s'il a toujours le bonheur de gagner. Mais s'il perd il faut qu'il le quitte & qu'il attende que la ronde soit faite pour le reprendre.

Il est permis aux spectateurs de parier tant qu'il leur plast; les pertes & les gains qui se font dans ces paris, sont souvent bien plus considerables que les mises des joucurs, & on s'y ruine éga-

lement.

Second jeu de bazard.

Le second jeu, dont je ne trouve point le nom dans mes Memoires, se jouë feulement à quatre bouges; on observe les mêmes regles que dans le précedent. La difference qu'il y a , est qu'il faut qu'il y ait deux bouges tournées d'un côté & deux de l'autre pour gagner ; quand cela ne se trouve pas, la partie est remise, on recommence après avoir doublé la mise. Celui qui tient le dez gagne dès qu'il s'en trouve deux d'un côté, & deux d'un côté opposé, sans qu'il foit necessaire que ce foient les liens ou ceux de son adversaire. On pa-Tie à ce jeu, il est plus facile & moins embarassant que le premier. Je m'étonne que les Directeurs des Compagnies n'ayent pas introduit chez ces peuples l'u-

EN GUINE'E ET A CAYENNE. 219 fage des cornets, ce seroit une nouvelle elpece de marchandise qu'on debiteroit à ces joueurs, qui feroit qu'il y auroit moins de supercheries à craindre dans ces jeux.

Le troisième, dont j'ignore aussi le Troisièmejeu

nom, se jouë avec des pierres ou cail- de hazaid, loux ronds, ou avec des graines de palmier de la grosseur & de la figure d'un œuf de pigeon que chaque joiieur reconnoît à une marque qu'il y fait. Ils s'assemblent autour d'une natte ronde au nombre de trois, de six, de neuf ou de douze, ils conviennent du prix du jeu que chaque joueur met devant lui. Trois joueurs entrent en lice en même tems, & font pirouetter leurs balles sur la natte à peu près comme les enfans en Europe quand ils jouent au Toton. Si une des balles en piroliettant jette les deux autres hors de la natte, celui à qui elle appartient gagne ce que les deux autres joueurs ont mis au jeu, fi elle n'en jette qu'une, il ne gagne que l'enjeu de celui à qui elle appartenoit; si aucune n'est jettée dehors, on recommence en doublant la mife. Celui qui jette deux balles dehors conserve le dez, & jouë contre deux autres jusqu'à ce qu'il ait perdu. Il y a de l'adresse & du hazard dans ce jeu; il n'ya pas davantage de silence dans les Ridotti de Venise,

Tii .

220 VOYAGES
c'est tout dire, & on se ruine également dans tous ces lieux.

Jeu d'exer-

Il y a un autre jeu qui n'est point défendu, il est purement d'adresse & très propre pour exercer ceux qui se servent de l'arc & des slêches, aussi ne

s'y fert-on que de ces chofes.

On plante un piquet à 40.00 50. pas de la borne où les tireurs sont arrêtés; on met au haut du piquet une boule de bois mol, d'un pouce ou un pouce & demi de diamêtre, & on fait des paris à qui touchera ou emportera la balle, en deux, trois, cinq ou sept coups, & pas plus. Celui qui manque à toucher dans le nombre de coups dont est convenu, perd ce qu'ila mis au jeu, qui n'est jamais moins que quatre ou cinq écus d'or en bouges.

Les spectateurs parient souvent beaucoup plus que les joüeurs, & les uns & les autres y perdent aussi souvent tous leurs biens & ensuite leur liberté. C'est pour cela que le Roi dernier mort les avoit désendu si rigoureusement. Voilà tous les jeux. Au désaut d'autre occupation, ils s'assemblent sous des arbres ou dans un caldé, & y passent les journées entieres à causer, à sumer & à boire, tantôt du vin de palme & tantôt de l'eau de vie.

. J'ai remarqué au commencement de

EN GUINE'E ET A CAYENNE. 221 ce Chapitre que les Negres de Juda font si ignorans qu'ils ne sçavent pas feulement leur âge ni celui de leurs enfans. Il faut dire à présent à leurs louange qu'il y a peu de gens qui sçachent aussi bien qu'eux leur negoce, qui le faffent avec plus d'habileté & de finesse, qui y voyent plus clair, qui sçachene mieux se prévaloir du tems & des occasions. Sans sçavoir les regles de l'arithmetique, ils scavent supputer dans leur tête le prix de leurs marchandises, & ils le font pour le moins aussi vîte qu'un habile arithmeticien le pourroit faire avec la plume ou les jettons, & il ne faut pas craindre qu'ils se trompent ni qu'ils oublient la moindre chose, non plus que dans les commissions dont on les charge.

Je ne connois point de pais où les ma- negres deriages se fassent à si peu de frais & avec da. si peu de ceremonie qu'à Juda. On n'y connoît ni contrat, ni dot, ni presens de part ni d'autre. Les Negres de la côte occidentale font riches quand ils ont bien des filles à marier, fur-tout quand elles sont belles & qu'on est moralement assuré qu'elles ont été sages. Les peres les vendent cherement & pour une fille qui fort de leur maifon, ils y voyent entrer des troupeaux de bœufs, de chameaux,

de moutons, des chevaux, fouvent des esclaves, & toûjours une bonne quantité de marchandises. Il est vrai que si la fille ne se trouve pas vierge, celui qui l'à achetée est en droit de la renvoyer, & le pere de la fille obligé de rendre le prix qu'il en avoit reçû. Cette coûtume oblige les parens de veiller sur leurs filles.

Rien de semblable ne se pratique à Juda. Comme les semmes n'y sont pas pour l'ordinaire sort secondes, une sille qui a donné des marques de secondité avant d'avoir été recherchée en mariage, est plus estimée qu'une autre qu'on prend au hazard, mais aussi ses parens ne retirent rien de celui qui s'en veut bien charger. Voici de quelle maniere se sont

ces mariages.

Quand un homme se sent de l'inclination pour une sille, ou parce qu'elle est belle, ou parce qu'il est assuré qu'elle lui donnera des ensans, il va sans ceremonie la demander au pere de la sille. Il est très rare que les peres sassent la moindre difficulté de consentir à la demande qu'on leur sait, e'est autant de debatassé. Si la sille est en état d'être mariée, son pare & ses parens la conduisent chez l'époux qui lui donne dès qu'elle entre, une pagne neuve, qui est souvent la premiere qu'elle ait portée de sa vie, car

EN GUINE'E ET A CAYENNE. 223 elle n'apporte rien que son corps; & si elle a gagné quelque chose, elle le laisse à la maison de ses parens. L'Epoux fait tuer un mouton qu'il mange avec les parens de sa femme & en envoye un morceau à sa femme; la coûtume ne permet pas aux femmes de manger avec leurs maris. Une couple de pots d'eau de vie fe boit dans ce repas, aprés quoi les parens de la fille se retirent, & l'époux demeure avec sa nouvelle épouse.

Lorsque la fille accordée n'est pas en âge d'être mariée, le futur époux la laifse dans la maison de ses parens sans lui rien donner, & fans que cela empêche les parens de la donner à un autre, s'il se presente quelqu'un qui soit plus de leur goût que celui à qui ils l'avoient pro-

mile.

Si dans la suite la semme abandonne son mari, car elle est toûjours maîtresse de le faire, son pere & ses parens sont obligés de rendre au mari les frais qu'il a fait pour le repas modique, dont je viens de parler. Mais si le mari repudie fa femme, ce qui se fait sans autre cere- pudient leurs monie que de la mettre hors de sa mai-temmes, fon, il faut qu'il paye aux parens de sa femme le double de ce qu'il a dépensé pour le festin des nôces. Cette loi est. commode pour les maris qui sont las de

VOYAGES

leurs femmes Si elle étoit reçûë dans d'autres païs, on ne verroit pas tant de

mariages discordans.

Il y a parmi ces Negres de la prudence à ne pas faire plus de frais qu'ils en font pour leurs mariages, autrement ils n'y pourroient pas suffire, ou bien il faudroit qu'ils se retranchassent beaucoup, &c qu'au lieu de trois ou quatre cent femmes que les Grands ont pour l'ordinaire, ils n'en eustent qu'une ou deux douzaines, ce qui ne laisseroit pas de leur être à charge, & peut être même de les ruiner.

Le Roi en a jusqu'à deux mille & plus, ou'pour parler plus juste, autant qu'il en veut. J'ai remarqué qu'il n'y a pas presse à jouir de cet honneur. Outre que les filles de ce païs n'aiment pas à vivre Traitement comme des Religieuses, elles sçavent que pour la moindre faute ou souvent par caprice, le Roi en envoye deux ou trois douzaines au marché, & les y fait vendre à son profit sans que leur nombre diminuë, parce que les Grands sont obligés de lui en fournir tant qu'il en veut. Cela seroit à charge aux Grands s'il leur en coutoit quelque chose, mais ils ont le pouvoir d'enlever les filles qu'ils jugent propres aux plaisirs du Roi, & souvent ils tirent des parens de ces fil-

que le Roi fait à les fi m-

EN GUINE'E ET A CAYENNE. 223 les des presens pour les relâcher avant qu'elles avent été conduites au Serail.

Si un esclave a envie d'épouser une fille esclave d'un autre particulier que esclaves. fon maître, il li demande au maître fans être obligé d'en parler au pere de la fille, on la lui accorde fur le champ: mais les enfans mâles qui proviennent de ce mariage appartiennent au maître de la fille,

& les filles au maître de l'époux.

Les Negres de Juda semblent avoir emprunté des Juiss la loi qui sépare de tout les femmes, commerce les femmes qui ont leurs infirmités ordinaires. On est sur cela d'une rigueur extraordinaire. Elles sont obligées fous peine de la vie de se retirer de la maison de leurs maris ou de leurs parens, dès qu'elles s'aperçoivent de cette infirmité, elles ne peuvent avoir aucun commerce avec personne pendant que cela dure. Selon le nombre des femmes ou filles qui sont dans une famille, il y a une ou plusieurs cases au bout de l'enceinte où elles demeurent fous la conduite de quelques vieilles femmes qui onz foin d'elles, qui les servent, qui ont soin de les bien layer avant qu'elles rentrent dans la maison & dans le commerce du monde.

On peut dire à la louange des femmes, que leur grand nombre n'incommode jamais ou presque jamais les maris, pour-

Mariage des

Loi de si-

Occupation des femates.

vû que ce'ne foient pas des Beta; car ce font elles qui font valoir les terres, c'està-dire qui les labourent, qui les sement, qui font les recoltes, qui vontaux marchés vendre & achepter; en un mot qui ont soin de nourrir leurs maris & de fournir à toute leur depense de bouche qui n'est pas petite, car les hommes ai ment la bonne chere, le plaisir & le repos. Tout ce qu'ils gagnent par leur commerce d'esclaves ou par leur industrie, s'employe uniquement à leurs habits & à ceux de leur famille, ils ne fongent tout au plus qu'à cela; il faut que les femmes pourvoyent à tout le reste. Aussi sont elles sans cesse occupées, & il est difficile de concevoir comment elles peuvent supporter tant de travaux sans y fuccomber.

C'est cette vie laborieuse des semmes mariées qui engage bien des silles dans la debauche & dans le libertinage. Comme elles sont maîtresses d'elles mêmes, elles se retirent des maisons de leurs parens, vivent en leur particulier, trassquent pour leur compte & s'abandonnent à qui fait leur condition meilleure, étant sûres que leur honneur n'en reçoit pas la moindre siètrissure, & qu'elles trouveront toûjours des maris quand elles jugeront à propos de se soumettre aux

EN GUINE'E ET A CAYENNE. 227 dures loix du mariage, fur-tout quand elles font belles & qu'elles ont eu des enfans.

Ce que j'ai dit jusqu'à present des Negres de Juda n'est pas fort propre à les faire passer pour des gens bien polis. Ce que je vais rapporter prouvera clair comme le jour, que les Chinois ne portent pas plus loin la longueur & la severité de leur ceremonial. Les Negres dont j'écris l'histoire, l'auroient ils été chercher si loin aussi bien que les coûtumes dont nous avons parlé qu'ils femblent avoir tiré de la loi des Hebreux? Venons

aux preuves.

! En premier lieu toute la nation a un respect prosond pour la nation Françoi- qu'on a à Juse, & la traite avec une politesse infinie da pour les qu'elle n'a pas à beaucoup prés pour les autres nations Européenes qui sont établies dans le pais. Le dernier Roi de Juda étoit là-dessus d'une severité inexorable : un de ses principaux Officiers ayant insulté un François, & levé la main fur lui, fans cependant l'avoir frappé, le Roi lui sit couper le col sur le : Histoire sur champ, sans s'être jamais voulu rendre ce sujet. aux prieres & aux instances les plus vives que le Directeur François lui fit pour. fauver la vieà ce malheureux.

Notre nation est donc sûre d'être trai-

Respect

ce pais.

En second lieu je dois rendre aux Negres de Juda la justice, qu'ils sont entre eux d'une politesse qu'on ne remarque point dans les nations qui se piquent le plus de politesse. En voicy des exemples.

Audience des Grands a un particulier

Lorsqu'un Negre en va visiter un autre qui est d'une condition superieure à la fienne, il ne manque jamais de l'envoyer avertir auparavant, & de lui faire demander audience, & le moment qu'il la lui voudra accorder. L'ayant obtenuë, il fort de chez lui acompagné de tous ses domestiques & de ses instrumens s'il est d'un rang à en pouvoir avoir. Toute la troupe marche gravement & en bon ordre : le maître vient le dernier, porté dans un hamac fur la tête de deux ferviteurs. Il met pied à terre à quelques pas de la maison de celui à qui il va rendre visite, & s'avance ainsi jusqu'à la premiere porte, il y trouve les domestiques du maître de la maison. Il fait aussi-tôt cesser le son de ses instrumens, & se prosterne par terre avec tous ses gens. Les domestiques qui viennent le recevoir en font autant, & aprés quelques ceremonies à qui se levera le premier, il entre dans la premiere cour où il laisse ses gens, & ne prend avec lui qu'un petit nombre

EN GUINE'E ET A CAYENNE. des principaux de sa suite. Etant conduit & accompagné des domettiques de la maison, il entre dans la salle d'audience, où le maître de la maison assis dans un fauteuil ou fur une natte l'attend sans se remuer, ni lui faire le moindre figne de tête. Là celui qui fait la vilite se met à genoux, baife la terre, frappe des mains & souhaite au maître de la muison une longue vie, accompagnée de toutes sortes de prosperités. Il recommence cette ceremonie jusqu'à trois fois, après quoi le maître de la maison sans changer de situation lui dit de se lever, & le fait affeoir vis à vis de lui sur un fauteuil ou sur une natte, comme luimême est assis. Le maître de la maison commence la conversation, & quand il juge à propos de la finir, il fait figne à ses gens d'apporter des liqueurs & d'en prefenter à celui qui lui rend visite. C'est le signal de la retraite comme le parfum l'est chez les Turcs. Alors celui qui a rendu la visite se met à genoux, baise la terre trois fois, bat des mains, fait de nouveaux fouhaits & se retire. Les domestiques de la maison l'accompagnent jusqu'où ils l'ont été recevoir, & le prient de se mettre dans son hamae; mais il n'a garde de le faire, il faut que les deux troupes se prosternent encore une

VOYAGES fois, aprés quoi celui qui a fait la visite fe met dans fon hamac, ses instrumens se font entendre, & il s'en retourne dans le même ordre qu'il étoit venu.

Dira-t-onaprés cela que les Negres de Juda font impolis? Les Chinois sont ils plus civilisés? Font ils plus de ceremo-

nies?

Ceremonial le qualité.

Si ce même particulier rencontre dans entre les per-fonnes d'ega- le chemin une personne plus distinguée que lui, son train s'arrête d'abord, il descend de son hamac, se met à genoux, baife la terre, bat des mains & ne se releve point que celui qui passe ne lui dise de continuer sa route.

> Si les personnes qui se rencontrent font de condition égale, ils s'arrêtent en même tems, descendent de leurs hamacs s'ils en ont, se mettent à genoux, se -complimentent, & aprés s'être fait des civilités de part & d'autre, ils partent en même tems & continuent leur chemin.

Ces ceremonies se réiterent à chaque fois que les mêmes personnes le rencontrent, & quand cela arriveroit vingt fois dans la même journée, la coûtuine ne permet pas qu'on en obmette la moindre partie.

Cela paroît incommode à des gens qui comme nous sont roujours presses & qui n'aiment pas la contrainte; mais ces peu-

EN GUINE'E ET A CAYENNE. 231 ples y sont faits & s'exposeroient à des peines s'ils vouloient s'en dispenser.

On voit bien sans que je l'edise, que les inferieurs sont encore plus obligés à ce ceremonial que les égaux, aussi sont Respects des ils contraints de s'arrêter, de se proster-inferieurs ner & de demeurer dans cette posture superieurs. humiliante tant qu'il plaît au superieur, & jusqu'à ce qu'il dise d'un ton grave; c'est affez, pour suivez votre chemin, encore ne se levent ils que quand le superieur est passé. S'ils en agissoient d'une autre maniere, le superieur est en droit de les châtier par une amende qu'il regle à sa volonté, & qu'il faut payer suns bruit & sans retardement, crainte de pis.

Les enfans ne parlent à leurs peres qu'à genoux & les femmes à leurs maris, à pour leurs moins qu'elles ne soient Bera, auquel cas & en vertu de leur confectation, elles exigent de leurs maris ce qu'elles sont obligées de lui rendre par les sages loix

du païs,

Les aînés exigent les mêmes déferen- Des cadets ces de leurs caders, le tout fous peine d'a-pour laure

mende qu'ils reglent à leur volonté.

Ce qui me deplaît dans la conduite des enfans, c'est que je ne trouve point qu'ils ayent pour leurs meres les mêmes respects à proportion qu'ils ont pour lours peres. Quand même ils les regarde-

Des enfans

roient comme des esclaves que leurs peres peuvent vendre quandil leur plast. cela les devroit-il dispenser de ce que le droit naturel exige d'eux dans tous les

païs du monde ?

Les femmes pratiquent entre elles les mêmes civilités que nous venons de voir que les hommes ont les uns pour les autres, & comme ce sexe est naturellement très-poli, on peut dire sans craindre de se tromper qu'elles surpassent les hommes dans le ceremonial. Je voudrois bien pouvoir dire que les hommes sont du moins aussi polis à l'égard des femmes qu'ils le sont en Europe; mais il faut dire les choses comme elles sont & avouer à la honte de mon sexe qu'ils n'ont aucune bonne maniere pour les femmes en Juda.

J'ai parlé affez amplement des maisons de la ville de Xavier; j'ai dit qu'elles n'ont qu'un étage, qu'elles ne sont que de terre battue. & sont toutes couvertes de pailles. Il faut en exempter celle Maison du du Capitaine Assou, ami & protecteur de la nation Françoise; lui seul après le Roi a une maison à deux étages, & du canon devant sa porte. Cette prérogative lui a été accordée en reconnoissance des services importans qu'il a rendu à l'Etat, & par le credit que les Directeurs Fran-COIS

Capitaine Aflou.

femmer.

en Guine'e et a Cayenne. 233 çois ont de tems immemorial auprés des

Rois de Juda.

La plûpart des Européens qui ne connoissent les Royaumes d'Afrique que par point leurs
des relations peu veritables & encore enfansmoins censées, croyent que les Negres
vendent leurs enfans. Cest une fable,
c'est une fausseté; il n'y a point de peupleau monde qui les aime plus tendrement, qui les chérisse & témoigne plus
de reconnoissance à ceux qui les caressent,
qui leur donnent des marques de bonté
& leur font quelque present.

llest vrai qu'ils vendent leurs femmes, mais ils mettent une difference infinie

entre elles & leurs enfans.

Ils regardent les premieres comme leurs esclaves, ou peu moins, & comme ils en peuvent avoir autant que bon leur semble, ils les retiennent dans leur devoir par la crainte de ce châtiment politique, qui pour le prix d'une semme inquiete, turbulante, paresseuse, sterile, de mauvaise humeur ou qu'une maladie a rendu laide, leur en fait trouver plus d'une douzaine de jeunes, belles, obéissantes, laborieuses & trés-propres à augmenter leur bien & leur famille.

Ils vendent aussi les enfans de leurs esclaves, ils sont partie de leurs biens, ils en peuvent donc disposer; mais pour

Tome II.

leurs propres enfans, quand même ils les auroient eu de leurs esclaves, ils les regardent comme libres, & ne mettent aucune difference entre eux & ceux qu'ils ont eu de leurs femmes legitimes, si tant est qu'on puisse donner ce nom aux femmes des Negres de Juda. Voici encore un article qui augmente la conformité des loix de Juda avec celles des Hebreux.

Ces regles sont generales pour tout le monde depuis le Roi, jusqu'au dernier

de ses sujets.

Richelles du Roj de Juda.

Les revenus du Roi sont d'autant plus confiderables que ses dépenses le sont peu. Tous les vivres qui se consomment dans sa maison viennent de ses terres, dont la culture ne lui coute rien. Il lui est libre de prendre les droits qu'il leve en grand nombre dans les marchés, ou en orgent ou en espece. Il n'y a point de Vaiffeau Européen dont il ne tire au moins la valeur de vingt esclaves, sans compter les presens & les emprunts qu'il fait le plus souvent qu'il lui est possible, & sont toujours perdus pour ceux qui ont la simplicité de lui en faire.

Les confilcations de corps & de bien qui sont ses parties casuelles, produisent encore des sommes trés-confiderables.

Le droit qu'il leve fur toutes les mar

EN GUINE'E ET A CAYENNE. chandises qui entrent & qui sortent de ses Etats, est d'un revenu assuré, & celui qui se leve tous les jours sur le pois-. fon suffiroit & au-delà, pour rendre un Roi Negre trés-riche, s'il en recevoit seulement la quatriéme partie, mais les Officiers qui le levent & le Grand qui est à leur tête, sont de maîtres fripons qui le volent tant qu'ils veulent ou qu'ils peuvent. Le produit de ce droit est pour l'ordinaire employé à l'entretien des femmes du Serail, dont celles qui ont l'honneur d'approcher de sa personne, font toûjours magnifiquement habillées.

Le Roi de Juda peut aisément & sans Leurs sorees. bource délier, mettre deux cent mille hommes sur pied, Ce sont les Grands de fon Etat qui sont obligés d'en assemblet & armer chacun un nombre, & ces mêmes foldats sont obligés de pourvoir eux. mêmes à leur nourriture. Je crois pourtant qu'il y a des occasions dans lesquel-

les le Roi fournit à ses troupes de la poudre & des balles.

Ces troupes si nombreuses & entretenues à si bon marché, rene roient le Roi de Juda formidable, si ses gens étoient braves & ne craignoient pas tant la mort. Mais ils la craignent plusqu'on ne peut s'imaginer. Ils craignent encore l'escla-

vage, qui est souvent le but qu'ont les Rois Negres dans les guerres qu'ils entreprennent contre leurs voisins. Ils aiment mieux dix esclaves, que cent de leurs ennemis couchés fur le carreau. Ceux qui sçavent un peu la guerre, ont pitié quandils voyent la disposition de leurs troupes dans le moment d'une bataille; ils n'y gardent aucun ordre, de forte que deux mille Européens viendroient aifément à bout de deux cent mille Negres. Ils ne conduisent point d'artillerie dans leurs expeditions, outre qu'ils n'ont ni chevaux ni chameaux pour la traîner, lls n'entreprennent jamais de sieges, ils s'exposeroient à la perdre s'ils en menoient en campagne. Je ne sçais pourquoi ces Negres craignent si fort la more dans leurs païs, après les avoir vû si braves & si déterminés en Amerique, où ils affrontoient les plus grands perils d'une maniere qui auroit fait honneur à des Cefars. On peut dire pour excufer leur lacheté chez-eux, qu'ils craignent d'être pris & vendus comme esclaves sans distinction de rang & de qualité, car on ne scait dans ce païs-là, ce que c'est que de faire des échanges, ou de payer des rancons, on n'y pense seulement pas ; je ne trouve pas même dans leur langue des termes qui fignifient ces choses; or l'efelavage leur paroît plus insuportable que la mort, quoique la mort soit le plus grand de tous les maux. Ils aiment la vie, le plaisir & le repos; quelque gloire que les autres hommes s'imaginent dans la victoire, ils ne veulent point l'acheter à un prix si haut. Ils sont pourtant la guerre, ils la font même si souvent & pour des raisons si frivoles, qu'on peux dire qu'ils ne sont presque jamais en paix; accorde qui voudra deux choses si

oppolées.

Voici seur maniere de combattre. Chaque Grand conduit tous ses sujets avec lui; ils en font de gros pelottons fans rang & fans ordre; quand ils fe trouvent plus nombreux que leurs ennemis, ils tachent de les envelopper-Quand ils se trouvent à peu près égaux, la guerre est bientôt finie, chacun craint pour sa peau, & quand ils peuvent se retirer chacun de son côté, sans crainte d'être poursuivis & défants dans leur retraite, on voit les deux armées se retirer comme de concert chacune de fon côté, & la partie est remise à une autre fois. Quand cela ne se peut & que le hazard les a tellement postés que la retraite seroit suivie d'une defaite entiere, alors le desespoir leur tient lieu de bravoure, il faut vaincre, ou mourir, ou être esclaves,

il faut combattre. Ils s'excitent d'abord par des cris, par des injures & des menaces, les coups de fusilsuivent, les tambours & les trompettes font un bruit épouvantable, dans un moment le Ciel est obscurçi par les flêches, ils s'échausfentainsi & s'avancent les uns contre les autres, & dès qu'ils sont à portée, ils lancent leurs javelots & leurs dardilles en se couvrant de leurs grands boucliers, de maniere qu'à peine apperçoit on le haut de leurs têtes, l'affaire s'en gage ainsi insensiblement, les cris augmentent & enfin ils en viennent aux sabres & aux couteaux, & c'est alors que la ferocité & la fureur paroissent dans toute leur étenduë, personne ne pense à demander quartier, qu'en se livrant, pour ainsi dire, pieds & mains liés entre les mains de son vainqueur. Cette loi est trop dure, ils sont échauffés, ils ne songent qu'au massacre, & il s'en fait quelquefois de terribles. A la fin le parti le plus foible prend la fuite, jette ses armes pour se sauver plus aisément. Il est pour suivi vivement par les vainqueurs qui lient & garottent avec les cordes qu'ils ont apportées ceux dont ils peuvent se rendre mitres; ils font des esclaves tant qu'ils peuvent. Voilà le but de leurs guerres. Les yainqueurs ne trouvant plus de en Guine'e et a Cayenne. 239 captifs à faire, reviennent fur le champ de bataille, ils depouillent les morts, ce qui est bientôt fait, car dans ces occasions ils sont tous nuds, excepté une petite pagne qui couvre leur nudité, ils s'en chargent pourtant, ainsi que des armes des morts, après leur avoir coupé
la tête qu'ils emportent chez eux comme
des trophées & des marques de leur valeur.

Le Roi qui est demeuré dans son Serail avec ses semmes, attend ses Officiers & ses troupes victorieuses sur son Trône, il les reçoit avec bonté, leur donne des éloges, leur distribuë des recompenses & prend le dixième des esclaves qui ont été faits. Aprés quoi chacun s'en retourne chez soi & attache à la porte les têtes qu'il a apportées, & va vendre promptement aux Européens les esclaves qu'il a amenés.

Il est arrivé quelquesois que les parens des esclaves ont sait proposer de les acheter, mais ceux qui étoient les mastres les mettoient à un prix si exorbitant, que tous les biens de la samille d'un esclave ne suffisant pas pour les racheter, ils ont été contraints de les abandonner à leur mauvaise sortune, & de

les laisser vendre.

Au reste la mite n'est pis chez es

les Negres,

La fuite n'est peuples un deshonneur; ce sont pour pas un des l'ordinaire les Grands & les Chefs qui en donnent l'exemple aux autres, qui ne manquent pas de les imiter. Leur conduite est suffisamment justifiée, pourvû qu'ils échappent à la poursuite de leurs ennemis, & qu'ils regagnent leurs maifons. On s'embaraffe peu qu'ils ayent perdu leurs boucliers, & qu'ils ayent jetté leurs armes pour fuir plus aifément & avec moins d'embaras, le point principal est d'avoir sauvé leur vie & leur liberté, cet avantage leur suffit, car ils ne font point confister leur gloire à se faire tuer ou estropier.

> Les Negres de Juda ont un trés-grand avantage fur leurs voilins; c'est d'avoir desarmes à seu bien plus qu'eux. Ils scavent fort bien s'en fervir, & s'ils étoient mieux disciplinés & mieux conduits, il est certain qu'ils seroient bientôt mastres de tous les pais qui environnent le

lenr.

Les fufils dont ils se servent leur viennent des Européens, qui trafiquent chez eux, ausi bien que la poudre & les balles. On ne sçauroit affez blamer l'imprudence des Éuropéens qui leur vendent ces armes, qu'ils ont souvent tournées contre eux, & dont ils se serviront quelque jour pour les détruire entierement. On

рецт

EN GUINE'E ET A CAYENNE. ut dire qu'il y auroit longtems que a seroit arrivé si la politique des Nees ne leur avoit fait voir qu'ils tirent is d'avantage de la demeure des blancs ns leur païs, qu'ils n'en tireroient du lage de leurs Comptoirs & du massaqu'ils en pouroient faire. Car de dire e les Europeens doivent leur fûreté Forts qu'ils ont qui les mettent à uvert des insultes & de la mauvaise lonté des Negres, c'est se tromper à aitir. Ces Forts ne sont bons que pour fêter un coup de main, une émeute pulaire, ils deviendront inutiles quand s Negres le seront déterminés à les affer ou à les exterminer. Ils ne peuent recevoir-du secours que par mer, les Negres étant maîtres de la Barre, s secours qui leur viendroient par c tvoye leur deviendroient inutiles. cau & le bois, les vivres & les rafraiiffemens dont ils ont fans ceffe befoin, nr entre les mains des Negres qui peuent les leur couper, & les obliger de mettre à leur diferetion dès que le bein les pressers à quelle confiance peutprendre dans des barbares qui n'ont honneur ni foi, & qui dans une ocsion semblable ne se feroient pas la oindre peine d'y manquer? Je sçais que s Européens sont braves, qu'ils iça-Tome I I.

vent faire la guerre. Je veux même que ce foient autant de Cesars, mais leur nombre estifi petit, que quand tout ce qu'il-v a de François, d'Anglois, de Portugais & de Hollandois se joindroient ensemble, je ne sçais s'ils feroient cent hommes; & que feront cent hommes contre une multitude qui prendra la fujte dès qu'elle se verra un peu pressée, & qui est fure de les vaincre par la famine & par des embuscades qu'elle leur dreffera . & où ils ne manqueront pas de tomber des qu'ils s'éloigneront un peu de leurs Forts?

Il n'en est pas de même des Européens établis à la Mine, à Acra, à Cap Corfe & autres lieux de la côte. Outre que leurs Forterelles sont infiniment meilleures, ils sont maîtres de la rade, & il ne dependent point des Negres pour de barquer & embarquer ce qui leur vient du dehors. Voilà de quoi faire penfer les Directeurs des Compagnies. Il rest à voir quelles mesures ils prendront pow

y apporter du remede.

Armes des Negres.

Les fusils qu'on leur porte d'Europe ne sont pas des meilleurs, en cela les Negocians marquent quelque étincel de prudence. Les ouvriers Negres sca vent fort bien les racommoder, tremp les batteries & brazer les canons, ce

Tome 2. Pag. 243.



tufile,

poff-

Elea

IN GUINE'E ET A CAYENNE. 243 fait qu'ils n'en consomment pas tant qu'il fait qu'is...
feroit à desirer.ll s'en servent tres-oien,
feroit à desirer.ll s'en servent tres-oien,
tirent juste. Je le repête, il ne leur manque leur
tirent juste. Je le repête, il ne leur manque leur
tirent juste. Le conduits.

Outre les fusils qui sont une partie de leurs armes offensives; ils portent tous des boucliers de quatre pieds au moins de hauteur, & de prés de deux pieds de large. Quelqu'uns en ont de peau de Bœuf ou de cuir de d'Elephant; mais ils les trouvent trop pesans, il y en a peuà Juda qui s'en servent; ils en ont de même grandeur qui sont faits de jonc, si bien travaillés & si serrés que les sièches ni les dardilles ne les peuvent percer.

Leurs arcs font grands & forts; ils ont communément cinq pieds de hauteur. Il les font d'un bois roide & dur; il n'en manque pas dans les Forêts qui Arcs & 12. sont au bord de l'Eufrate. L'on n'a pas thes. pour les arbres de ces Forêts le même respect que pour ceux qui sont entre cette riviere & le bord de la mer. Leur grand nombre a empêché qu'on ne les prît pour des divinités.

Les flêches sont de roseaux, la pointe qui y est entée & fortement attachée, est est de fer qu'ils forgent eux-mêmes, ou de bois dur dont on augmente la dureté en les mettant dans les cendres rouges

aprés que les ardillons sont faits.

VOYAGES 244

Les Européens leurs portent des fabres, les uns droits, les autres courbes on d'a. & plus larges vers le bout qu'à la poignée qui pour l'ordinaire n'a point de garde; ils font grands & pefans, ce qui marque que ceux qui s'en lervent font trés-forts, ils ont au moins trois pieds de lames, leur taillandiers en font aussi qui font tranchans & plus pefans que

ceux qui leur viennent d'Europe.

Sabres de POIS.

Les Negres qui n'ont pas le moyen d'avoir des sabres de fer ou d'acier en ont de bois dur, de la forme à peu prés de ceux de fer, mais plus épais & plus pefans; ils ne coupent point, mais ils donnent des coups qui cassent la tête &

rompent les bras.

Mailloches de bois-

Outre les fabres de bois souvent en leur place ils ont des mailloches de bois dur & pefant, dont l'extrêmité est garnie d'une boule prise dans le même bois de trois à quatre pouces de diametre qui porte de surieux coups. Quelqu'uns garnissent la boule de cioux à têtes rondes ou pointues; c'est une espèce de massue ou de casse-tête, à peu prés comme ceux dont le servent les Sauvages du Canadas & de la Louifiane.

Cardilles.

Leurs dardilles ont quatre pieds ou environ de longueur; la hampe est plus grosse dans son milieu qu'à ses extrémi-

EN GUINE'E ET A CAYENNE. tés. Cela augmente la force du coup & rend la conduite plus juste; la pointe est quelquefois de fer avec des ardillons qui rendent la blessure plus difficile à guerir à cause de la peine que l'on a à la retirer de la playe qu'elle a faite. Celles dont la pointe n'est que de bois, sont à peu près de même figure. Je ne trouve pas que les Negres de Juda ayent la coûtume de les empoisonner comme les Sauvages de l'Amerique ont coûtume d'empoisonner leurs flêches austi bien que quelques Negres de la côte Occidentale, de la côte d'Or & de quelques autres païs.

Leur saguayes ne different des dardilles que par leur longueur & par la pointe qui est comme nos fers d'espontons, soit que la pointe soit de fer ou de Saguayes. bois durci. Ils se servent de ces deux sortes d'armes avec beaucoup d'adresse. De trente pas ils donnent dans un écu, il est rare qu'ils manquent leur coup, sur tout quand ils n'ont rien à craindre de ce contre quoi ils tirent. Chaque foldat qui n'a point de fusil est chargé d'un bouclier, d'un labre ou d'une mailloche, d'une faguaye & de trois ou quatre dardil-

les.

Les tambours dont ils se servent dans les armées, sont les mêmes qu'ils em-

Xiii

VOYAGES

de guerre le ployent dans leur musique; si tant est qu'on puisse donner le nom de musique de musique. ou de simphonie au charivari qu'ils font

> Ces tambours ne sont qu'un arbre creusé, ouvert par un bout & formédu même bois par l'autre en portion de cer-

avecleurs instrumens.

cle comme nos tambours. On choifit pour cela du bois leger; on ne leur donne que douze à treize pouces de diametre, & environ vingt-deux pouces de longueur. On couvre l'extrêmité ouverte avec une peau de chevre ou de mouton bien ratiffée & on la ferre sur la caisse avec des cordes de jonc que l'on bande avec des chevilles de bois. La caisse est environnée d'un tablier court à peu près comme nos timbales avec une bande de Tarabeurs, toile de cotton qui l'attache au col du tambour. Ils ne se servent que d'une baguette de bois dur avec une petite tête en guise de boule. Celui qui bat tient la baguette de la main droite & bat encore avec la gauche, tantôt avec les doigts & tantôt avec la paulme de la main. Le son de ces instrumens est lourd & pesant. Ils 'aiment beaucoup nos caisses d'Europe, mais ils ne peuvent s'assujettir à se servir de deux baguettes comme nous faisons. Le Roi de Tuda a dans la musique de

sa chambre des timbales; elles ne diffe-

bois.

en Guine's et a Cayenne. 247 rent des tambours dont nous venons de donner la description que par leur grosfeur. Elles sont de même matiere, de même forme, mais elles sont une fois plus grosses & plus longues. On les bat de même; chaque Timbalier n'en a qu'une qu'il ne porte point au col comme les tambours, mais qui est suspendué au plancher avec des cordes.

Les Trompettes dont on sert à la guerre & dans les concerts, sont de dents d'Elephant; il y en a de plusieurs longueurs & de differens diametres; ce sont plûtôt des cornets. Les cornes de bœuf dont se servent nos vachers & nos gardeurs de cochons, rendent un son qui doit être aussi agréable à peu de chose près que ces sortes de Trompettes.

Il y a pourtant bien du travail dans ces fortes d'instrumens, car il faut diminuer à force de raper, l'épaisseur de la dent pour la reduire à celle qu'on lui veut laisser, ce qui est un travail long, & il faut que ceux qui les embouchent ayent la poitrine forte. Les differentes longueurs & épaisseurs de ces Trompettes produisent differens sons, qui me paroissent plus propres à faire un charivari qu'une harmonie un peu tolerable. Aussi faut il être accoûtumé à ces sortes de bruits pour n'en être pas étourdi.

X. iiij

Trompettes d'I voise. 248 VOYAGES

Plutes de fer.

Leurs Flutes, autres instrumens qui entrent dans leur musique sont de ser. Ce sont des cones de disserentes longueurs & largeurs faits de lames de ser minces & brazées, n'ayant qu'un seul trou dans toute leur longueur, sur lequel ils appuyent un doigt; elles ne doivent les disserent tons qu'elles produisent qu'à leurs disserent ex rendent un sont limées proprement & rendent un sont éclatant qui n'est suportable que quand on l'entend de loin, car de près il écorche les oreilles les moins delicates. Il n'y a que les Negres qui le puissent supporter.

Panier d'o-

Voici un autre instrument fervant à la musique du Roi & des Grands, dont mes memoires ne m'apprennent pas le nom. C'est un panier d'ozier fait comme une grosse bouteille ronde de six à huit pouces de diametre, d'environ dix pouces de hauteur sans compter le goulet qui en a cinq & qui sert à le tenir. Ce panier est rempli de coquilles, je crois que ce sont des bouges. Celui ou celle qui en joue tient le goulet de la main gauche & agite les coquilles qu'il renferme avec cadence & melure, & frappe dessus de tems en tems avec la main droite. On donne à nos petits enfans en France de petits Tambours à manche, dans

EN GUINE'E ET A CAYENNE. 249 lesquelles it y a des pierretes qu'ils remuent & dont le bruit doit être plus agréable, parce qu'ils sont couverts de parchemin, que celui que produisent

ces paniers de jonc.

En voici un second dont je ne sçais pas nonplus le nom; il est de fer. C'est un cilindre creux d'un pouce ou environ de diametre roulé en spirale autour d'un bâton: les deux extrêmités font ouvertes; un des bouts du bâton a pour ornement un Coq de cuivre; l'autre extrêmité sert de manche pour le tenir. Le mulicien ou la mulicienne embouche l'autre ouverture, & produit des tons & des sons qui s'accordent à ceux des autres instrumens.

Voici le troisiéme. C'est un Tambour ou espece de Tambour, dont la caisse est un pot de terre fait comme une boule d'un pied ou environ de diametre, avec une ouverture d'environ fix pouces bordéc d'un ourlet d'un pouce de hauteur.

On couvre cette hauteur avec un par- Tambour de chemin ou une peau bien ratiffée. & on la bandeavec un cercle d'ofier que l'on fair entrer de force autour du bourlet.

Iln'y a que les femmes qui se s'ervent de cet instrument. Etant accroupies à terre ou fur une natte, elles mettent l'instrument devant elles, & frappent def-

fus avec une baguette de bois dur à tête ronde qu'elles tiennent de la main droite; elles frappent de la main gauche, ou plûtôt des doigts de cette main fur la peau, & tirent de cet instrument un fon qui ne doit pas être plus agréable que ceux des autres instrumens que nous venons de décrire.

Il est surprenant que les Européens établis à Juda, & particulierement les François qui y ont introduit le luxe de leurs meubles & l'abondance & la délicatesse de la table, n'ayent pas encore fait passer chez ces peuples leur musique & leur simphonie. Rien n'est plus aifé: car ces peuples ont du goût, & il ne faudroit pas beaucoup de tems pour les perfuader d'abandonner leurs concerts barbares qui dechirent les oreilles les plus dures, & leur faire aimer nos instrumens & notre musique.

les Grands soient plus maîtres que dans cet Etat. Ce que j'ai dit ci-devant marque affez, qu'excepté le cérémonial, les Scigneurs font autant que le Roi. Une Liberté des des choses qui le prouvent plus clairement, c'est la liberté qu'ils ont de venger leurs injures particulieres, non par les duels, comme cela s'est pratiqué en bien des païs, mais par des guerres ou

Je ne connois pas de païs au monde où

Grands.

en Guine'e et a Cayenne. 25 t vertes où l'on voit des batailles, des pillages, des incendies & des enlevemens de captifs. Le Roi tout maître qu'il paroît être, n'a d'autre remede à y apporter que de les exhorter à la paix, par l'entremise des Directeurs des nations Européennes.

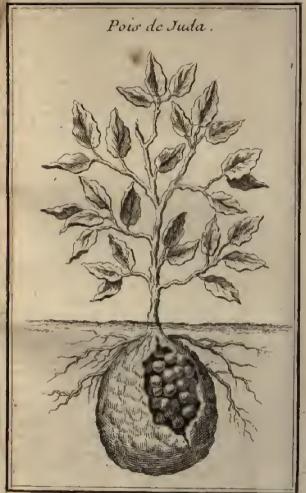
Il y a quelquefois employé ses femmes du troisiéme ordre, qui au nombre de deux ou trois mille ont été ravager les terres de celui qui ne vouloit pas accepter les conditions raifonnables que le Roi proposoitaux parties opposées. Le respect qu'on avoit pour ces semmes qu'on n'ose toucher seulement du bout du doigt, obligeoit les mutins à feire la paix, & ils aimoient mieux confentir à un accommodement, que de se voir ruinés par ces furies ou de s'exposer à la vengeance que toute la nation se seroit trouvé obligée de tirer d'eux, s'ils avoient donné atteinte à une loi qui passe pour fondamentale dans l'Etat, qui est de ne jamais toucher aux semmes du Roi pour quelque raison que ce puisse être. Cette liberté des Grands a pensé ruiner plus d'une fois cet Etat. Ses forces le rendent respectable à tous ses voilins, mais il est fort à craindre que ces mêmes forces agissant sur elles-mêmes dans ces guerres intestines, ne le renverVOYAGES

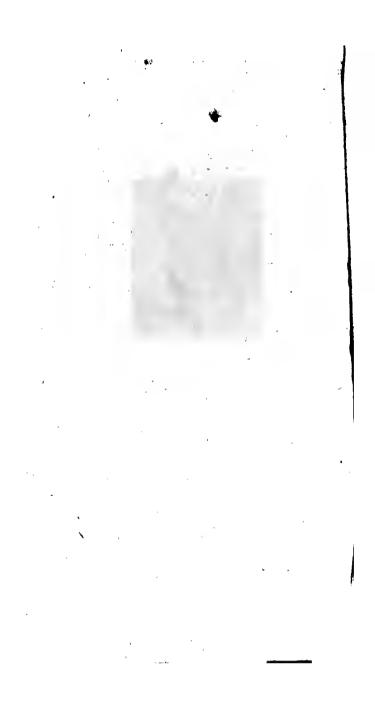
ge des Isses auquel le Lecteur pourra avoir recours. Mais voici une espece de pois doit je n'ai eu connoissance que par le Journal du Chevalier des M. * * il en avoit apporté de quoi faire parc à tous les curieux, mais le different qu'il a eu à son retour de Cavenne avec la Compagnie, lui a ôté le moyen de pouvoir

disposer à tems de cessiomences.

weilleus .

Ces pois forment de petits arbriffeaux femblables à ceux qui portent le Piment ou Poivre rouge. Ils ne passent pas dix-huit à vingt pouces de hauteur, Pois mes-leur bois, leur écorce, leurs branches, leurs feuilles sont si semblables aux Pimentiers, qu'il n'y a perfonne qui ne s'y trompe. Ils ne fleurissent point & l'on voit en cela la sagesse de la nature qui ne fait rien d'inutile, & qui en feroit si elle faisoit produire à une plante des fleurs qui ne seroient suivis d'aucuns fruits. Ces arbrisseaux en portent pourtant & en assez grande quantité, mais ces fruits ou plûtôt ces pois sont renfermés dans une bource ou membrane presque aussi forte qu'un parchemin, qui est placée fous la tige & entre les racines qui soutiennent & qui fournissent la nourriture à l'arbrisseau. On trouve dans cette poche cent vingt & jusqu'à cent cinquante pois verds, tendres, faciles à





en Guine'e et a Cayenne. 255 cuire & à digerer, d'un très-bon goût, quine different en rien de nos pois d'Europe, & dont on fait des purées excellentes.

Quand les feuilles commencent à jaunir, on arrache l'arbrifleau avec la poche qui y est jointe & on l'ouvre pour en tirer ces pois. Lorsqu'on les veut manger très-tendres, & comme les premiers pois verds que les gens delicats achetent si cher en France, on les tire de terre avant que les feuilles jaunissent. Quand on les veut plus formés & plus meurs, il n'y a qu'à attendre que l'arbrisseau soit tout à fait sec.

On seme ces pois à la fin des pluyes, & on les peut cueillir au bout de six semaines. Je crois qu'on en pourroit saire plusieurs recoltes dans les païs chauds si on avoit soin de les arroser pendant quelques jours après qu'on les a mis en terre.

Je trouve dans le Journal du Chevalier des M.***un petit fruit rouge, dont il ne donne ni le nom ni la figure, & qu'il croît pouvoir croître en France. Il avoit apporté des pepins de ce fruit qui font assez semblables aux pepins de nos poires. Ce fruit étant maché sans être avalé, a la proprieté d'adoucir ce qu'on peut mettre après lui dans la bouche de plus aigre & de plus amer. J'ai peine à pardonner à Montieur des M.*** la negligence qu'il a eu de ne nous pas mieux inftruire fur ce fruit, dont l'ulage feroit admirable & extrêmement recherché par ceux qui ont tant de peine à prendre les remedes amers & desagréables que les Medecins ordonnent, contre lesquels la nature se revolte, sans que la raiton puisse y apporter du remede. Les popuis ont été perdus avec quantité d'autres choses qu'il avoit ainatlées, dont la perte n'est pasaitée à reparer.

Qualité du terr in & maniere de le travaillere

La terre de tout ce Royaume est rouge & tres fertile. Il n'en feut point d'autres preuves que les trois recoltes que l'on fait dans le même champ. Les terres du Roi se labourent & se sement par corvées, & avant que qui que ce soit ose travailler les siennes. Il donne le signal de ce travail par trois coups de canon qu'il fatt tirer au coucher du Soleil. Il n'en faut pas davantage pour avertir les Grands d'affembler les peuples de leur Jurisdiction, & d'être le lendemain au point du jour devant la porte du Palais du Roi. La moitié de ces gens est en aimes comme dans un jour de bataille avec leurs Tambours, leurs Trompettes & leurs Flutes. L'autre moitié a des houes, seul instrument qu'ils employent à la culture de la terre. Le fer de ces hoües houes est large comme la main; ce sont eux mêmes qui le forgent des barres qu'on leur apporte d'Europe. Il est mince, & il a une douille, dans laquelle on fait entrer le manche qui n'est pas droit comme par tout ailleurs, mais courbé à l'équerre. Cet instrument tout bizarre qu'il paroît est commode, parce que ce-lui qui s'en sert, n'est point obligé de se

courber en travaillant.

Tome I I.

Après que les gens armés & les travailleurs ont chanté & danfé quelque tems devant le Palais pendant que leurs Chefs reçoivent les ordres du Roi par la bouche de son premier Valet de chambre, ils partent & courent comme des cerfs aux lieux qui leurs font marqués, & pendant que ceux qui sont armés chantent & dansent au bruit de leurs instrumens qui sont toûjours avec leur Chef à la tête de l'ouvrage, les travailleurs font merveille. Ils imitent par leurs mouvemens & leurs chants ceux qui dansent, & suivent la cadence des instrumens. On diroit que tous ces gens ne sont que des chanteurs & des danseurs, & cependant ils travaillent avec une vitesse, une force & une propreté qu'on ne trouve point ailleurs. Ils coupent toutes les terres en sillons relevés, ceux des terres du Roi ont leurs sillons bien plus élevés que celles des particuliers. On seme ou l'on plante deux jours après que le labourage est achevé.

Lorsque la nuit approche on quitte le travail, & on vient en chantant & en dansant devant le Palais, où l'on se delasse en dansant pendant que les Grands qui ont presidé au travail rendent compte de l'Etat des terres au premier Valet de chambre du Roi; après quoi chacun s'en retourne souper & coucher chez soi.

Il ne faut pas s'imaginer que ceux qui font éloignés de six ou sept lieues de la ville où le Roi fait sa résidence viennent tous à Xavier; il n'y a que ceux qui en sont à deux ou trois lieues. Le Roi a des terres dans les Provinces éloignées aussi bien qu'aux environs de sa Capitale. La culture de ces terres là est commisé aux soins des Gouverneurs de ces Provinces, & les peuples de leur Jurisdiction les cultivent avec les mêmes cérémonies que celles que nous venons de rapporter.

Il faut avoiler que ces peuples aiment bien passionnément le chant & la danse, puisqu'elles leur servent à se delasser après des journées entieres de travail. J'ai remarqué cela en Amerique où nos blegres après six jours entiers des rudes

en Guine'e et a Cayenne. 259 travaux des sucreries qu'ils ne finissent que le Samedià minuit, passent le reste de la nuit à danser, & quand leurs maîtres ne veulent pas souffrir qu'on danse chez eux, ils sont guayement deux ou trois lieues pour trouver une habitation où l'on permette leurs danses.

On ne peut assez admirer leur diligence dans le travail, il est vrai qu'ils s'y mettent le moins qu'ils peuvent, mais aussi quand ils y sont une sois, c'est tout de bon & on est étonné de trouver dix mille arpens de terres labourées & dressées en sillons que l'on avoit yû le

jour précedent en friche.

Les deux rivieres qui traversent le Les deux riRoyaume de Juda sont extrêmement da foit posse
positionneuses, & le position excellent; sonneuses,
c'est ce qui fait que les naturels du pass
negligent la pêche de la mer p'us que
leurs voisins qui n'ont pas cet avantage,
car le passage de la Barre est pour eux un
leger obstacle; ils donnent leur position
à bon marché.

On trouve dans leur Eufrate des Crocodilles qui detruifent beaucoup de poiffons, des Vac les marines, autrement des
Lamentins & des Chevaux marins. Les
Negres n'aiment point ces derniers, parce qu'ils font de grands degats dans leur
champs. Comme ils ont des armes à feu

Diverles ef-

dont ils sçavent fort bien se servir, ils en en diminuent le nombre, leur chair est un regale pour eux, & ils tirent de l'argent de seurs dents. Ces trois raisons suffisent pour les engager à leur faire

une guerre rude & continuelle.

On trouve encore dans ces deux rivieres une très grande quantité de Chevrettes, d'Ecrevisses, de Homars, de Poupars & d'autres poissons à l'écaille. On y pêche des Anguilles très-grosses & trèsgraffes, des Muges, des Surmulets, des poissons blancs qui approchent de nos Brochets & mêmes des Soles, des Rayes & des Anges. On voit assez que ces poissons y viennent de la mer; c'est aussi à leurs embouchures qu'on les trouve, & dans les fosses qui en sont peu éloignées, ou l'eau est salée ou du moins saumatre. On prétend que ces poissons de mer pris en ces endroits sont meilleurs que quand on les prend dans la mer; c'est peut être le mélange de l'eau douce avec celle de la mer qui leur donne cette delicatesse.

Dileaux laupages & domestiques.

Les oiseaux de toute espece n'y sont pas moins abondans que les poissons. Je ne parle point ici des volailles domestiques, je crois en avoir parlé autre part. Je parle des sauvages, comme sont les Perdrix rouges, les Faisans, les Grives, les Tourterelles, les Poules pintades,

EN GUINE'E ET A CAYENNE. 261 les Canards, les Cercelles, les Becaffes, les Ortolans & les Ramiers. Tous ces oifeaux font excellens. Si' on mangeoit des Chauve Souris comme en quelques endroits des Indes Orientales, il n'y auroit pas danger de mourir de faim dans souris, ce pais là; car elles y font en si grand nombre que le Ciel en est couvert dès que le Soleil est couché. Lorsque le jour approche, elles s'attachent à la cime & aux grosses branches des arbres; elles s'acrochent les unes aux autres & forment des amas qui ressemblent de loin à des effeins d'abeilles ou à des regimes de cocos. C'est un plaisir de tirer dessus pendant le jour afin de faire tomber le paquet, & voir l'embaras où elles font quand la lumiere leur frappe les yeux. Eiles sont pour l'ordinaire de la grosseur des Poules communes. Les Negres quoique gens de grand appetit n'en mangent point, c'est ce qui en augmente la quantité; ils les ont même en horreur. Elles entrent fort souvent dans les maisons, c'est où les Negres les prennent plus aisément & les tuent.

L'oiseau le plus singulier qu'il y ait dens le païs, c'est celui dont j'ai donné la description dans ma relation de l'Afrique Occidentale sous le nom d'Oiseau rouge, ou bleu, ou jaune, ou noir.

fur les Oifeaux bleut ou fouges.

Remarque Monsieur Brué en a fait voir à Paris an retour de son dernier voyage, mais une circonstance qui lui a échapée, peutêtre parce qu'elle ne se rencontre pas dans ceux du Senegal comme on la voit constamment dans ceux de Juda, c'est qu'ils changent de couleur à chaque muë ; de sorte que ceux qui étoient noirs cette année, deviennent bleus ou rouges l'année suivante, ils seront jaunes l'année d'après & ensuite verds, mais ils ne sortent point de ces cinq couleurs qui font toûjours très-vives, & ils ne font jamais panachés. Après cet exemple qui vient de la sage nature, on ne peut pas taxer d'inconstance les personnes qui aiment le changement dans les couleurs de leurs habits. Quand même elles ne portoient pas les mêmes couleurs autant de tems que ces oiseaux, elles ont le pouvoir de changer plus souvent leur plumage, & par une suite qui me paroît raisonnable, la couleur de leur plumage est d'être panachée, ce que la nature n'a pas accordé à ces oiseaux. Le pais en est tout plein, ce qui ne les rend pas plus faciles à élever & transporter.

On y voit aussi un très grand nombre de Peroquets; ils sont tous gris avec quelques plu nes rouges à la tête, au bout desaîles & à la queue, ils s'aprivoisent

EN GUINE'E ET A CAYENNE. 263 ailément & apprennent facilement à parler. Le sexe babillard est très propre à les instruire.

C'est aussi le païs des Singes. On en singes de voit de plusieurs especes & aussi mé- Jaquin, chans les uns que les autres. Il y en a aux environs de Jaquin qui sont trèsjolis, ils sont dociles, ils retiennent les leçons qu'on leur donne & apprennent une linfinité de choses, bien entendu pourtant qu'il faut que le fouet soit toûjours present, & qu'on le leur fasse sentir à la moindre faute qu'ils commettent, car leur naturel leger les porte sans cesse à mal faire, & ne peut être reprimé que par le châtiment.

Les Bœufs font petits, il est difficile d'en rendre une raison qui satisfasse entierement, car ils ne travaillent point du tout & leur paturage est excellent, ceux du Niger au contraire sont grands, Bealaux des on s'en lert pour porter des hommes & meniques. de très-pesans fardeaux, & des marchan-

difes, sans que cela les empêche de devenir très-grands & trés-forts. Les uns & les autres ont la chair tendre, grasse, fucculante. Les Veaux & les Cabrits sont trés-bons, & les moutons n'y valent rien, ils sentent la laine graffe & le tuif, En un mot, c'est un païs ou les Negres font bonne chere depuis que les Blancs

264 VOYAGES

leur ont appris l'art de la cuisine, & où les Blancs peuvent tenir des tables delicates & bien garnies à bon marché. Il ne leur peut manquer que du vin & de la farine de froment. Il est vrai cependant que les Lievres, Lapins & Perdrix n'ont pas le fumet qu'on y trouve en Europe. On ne voit dans le Royaume ni Chevaux, ni Chameaux, ni Anes, ni Mulets, ni aucune autre bête de selle ou de charge. Tout le monde va à pied, & tous les fardeaux se portent sur la tête quand ils n'excedent pas ce qui peut faire la charge d'un homme, ou attachés à un ou deux leviers portés sur la tête ou sur les épaules, de deux ou plusieurs hommes selon la grandeur & sa pesanteur. Generalement parlant tous ceux qui n'ont point d'esclaves vont à pied, & portent ou font porter en payant, les fardeaux qu'ils veulent tranfporter.

Hamacsdont Les Européens, les Grands & les gens on le fent à riches se sont porter dans des hamacs sur la tête de leurs esclaves. Les plus beaux hamacs viennent du Bresil, ils sont de cotton, les uns sont travaillés à plein comme une forte piece de toille, les autres sont à jour comme un rescau; la longueur ordinaire des uns & des autres

est de sept pieds sur dix, douze ou qua-

torz

EN GUINE'E ET A CAYENNE. 265 torze de largeur. Chaque bout est partagé en 50. ou 60. parties enfilées dans de petites cordes de soye, ou de pitte, ou de cotton qu'on appelle rubans qui ont chacune environ trois pieds de longueur. Tous les rubans d'un bout de la piece s'unissent ensemble pour faire une boucle, ou l'on passe une corde qui s'attache à un roseau ou bambouc long de quinze à seize pieds; on attache de même l'autre extrêmité, de maniere que la longueur du hamac & de ses rubans fasse un arc de cercle. Les deux porteurs mettent les bouts du bambouc sur leur tête, la personne s'assied ou se couche de son long dans le hamac, non pas en droite ligne & fuivant la longueur du hamae, parce que dans cette situation elle auroit le corps plié en deux, & les pieds aussi hauts que la têre, ce qui seroit une posture incommode, mais fur la diagonale du hamac, c'est-à dire la tête à un des coins & les pieds au coin opposé; ce qui fait que le corps est posé presque aussi de niveau que si on étoit couché sur un matelas. Les gens delicats mettent un oreiller sous leur tête pour la tenir plus élevée. J'ai parlé des hamacs dans mon Voyage des Isles, tome second page 39. où le Lecteur trouvera tout ce qu'il pourra desirer sur cette matiere.

Defeription du hanne, Les hamacs qui viennent du Bresse font de diverses couleurs, fort bien travaillés avec des crepines & des franges de même matiere qui pendent aux côtés & qui font un ornement qui n'est pas à mépriser.

On se sert communément d'un parafol pour se garantir des ardeurs du Soleil, que celui qui est dans le hamac tient

à la main & qu'il oppose au soleil.

Quand on voyage la nuit & qu'on veut éviter la pluye ou le serain qui ex fort dangereux en ce païs là, on étend une toile ordinaire ou une toile cirée sur le bambouc, & tout en dormant on ne laisse pas de saire du chemin d'une maniere infiniment plus douce que dans une Liviere.

Les Directeurs Européens & quelques Grands ont des hamacs sur le modele des serpentins dont on se sert au Bresil, & dont M. Frezier Ingenieur ordinaire du Roi nous a donné la figure dans son excellente Relation de son voyage à la mer du Sud, imprimée à Paris en 1716, où le Lecteur trouvera abondamment de quoi se satisfaire; rien au monde n'étant ni mieux écrit ni plus détaillé, ni plus sidele, ni plus propre à contenter les curieux, même les plus difficiles & les plus critiques. Je dois dire ici à la louan

EN GUINE'E ET A CAYENNE. 267 ge de cet Auteur qu'ayant été attaqué très mal à propos par le Pere Fueillée Minime, dans une Preface critique qu'il a mise à la tête du Journal de ses observations Phisiques & Botaniques sur les côtes de l'Amerique Meridionale, dans laquelle ce bon Religieux ne garde aucun ménagement, ce sçavant Ingenieur y a répondu avec tant de netteté, de précifion & de modestie, qu'en se défendant de ce dont on l'accuse, il donne à ce Pere des leçons d'une moderation dont il seroit à souhaiter qu'on trouvât quelque vestige dans la Preface de ce Pere. L'Ouvrage de M. Frezier est imprimé à Paris chez Ravenel en 1727.

Je reviens au Hamac ou Serpentin.

Le Serpentin dont on se sert au Bresil' & à Juda qu'il ne faut pas confondre avec le Palanquin qui est en usage dans les Indes Orientales, comme a fait le sieur Duret, ne differe du Hamac ordinaire Description qu'en ce qu'il est couvert d'un dais en du Serpentique Imperiale ovale qui a toute la longueur du Hamac & environ quatre pieds de largeur. On le fait de carton ou de planches très minces d'un bois des plus legers, & on le couvre d'une étoffe de foye ou d'une fine toile cirée avec des rideaux de Taffetas que l'on tire du côté que le Soleil donne. C'est dans cette

VOYAGES 268 voiture que les Directeurs Européens font leurs voyages.

Marche des Directeurs Européens.

Lors qu'ils sortent de la ville ou pour aller à la promenade ou en quelques lieux plus éloignés, ils sont toûjours accompagnés & escortés par le Capitaine Negre protecteur de leur nation, qui est porté dans un Hamac après celui où est le Directeur. Le Pavillon de la nation est porté tout deployé à la tête de toute la troupe qui est toûjours composée des troupes du Capitaine Negre au nombre de cent, cent cinquante ou deux cent. avec des Tambours & des Trompettes. Ceux qui sont armés ne cesse de faire des décharges de leurs fusils. Les autres battent la caisse & sonnent leurs Trompettes, & tous dansent ou chantent pendant tout le chemin.

Prérogative François.

Sur quoi il saut remarquer que le Padu Diseagus villon de France précéde tous les autres. & que si les Directeurs des autres nations rencontrent celui de France, ils lui cedent le pas & la main. C'est une prérogative dont nos Directeurs font en possession de tout tems, & dont les Negres qui nous sont attachés sont pour le moins austi jaloux que nous mêmes. Quand on leur en demande la raison & qu'on l'a voulu sçavoir des Rois mêmes, ils ont tous repondu uniformement que

EN GUINE'E ET A CAYENNE. 269 les Rois de Juda étoient les enfans des François, qu'ils leur devoient tout le fur la prérocommerce & toute la richesse de leur gative des Etat, & qu'ils ne pouvoient leur faire affez d'honneur, ni leur marquer affez leur reconnoissance.

Réponfe du Roi de Juda

Le Chevalier des M. * ** a remarqué dans les differens voyages qu'il a fait en Juda, que les Negres étoient assez dispofés à recevoir la foi malgré l'ignorance où ils vivent, leur insensibilité pour les choses qui ne tombent pas sous les fens, & le libertinage au sujet des femmes.

Il assure que malgré la veneration si marquée qu'ils ont pour le grand Serpent & pour sa très-nombreuse Famille; ils reconnoissent un être supreme, Créateur de toutes choses, infiniment plus grand & plus puissant que le Serpent. Ils difent qu'il habite dans le Ciel, d'où touchant il gouverne tout l'univers, qu'il est tout. Dieu. puissant & infiniment bon & juste. Ils ont recours à lui dans les grandes calamitez publiques, ou pour obtenir la fanté de quelque personne considerable; il est vrai pourtant que ce n'est qu'après qu'ils ont inutilement invoqué le Serpent, & ont tout mis en œuvre pour en obtenir ce dont ils ont besoin. Ils s'adressent alors au grand Dieu; ils le prient, ils passent

des Negres

Z iii

VOYAGES

les jours entiers & les nuits à chanter & à danser à son honneur, & après luy avoir sacrifié toutes sortes d'animaux, ils luy immolent enfin des hommes & des jeunes enfans des deux sexes. On se souvient encore que le Capitaine Affout qui vit encore aujourd'huy offrit au Dieu du Ciel un facrifice d'hommes & d'enfans pour obtenir la fanté à son perc.

Ces dispositions parurent excellentes aux François qui s'établirent dans ce Royaume en 1666 & 1667. Ils crurent qu'ils pouroient y faire connoître le vray Dieu, & y introduire la Religion. M. du Casse qui est mort Lieutenant Genérale des Armées navales du Roi,

Capucipa.

Million des y conduisit deux Peres Capucins fur le Vaisseau la Tempeste, en 1667, qui apprirent si parfaitement la langue du pais, en moins de rien, qu'ils prêchoient sans interprête, & qu'ils travaillerent avec tant du succés à convertir ces peuples, que le Roi qu'ils avoient convaincu de l'extravagance de ses superstitions, étoit prêt de recevoir le Baptême, ce qui auroit été suivi de la conversion de tont son peuple, lorsque Opposition d'autres Européens établis au même Royaume, & d'une Religion bien op-

posée à la notre, crurent que la perte

de la part des Européens beretiguer.

en Guine'e et a Cayenne. 271' de leur commerce étoit infaillible, & qu'ils feroient chassez du païs, si le Roi & le peuple embrassoient la Religion

Catholique.

Ils cabalerent donc si bien, & sirent tant de presens aux Marabous, qu'ils exciterent une sedition contre ces deux excellens Prédicateurs de la verité, de maniere que la veille du jour que le Roi devoit recevoir le Baptême, qu'il demandoit avec instance, le peuple séduit par ces indignes Chrétiens le fouleva, mit le fen à la Chapelle, assiégea le Palais du Roi & auroit immolé les Capucins à leur fureur , si le Roi ne contre le Roi les eut sauvé dans son Palais. Ce Prince Capuelins. intimidé par cette revolte, & craignant de perdre son Etat & sa vie, promit aux Marabous de demeurer dans la Religion de ses ancètres, de ne plus penser à se faire baptiser & de renvoyer sans délai ces deux Missionnaires.

Ces malheureuses conditions rémirent

la paix dans l'Estat.

Un des deux Capucins mourut quelques jours aprés, les uns disent que ce fût de chagrin, les autres assurent qu'ilsût empoisonné. Son compagnon sût contraint de s'embarquer, & ainsi sût abandonné l'ouvrage de la conversion de ces peuples.

La Compagnie Françoise de 1664, voulut faire une seconde tentative & montrer que la gloire de Dieu lui étoit pour le moins aussi chere que son commerce. Elle chercha d'autres Missionnaires & elle en trouva aisément. Deux Mission du Jacobins se présenterent en 1670. Elle Jacobins sans les fit passer dans ses vaisseaux, après les avoir pourvûs abondamment de tout ce qui leur étoit necessaire pour leurs fenctions&pour leur subsistance.Comme ils avoient appris la langue du Païs avant de partir d'Europe & dans la traversée; ils se trouverent en état de prêcher. presqu'en arrivant; mais les mêmes Européens que la charité m'empêche de nommer, pour ne les pas rendre odieux à toute la terre, recommencerent à ca-

le Capucin.
Cette tentative a été la derniere qu'on a faite pour introduire la foi dans ce Païs malheureux. La déroute de la Compagnie de 1664, qui finit en 1674, & les divers changemens qui font arrivez dans celles qui lui ont succedé, a fait

baller contre eux, e y réussirent si bien, qu'ils ne purent jamais avoir audience particuliere de Roi, ni des Grands, ni être écoutez, quand ils se mettoient en devoir de parler en public. Ils moururent dans se Païs empoisonnez comme

EN GUINE'E ET A CAYENNE. 2.72 oablier ce pieux dessein. On s'est contenté d'entretenir jusqu'à présent un Aumônier, pour administrer les Sacremens aux employez de la Compagnie qui souvent ont été privez de ce secours. Ne paut-on pas esperer que la Compagnie d'aprésent si riche, si prudemment conduite, régie par des perfonnes de piété, ouvrira les yeux fur les bésoins spirituels de ces peuples dont elle tire de fi grands avantages, & qu'elle fera de nouveaux efforts pour en bannir l'Idolâtrie & y introduire la connoisfance & le culte du vray Dieu? Si elle manquoit de lumiere sur ce sujet, elle ne manquera pas de gens qui lui en pouront communiquer. C'est une des plus louables & des plus chrétiennes entreprises qu'elle puisse former pour attirer fur elle les graces & les faveurs de Dieu les plus essentielles.

CHAPITRE IX.

D'un Peuple appellé Malais.

On ne sçait pas au juste d'où sont originaires les peuples dont je vais parler, quoiqu'il y ait un grand nombre d'années qu'ils trafiquent au Roy-

Des malaise

aume d'Ardres. Pas un Negre de ce Pais n'a eu la curiosité ou le courage d'aller avec eux pour les mieux connoître.

Ce fût en 1704, qu'il en parût pour la premiere fois à Juda. Ils n'étoient que deux, grands, bien faits, de bonne mine; l'un étoit blanc, c'est-à-dire bazanné, l'autre étoit noir. L'un & l'autre scavoient écrire, & écrivoient exa-Ctement tout ce qu'ils voyoient, & sur tout le prix des marchandises dont ils s'informoient exactement, aussi bien que des mœurs & des coûtumes des peuples. Cette curiolité & cette exactitude à tout rémarquer & à tout écrire.

Histoire de leur fut funeste. On les mit en prison deux malais, après avoir renvoyé l'Interprête qu'ils avoient pris à Jaquin, & les serviteurs qu'ils avoient amenez du même endroit, parce qu'on ne voulut pas déplaire au Roi d'Ardres dont ils étoient sujets.

Mais pour les Malais qu'on prit pour des espions envoyez par leur Roi dans le deslein de venir conquerir le Païs, après qu'ils en auroient bien réconnu la situation & les forces; on s'en désit fans bruit & on n'en a plus entendu

parler.

Les Negres de Juda qui vont trafiquer hors de leur Païs; ont eu depuis ce tems-là des occasions de connoître

EN GUINE'E ET A CAYENNE. 275 ces peuples dans le Royaume d'Ardres & dans les Païs qui sont situés au Nord-Est. Ils ont reconnu que c'étoient d'honnêtes gens, paisibles, de bon commerce, avec lesquels il y a des profits considerables à faire, attendu qu'ils aménent avec eux de bons esclaves, chargez de diverses sortes de marchandises d'un débit avantageux dans le Païs. Les bonnes rélations qu'ils en ont faites. ont obligé le Roi & les Grands du Royaume à les faire assurer qu'ils seroient bien reçûs à Juda, qu'ils y feroient leur commerce en toute sureté; ce qu'on, leur a confirmé par les sermens les plus folemnels, au nom du grand Serpent. Ces assurances en ont attirez quelqu'uns à Xavier, & c'elt à Jaquin que le Chevalier de M * * *. en a vû, & qu'il a marqué dans son Journal & dans ses Mémoires ce que j'en vais raporter.

Ces peuples parlent Arabe & écrivent monture des fort bien en cette langue. Ils sont pleins malain, d'esprit, habiles dans le commerce & de bonne foi. Ils sont braves, curieux, industrieux. Pour leur Relegion, je n'en puis rien dire, mes mémoires ne m'en instruisent pas assez; il y a pourtant bien de l'apparence qu'ils sont Mahometans. Ils ne vont point à pied comme les Negres de Juda, ils ont des chevaux

VOYAGES de la raille & de la force des chevaux de caroffe dont on se sert en France : ils n'ont pas l'usage de les férer, & cela feroit inutile, car ces animaux ont tous la corne très noire & très dure, quoi-

qu'ils soient de differens poils.

Ils employent trois Lunes, c'est-àdire, quatre vingt dix jours à venir de leur Païs à Ardres : à compter ces journées à dix lieües par jour, ce seroit neuf cens lieues, mais comme on ne fait guerres de si longues marches sans se réposer au moins de trois jours l'un, & que ces marchands conduisent avec eux des esclaves très-chargez de vivres & de marchandises; je crois qu'on peut compter qu'ils ne sont éloignez d'Ardres que d'environ six cens lieues.

coton, des mouffelines, des Indiennes de Perse & des Indes. Ils ne les tirent sur je lieu de pas des Européens qu'ils ne connoissent de leur parrie l'eulement pas ; il faut donc qu'ils les tirent des Indiens ou des Arabes ; ils sont par conséquent des environs de la Mer rouge & des frontieres de l'Etiopie. Les Sçavans corrigeront ma conje-

Autre réflexion. Ils ont des toiles de

Leurs haillements,

Ces gens sont vêtûs de longues robes amples & plissées, qui leur tombent jusqu'aux talons, avec des manches lon-

cture, comme il le jugeront à propos.

EN GUINE'S ET A CAYENNE. 274 gues & larges, rien ne ressemble mieux aux coules de nos Bénédictins : un capuchon affez large & pointu est attaché à cette robe; ils s'en couvrent la tête quand ils le jugent à propos. Ces robes sont de laine ou de toile de coton. bleues ou blanches; ils ne portent point d'autres couleurs. Ils ont sous cette robe des chemises blanches de toile de coton & sous ces chemises des calçons de la même toile & de la même couleur, dont le fond va plus d'à demie jambes & les bouts jusqu'à sur leurs pieds, comme les portent les Levantins. Ils ont à leurs pieds des fandales de cuir. Ils ont des ceintures affez larges de toile, ou de mousseline, de grands mouchoirs pendans à leurs ceintures, & des sacs qui leur fervent de poches fur leur fein au dessus de leurs ceintures. Ils rétroussent leurs robes à l'aide de ces ceintures, quand ils sont à cheval. Ils portent tous tla tête rafée, mais ils ont un foin extrême de nourrir leur barbe, & plus elle est longue & bien fournie, plus ils s'en croyent honorez. Hs n'ont pour armes Leurs armes dans leurs voyages, qu'un grand cou- & portraits teau à guaine passé dans leur ceinture & biesa un sabre de trois pieds & demi de longueur y compris la poignée. Ce fabre est fait comme nos battoirs de longue

paume.; la palete est tranchante des deux côtez, le manche est plat & la poignée ronde. Ils tirent ce fer de lear Païs, le sabriquent & le trempent eux mêmes; ce fer est si doux, & la trempe qu'ils lui donnent est telle qu'ils roulent comme un carton le manche autour de la palete & le portent sous leur bras gauche comme un livre. Cette arme seroit inutile, s'ils frapoient du plat, elle plieroit, mais en frappant du taillant, le manche qui ne plie pas sur sa largeur, mais seulement sur son épaisfeur, demeure roide & porte de terribles coups.

Leurs fufil: & poudre. On en voit à Ardres qui ont des fufils; ils les font dans leurs Païs, ils font plus courts que les notres, ce sont à proprement parler des mousquetons de gros calibre qui portent des balles de huit à la livre. Leur poudre est inferieure à la notre, cependant ils ne se mettent guerre en peine d'en acheter, peut-être ont-ils éprouvé que leurs sufils ne pouvoient résister à son essort Il est étonnant que des gens si sages n'ayent pas compris qu'il n'y avoit qu'à en diminuer la quantité, pour la proportionner à la force de leurs armes.

Ceux qui ont vû leurs fusils, disent qu'ils sont fort justes, & que la culasse

EN GUINE'E ET A CAVENNE. 270 & la batterie sont à peu près comme les notres, quoique travaillez moins délicarement.

Leur Pais renferme quantité de métaux, comme or, argent, plomb, cui-

vre, étain & fer.

Leur cuivre rouge est d'une espece très - particuliere. Ils en font des an-fervans neaux affez larges, qu'ils portent à l'in- Phosphotes. dex de la main droite. Ces anneaux sont desPhosphores qui étant exposez sur une table ou à terre, dans un lieu obscur, rendent autant de lumiere que deux bougies allumées en pourroient rendre. Aussi affurent-ils, qu'ils ne se fervent pas d'autre lumiere pendant la nuit.

Je raporte ce fait sur la foi du Chevalier des M***, qui le marque ainsi dans son Journal, & qui m'a assuré plus d'une fois avoir acheté un de ces anneaux, qui ne lui avoit couté qu'environ deux écus en marchandises, & qui produifoit cet effet merveilleux. Il l'auroit fait voir en Europe, s'il n'avoit pas eu le malheur de le perdre. Cette perte est assurément très-considérable ? mais il sera facile à la Compagnie de la réparer. Elle n'a qu'à ordonner aux employez qu'elle a à Juda & à Jaquin, d'en achéter quelques uns, quand ils se trouyent de ces Malais dans ces deux

280 VOYAGES

endroits; ou s'ils ne veulent se privet d'une chose qui leur est si nécessaire, les engager à en apporter quelques uns & leur en donner un prix si raisonnable, qu'ils y trouvent du prosit. On pourroit même les obliger à apporter de ce cuivre, & sçavoir d'eux s'ils y appor-

tent quelque préparation.

On dit que ceux qui ont entrepris de changer le fer en cuivre, avoient dit qu'ils travailloient à la récherche d'in Phosphore, & que leur travail étoit asfez avancé. Suppofé qu'ils n'y employent pas d'autre matiere ; voila de quoi les encourager & leur faire concevoir de grandes esperances de réussir. Supposé qu'ils ayent pris une autre voye, ce que je raporte ici, leur ouvrira un chemin auquel ils n'avoient peut-être pas penfé. Rien ne feroit plus beau & plus commode; tont le monde s'en serviroit & on ne seroit point exposé aux incenlies, qui n'arrivent souvent que par la negligence de ceux qui s'endorment & qui laissent leur chandelle allumée. On iroit dans les fonds de calle des Vailfeaux, dans les soutes aux poudres, dans les magazins, sans rien craindre, & la dépense d'un de ces anneaux dont la vertune s'affoiblit point, seroit un épargne considérable qui doit exciter tous

EN GUINE'S ET A CAYENNE. 281 les curieux à chercher ce secret.

Ces peuples ne se vendent pas les uns les autres. Les esclaves dont ils se servent dans leurs païs & ceux qu'ils conduisent à Ardres & à Juda, sont des étrangers qu'ils achétent sur leur route & aux environs de leur païs. On estime beaucoup ces esclaves, ils sont sont se de bonne volonté; ils les conduisent toujours chargez de marchandises comme ivoire, toiles de coton fabriquées dans leurs païs & aux Indes.

Ils ne prenent en échange que de l'eau de vie en ancres de vingt-cinq pots & des bouges. Depuis quelques années ils prennent aussi quelques curiosités d'Europe. Ils sont habiles dans le commerce, examinent beaucoup ce qu'on leur prefente, & ne sont pas faciles à se laisser tromper, du reste pleins de droiture &

de bonne foi.

On ne sçait pas au juste, de quelle Religion ils sont, on prétend avoir découvert qu'ils sont circoncis. Cette marque ne peut pas décider sur la Religion qu'ils professent, s'ils sont Juiss ou Mahometans ou Idolâtres, parce que la circoncision se pratique presque dans toute l'Asrique. On voit des esclaves qui viennent du centre de ce vaste pais qui sont circoncis, sans avoir aucune

Aa

Ce qui pourroit faire penser, qu'ils sont Juiss, c'est qu'ils ne mangent pas de toutes sortes de viandes, ils choisssent les animaux terrestres qu'ils veulent manger, les tuent eux-mêmes & les accommodent; mais ce choix des viandes & leur délicatesse à ne se servir que de celles qu'ils ont accommodées eux-mêmes, est en usage parmi les Mahometans. D'ailleurs ils boivent tous de l'eau de vie & même des liqueurs & du vin, ce qui ne convient point aux Mahometans rigides.

Ils parlent le pur Arabe, prient Dieu plusieurs sois le jour, ils n'ont ni fétiches ni gris gris, & ne se lavent point avant de saire leur priere. Ils lisent &

écrivent fort bien leur langue.

On a rémarqué à Juda & à Jaquin, qu'ils témoignent plus d'amitié & plus d'inclination pour les François, que pour les autres Européens qu'ils voyent dans ces Villes. Cela auroit dû inviter les Directeurs de notre commerce à envoyer quelques uns de leurs Commis avec cux, afin de menager un établiffement de commerce avec eux, qui ne peut être que très-avantageux à la Compagnie. Il faudroit pour réussir dans

EN GUINE'E ET A CAYENNE. 28 ; cette entraprife, que celui ou ceux qu'on enverroit à cette découverte, scusfent la langue Arabe, qu'ils scussent prendre les hauteurs & mesurer la distance des lieux où ils passeroient, & fur tout que ce fussent des gens sages, de bonnes mœurs, d'une santé forte & vigoureuse, & que l'esperance d'une récompense proportionnée à la grandeur du travail & aux risques qu'il y a dans un si long voiage, les excitat à l'entreprendre & à faire avec la dernière exactitude toutes les rémarques necefsaires pour connoître le païs des Malais, & s'il se pouvoit, de leurs voisins.

Le Chevalier des M***. a de bonnes raisons pour croire que ces peuples sont voisins de la Mer rouge, ou des côtes orientales d'Afrique; & il m'a assuré plusieurs sois, que s'il eut pû quitter le Vaisseau qu'il commandoit, il auroit accompagné ces marchands Malais dans

leur voyage.

CHAPITRE X.

Du Royaume d'Ardres.

E Royaume d'Ardres étoit autrefois bien plus puissant qu'il ne l'est Aa ij 284 Voyage s
à préfent. Il s'étendoit jusqu'à la Riviere de Volta, le long de la côte, avant que ceux de Popo & de Judase fussent soustraits de son obéissance. Ils ne laisse pas d'être encore aujourd'hui trés-considérable & d'une grande étendue, puisqu'il renserme ses Etats du côté du Nord, & qu'il va jusqu'à la Riviere de Benin.

Villes Royaume d'Ardres.

Européens qui commercent da dans cet Etat, n'y connoiscent que deux Villes, Offra qui est à cinq lieues ou environ du bord de la Mer, & à sept lieues à l'Est de Xavier & Ardres; Arda ou Assem qui est la Capitale à sept lieues au Nord-Est d'Offra. Bien des gens confondent Taquin avec Offra, & ils n'ont pas tout-à-fait tort; car ces deux lieux sont trés voisins, & la Ville d'Offra s'étant extrêmement augmentée depuis cinquante à soixante ans, elles se sont trouvées unies & ne faire qu'une Ville, que les Européens nomment indifferemment Offra ou Jaquin, & plus communément Jaquin qu'Offra. C'est dans cette Ville que demeure le Viceroi du Royaume & où les Européens qui trafiquent ordinairement dans le pais, ont leurs comptoirs & leurs magazins. Mais les Rois d'Ardres n'ont pas voulu permettre à aucune des Nations Européennes de bâtir des forts, de

en Guine'e et a Cayenne. 285 crainte qu'ils ne se rendissent maîtres du Païs, & n'y sissent ce que les Hollandois établis à la Mine, ont sait dans ce païs là, qu'ils se sont rendus triburaire.

Ce n'est que depuis quelques années, que le Roi d'Ardres jaloux des richesses que le commerce répand dans le Royaume de Juda, a permis aux feuls Francois de bâtir un Fort au bord de la Mer dans un lieu dont il leur a fait present, esperant attirer chez lui par cette distinction le commerce qu'il font à Juda. La Compagnie n'a pas encore jugé à propos de longer à faire cette dépense. Elle n'entretient pas même à Jaquin un comptoir confidérable, foit qu'elle se soit bornée au commerce qu'elle fait à Juda. foit que le mauyais air de la côte d'Ardres lui ait fait appréhender de perdrebeaucoup de commis sur cette côte extrêmement mal saine; ce qui l'obligeroit à des dépenses qui excederoient. peut être le profit qu'elle y pouroit faire.

La côte du Royaume d'Ardres est toute Est & Oüest. Elle est plate & entierement découverte; lorsqu'on en approche en venant de Juda, on la reconnoit à une pointe & à trois mottes de terre peu éloignées l'une de l'autre.

Dès qu'on les a dépassés, on trouve une ance affez grande, qui est le moiiillage des Vailleaux. Pour peu que le tems soit mauvais, que la mer soit groffe. ou que le vent vienne du large, la barre est difficille à passer; elle l'est pourtant moins que celle de Juda. Les Chaloupes y passent quand la mer est haute, mais ils n'osent pas s'y risquer quand elle est basse, parce qu'il y a peu d'eau. C'est ce qui oblige de se servir des Canots du pais, dont le fond est plat. On en trouve à louer tant qu'on veut, les Negres qui les conduisent sont à pen près aussi habiles & aussi voleurs que ceux de Juda; mais ils n'ont pas la mêmê commodité de voler, parce que la barre n'a qu'une lame à craindre & que les Chaloupes peuvent décharger les marchandises dans les Canots, sans les perdre de veue jusqu'à terre. Dans la belle saison, c'est-à-dire.

Mouillage hors le tems des pluyes, les Vaisseaux -s Vaisleaux peuvent mouiller en toute sureté à trois quarts de lieues de terre, à fix & fept brasses d'eau sur un fond de sable net de bonne tenuë. Mais dans la mauvaise faison qui est le tems des pluyes, ils font obligés de demeurerà une licüe &

demie de terre, fur huit à dix brass

d'eau, même fond & d'également bon zenuë.

EN GUINE'E ET A CAYENNE. 187 La mer est pour l'ordinaire si grosse dans cette faison, que le débarquement est presqu'impossible, de sorte qu'on est souvent huit & dix jours, sans pouvoir aller à terre ou en revenir. La meilleure faifon qu'onpuisse choisir pour traiter sur cette côte, est pendant le mois de Decembre, Janvier, Fevrier, Mars, Avril & Mai. Pendant ces fix mois l'air est plus pur & moins mal fain que pendant le reste de l'année, où il est tellement corrompu, que c'est un espece de miracle quand les blancs. n'y meurent pas, ou qu'ils ne contractent point de longues & dangereules maladies.

On trouve sur le bord de la mer un Village de peu de cases, habité par des pêcheurs & des canottiers. On s'en sertaussi pour porter des marchandises à Jaquin ou Offra, de même que pour porter les hommes dans des hamacs, comme

à Tuda.

Ce petit Village appellé Praya, a un Gouverneur ou Fidalque, c'est-à-dire, noble ou gentishomme, que le Roi d'Ardres y établit, pour administrer la justice, & faire exécuter ses ordres. Le nom de Fidalque ou Fidalgo est Portugais, marque que les Portugais ont eu des établissemens dans cet Etat, comme

ils sont encore dans les Royaumes de Benin, d'Angola & de Congo, qui sont très-considérables & situés à l'Est ou au Sud de celui d'Ardres. La langue Portugaise corrompuë s'y est conservée jusqu'à présent, & produit un jargon ou langue franque que presque tout le peuple entend, & parle de sorte que ceux qui sçavent le Portugais, n'ont pas besoin d'interprête dans cet Etat.

Les mœurs, les coutumes & la Religion de ces peuples sont presque les mêmes de ceux de Juda, excepté qu'ils n'adorent pas le serpent. Au contraire ils cherchent les serpens doux & polis,

les tuent & les mangent.

Après cela, il ne faut pas s'étonner, si ces serpens se sont retirés & se sont donnés à ceux de Juda, chez lesquels ils ont trouvé non seulement de l'humanité; mais qui les ont pris pour leurs divinitez & leurs chess, pour leur Dieu principal. Dira-on après cela que ces serpens sont des bêtes? N'admirera-t'on pas leur prudence? Que pourroit faire davantage l'homme le plus sage & le plus au fait de ses interêts?

Je crois faire plaifir au public en lui raportant ici en abregé la rélation du voyage que les François y firent en 1670, pour y établir le commerce des

esclaves

en Guine'e et a Cayenne. 287 dont la Compagnie de 1664 avoit befoin pour faire valoir les Isles de l'Amerique que le Roi lui avoit cedées.
Par ce moyen, nous entrerons dans un
detail plus ample & plus circonstancié
de tout ce qui regarde ce Royaume &

les peuples qui l'habitent.

La Compagnie des Indes.Occidentales établie en 1664, considerant donc le besoin qu'elle avoit d'esclaves Negres, voyree des fit équiper deux Vaisseaux au Havre de François Grace, la Justice & la Concorde, ils Atdres, en étoient de deux cens cinquante tonneaux & de trente deux pieces de canon. Le sieur d'Elbée, Commissaire ordinaire de la Marine de Roi, fut nommé Commandant de ces deux Navirés. Il montoit la Justice, & avoit sur son bord le sieur du Bourg, qui devoit être Commandant du Fort & du Comptoir qu'on projettoir d'établir fur la côte d'Ardres. Dans le nombre de Commis que la Compagnie envoyoit à Ardres & aux Isles, il se trouva un Hollandois nommé Carlof, qui connoissoit le pais, & qui y avoit fait d'affez bonnes habitudes, pendant qu'il étoit au service des Hollandois pour pouvoir être utile à la Compagnie Françoise, au service de laquelle il étoit entré.

Ces Vaisseaux mirent à la voile le

premier Novembre 1669. Le détail de leur voyage est inutile ici. Ils rangerent toute la côte d'Afrique depuis le Cap Blanc, mirent à terre en differens endroits, & mouillerent enfin à la rade

d'Ardres le 4. Janvier 1670.

Le lendemain le sieur Carlos vint mettre à terre & se sit porter à Offra. Il avoit appris à Praya par le Fidalque, que les Hollandois avertis du dessein des François, faisoient sous main tous leurs essorts pour les traverser & pour ruiner entierement seur entreprise. Ce Fidalque ne manqua pas selon les ordres qu'il en a de son Souverain, d'envoyer un Courier à Ardres donner avis à la Cour de l'arrivée des Vaisseaux François. Le sieur Carlos y en dépêcha un autre avec des lettres pour ses anciens amis.

, Il fut reçû parfaitement bien par le Viceroi d'Offra, & revint à bord donner avis au sieur d'Elbée de ce qu'il avoit appris dans ce petit voyage.

Le second Commis des Holiandois ne laissa pas de venir à bord de la justice; de complimenter le sieur d'Elbée, & de lui faire un present de viandes fraiches. On reçût avec civilité son compliment & son present, on le sit bien boire, on lui sit d'autres presens, & quoi qu'on sût convaincu de ses mauvaises inten-

EN GUINE'E ET A CAYENNE. 289 tions, on le traita avec autant de politesse qu'on auroit traité un veritable ami.

Le sieur du Bourg mit à terre & se Le Commis fit porter à Offra. Il fut reçû fort civi- des Anglois lement du Viceroi, & le Commis des du Bourg Anglois lui ceda une maison, & eut soin Offia de le pourvoir de vivres, car il n'étoit pas permis aux naturels du païs de lui en fournir jusqu'à ce que le commerce eût été ouvert par un ordre du Roi.

On fut cependant trois jours sans recevoir aucune nouvelle de la Cour. Le fieur Carlof en fut d'autant plus surpris qu'il esperoit une prompte réponse aux lettres qu'il avoit écrites au Roi, dans lesquelles il le supplioit de se souvenir de leur ancienne amitié, & que dans leur jeunesse ils avoient bû ensemble bouche à bouche, c'est-à dire dans le même verre & en même tems, ce qui chez ces peuples est comme un gage d'une amitié éternelle qu'on ne peut violer sans s'exposer à mourir aussitôt, les Dieux ne pouvant souffrir en vie un homme qui a commis une pareille lacheté.

On debarqua cependant les presens que la Compagnie envoyoit au Roi, au nombre desquels il y avoit un trèsbeau Caroffe doré avec des harnois magnifiques pour les chevaux. On voit par

Bbij

VOYAGES là que l'usage de ces voitures étoit connu à Ardres, & que les Portugais l'y

avoient introduit.

La coûtume de cette Cour est de faire attendre affez longtems les étrangers avant de répondre à leurs Lettres. En faveur de l'ancienne amitié on abreges beaucoup ce tems. Le Sous-Capitaine du Roi arriva à Offra le 16. de Tanvier, c'est à-dire dix jours après la datte des obligesatedu Lettres. Il vint trouver le sieur Carlof dans le logis du fieur du Bourg de la parc du Roi, & lui dit que ce Prince étoit ravi qu'il se trouvât encore de ses anciens amis en vie qui fussent dignes de le voir, & qu'il auroit cet honneur incessamment, & que pour lui donner une marque qu'il se souvenoit de leur ancienne amitié, il ne vouloit point recevoir par avance ses presens comme il les recevoit des autres nations; qu'il étoit très-disposé à favoriser les François, & à leur accorder les mêmes privileges qu'il accorde aux autres nations & même plus, & qu'il avoit commandé au Prince son fils & au grand Capitaine du commerce, de se transporter au platôt à Offra pour le recevoir & le conduire à fa Cour.

Ces nouvelles qu'on affecta de rendre publiques, mortifierent beaucoup les Hollandois.

Réponfe ROJ.

EN GUINE'E ET A CAYENNE. 291 Deux jours après, le Prince fils aîné du Roi & héritier présomptif de la Couronne, arriva i Offra avec le grand Capitaine du commerce. Le sieur du Bourg accompagné du fieur Carlof le fut faluer; la visite se passa en civilitez réciproques, & comme il étoit tard on ne

parla point d'affaires.

Le lendemain le Prince accompagné du grand Capitaine du commerce, rendit visite au sieur du Bourg : après des complimens réciproques & très polis, le Prince lui dit qu'il étoit envoyé par le Roi son pere pour le conduire à Asfem ou Ardres, mais qu'auparavant il vouloit le régaler & boire avec lui au bord de la mer, & que ce seroit le lendemain, après quoi ils repasseroient à Offra, & prendroient ensemble le chemin'd'Affem.

Cette visite produisit aux François la liberté d'acheter tout ce qui leur étoit nécessaire, non seulement pour ceux qui étoient à terre, mais encore pour ceux qui étoient à bord. Il est vrai que ceuxcin'avoient manqué de rien, les Negres de la côte leur ayant porté la nuit tout

ce qui leur étoit nécessaire.

Le 20. Janvier le Prince se sit porter au bord de la mer, où il avoit fait dreffer une grande tente; il étoit fuivi du VOTAGES

François,

te Prince grand Capitaine du commerce, fieurs du Bourg & Carlof, du Commis des Anglois & du Sous-Commis Hollandois.

Il y arriva fur les neuf heures du matin; firôt qu'il parut le fieur d'Elbée qui étoit resté à bord le fit saluer à quatre distances de douze pieces de canon felon la coûtume du païs, après quoi il s'embarqua dans la chalouppe & vint à terre. Dés qu'il fut prêt d'y aborder, des gens envoyés par le Prince l'en-Cérémonie leverent & le porterent à terre, d'aude la recep- tres enleverent la chalouppe avec l'équipage qui étoit dedans, & la porterent à plus de vingt braffes du rivage

avec autant de force que d'adresse. C'étoient tous grands hommes noirs, nuds à l'exception des parties naturelles qui étoient couvertes de morceaux de toilles

de corton.

Aprés qu'il eut avancé quelques pas, un Officier lui dit en Portugais de demeurer où il étoit, il obéit & tout le peuple qui s'étoit avancé pour le voir. se retira par respect, il ne demeura avec lui que ses gens & l'Officier Negre.

Presque aussitôt on vit venir une troupe de Negres qui portoient des bâtons pliés en S au bout desquels il y avoit de petits étendards ils en jouoient & fai-

EN GUINE'E ET A CAYENNE. 203 foient mille tours avecbeaucoup d'adreffe. Aprés eux venoient des Tambours, leurs caisses étoient peintes, pointues par les deux bouts, ils battoient fort juste & faisoient une cadence agréable. Ils étaient suivis d'autres qui portoient des instrumens de fer poli en forme de petites cloches, fur lefquels ils frappoient avec des baguettes, & saisoient un carillon qui s'accordoit avec le son Marshe de la des Tambours. Une affez groffe troupe Maifon du de Comediens venoit enfuite, les uns Prancedansoient, les autres chantoient en saifant cent postures divertissantes. Quelques-uns saisoient des contes & des recits réjouissans, & avec eux il y avoit des Trompettes de cuivre & d'ivoire de plusieurs grandeurs, dont les disserens sons s'accordoient avec le reste de la musique. Tous ces gens composent la musique de la chambre du Prince, & l'accompagnent quand il fort en cérémonie.

Ils passerent tous en bon ordre devant le sieur d'Elbée, & firent des fanfares devant lui.

Les Officiers de la Maison du Prince parurent ensuite à quelque distance, aprés eux les Gardes qui avoient le falil fur l'épaule & des sabres à poignées dorées, aprés lesquels vint le grand Ecuyer,

Bbilli

VOYAGES marchoit seul habillé magnifiquement, le chapeau fur la tête, & portant le fabre du Prince sur son épaule comme on porte l'épée de l'Etat devant le Doge

de Gennes.

Le Prince venoit ensuite, on portoit fur sa tète un grand parasol; il s'appuvoit en marchant avec beaucoup de gravité sur les bras de deux Officiers. Le grand Capitaine de Cavalerie étoit à sa di cite, & le grand Capitaine du commerce à sa gauche. Il étoit suivi de plufieurs personnes qui sont comme les Nobles ou les Grands du pais, derriere lesquels il y avoit plus de dix mille Negres.

Lorsque le Prince fut à dix pas du fieur d'Elbée il s'arrêta, & l'Officier qui étoit demeuré auprès de lui, lui dit qu'il étoit tems d'avancer. Il le fit aussitôt, il salua le Prince avec une profonde reverence à la Françoile; le Prince ut nee du lui presenta la main, & d'Elbée lui donna la sienne que le Prince serra moderément, le regardant fixement sans lui rien dire. D'Elbée fut un moment sans rien dire pour lui marquer plus de respect. il lui fit son compliment en Portugais. que le Prince se sit expliquer par grandeur; car il entendoit & parloit parfaitement la langue Portugaise, Il se servit aussi du même interprête pour

han d'Elbér.

EN GUINE'S ET A CAVENNE. 295 dire au sieur d'Elbée, qu'il étoit bien aife de son arrivée, qu'il le favoriseroit de tout son pouvoirauprés du Roi fon pere, & qu'il le remercioit des offres qu'il lui faisoit. Aprés cela il le prit par la main & le fit marcher à son côté & fous fon parafol. Il voulut voir la Chaloupe dans laquelle il avoit mis à terre; il l'examina avec attention & siè prendre le pavillon qui y étoit, qu'il envoya planter devant la tente, où il conduisit le sieur d'Elbée. Il y avoit devant la tente une compagnie de cent Mousquetaires dont les mousquets étoient fort propres. Ils avoient des fabres & des gibecieres. Ceshonneurs penferent désesperer le Commis Hollandois qui les trouvoit d'autant plus extraordinaires & excellifs, qu'on'avoit jamais rien fait qui en approchât pour sa, Nation. La conversation sut toûjours par interprête, elle fût très-polie, & l'esprit du Prince y brilla autant que sa vivacité, quoiqu'il gardat toujours beaucoup de gravité. Cela lui convenoit partaitement. Il étoit d'une grande taille, il avoit de l'embompoint autant qu'il lui en falloit sans être incommodé; il étoit beau, fes yeux étoient vifs, ses dents paroissoient être d'ivoire, il avoit le sourire charmant, & la grandeur qui paroissoit

dans tout son exterieur, étoit melée d'un air de bonté, qui le faisoit aimer en même tems qu'elle lui attiroit da respect & de la vénération. L'heure du repas étant arrivée, on étendit au milieu de la tente des nattes très fines & très-propres; on mit autour des nattes des carreaux de damas, le Prince s'y affit & fit placer à sa divite le fieur d'Elbée & à la gauche le fieur du Bourg, Il y fit mettre le fieur Carlof & le Commis Anglois. On servit quantité de viandes bouillies & rotics, comme bouf, fanglier, cabrits, poulets & autres volailles, & on méla les services de ragouts faits à l'huile de palme. Il faut être accoûtumé à ces ragouts pour les trouver bons. Il n'y avoit point d'autre vaisseile que des couis, c'est à dire des moitiés de callebasses peintes d'un vernis si brillant, qu'il semble de la plus belle écaille de tortue.

Il y eut pendant tout le repas deux Officiers qui éventerent le Prince avec des évantails de cuir de senteur. On rémarqua que tous les Officiers qui servoient le Prince, ne le faisoient qu'à genoux & avec un extrême respect.

Il y avoit à côté du Prince, & un peu derriere lui trois personnes qu'il faisoit approcher, & à qui il mettoit

EN GUINE'E ET A CAYENNE. 297 des morceaux de viande & de pain dans la bouche. On dit au sieur d'Elbée que c'étoient ses favoris. C'étoit en effet un Prince, honneur très-particulier pour ces personnes; mais il faut être extrêmement adroit pour profiter de cet honneur, & pour ne pas s'en rendre indigne; car il n'est pas permis de toucher à ces morceaux avec la main, & il est extrêmement déssendu de les laisser tomber, on perdroit absolument ses bonnes graces dans un de ces deux cas. Les Sauvages de la nouvelle France & de la Louisianne pratiquent la même chose envers ceux à qui ils veulent faire honpeur. Le maître de la maison leur met le premier morceau à la bouche; mais s'il étoit trop gros, il leur laisse la liberté de le couper, ce n'est qu'une cérémonie par laquelle il les invite à manger La coûtume du Royaume d'Ardres me paroît iucommode & sujette à de grands inconvinens, à moins que le Prince n'ait affez d'attention pour ses favoris, pour ne leur pas remplir la bouche excessivement, & que les viandes qu'il y met ne soient pasassez chaudes pour les brûler. Chaque pais a ses coûtumes, il faut par politesse les estimer; les François ont bésoin de beaucoup d'instructions sur cet Article.

Favoris da

On ne boit point pendant qu'il y a des viandes sur la table. Autre incommodité pour les François & qui seroit insuportable à bien d'autres nations qui boivent bien plus qu'ils ne mangent. Le repas ne laissa pas d'être long, le Prince faisoit à merveille les honneurs de la table, la conversation ne languit point, le Prince y sit voir beaucoup de brillant, & on le trouva bien mieux instruit de sa situation & des affaires de l'Europe, qu'on ne pouvoit se l'imaginer. Il faisoit des questions au sieur d'Elbée sur bien des choses qui marquoient sa pénétration & la delicatesse de son esprit.

A la fin, le dernier service étant levé, on apporta dans des vases de cristal de l'eau dont le Prince & à son exemple, les conviez se laverent, & on seur présenta de nouvelles servietes de toile trèsfines & pliées fort proprement, aprés quoi on apporta le vin de palme, du vin de Canarie & de Portugal, du vin François & des siqueurs. Il ne saut pas s'imaginer qu'on sit la débauche avec tous ces vins, on bût modérément, & quoique le Prince invita souvent les conviez à boire, il étoit bien éloigné de la mauvaise coûtume de certaines gens qui sorcent leurs conviez de boire à l'excés.

Le plus grand signe d'amitié qu'on

EN GUINE'E ET A CAYENNE. peut donner à une personne, est de boire bouche à bouche dans un même verre. Le Prince fit cet bonneur plusieurs fois au sieur d'Elbée. On n'en pouvoit pasde boire bouattendre davantage; car c'est une es-che abouche. pece de serment d'une amitié éternelle qu'on promet à celui avec qui on boit ainsi bouche à bouche. Ce qui m'embarasse, c'est de sçavoir comment on peut boire bouche à bouche dans un même verre, car cela me paroît impoffible, supposé que les verres dont on se fert dans ce pais-là, foient faits comme les notres, & à moins qu'ils ne soient comme certains verres que j'ai vû en Italie qui onthuit à dix pouces de diamétre, & pas plus d'un pouce de profondeur, je ne conçois pas, comment ils y peuventréussir.

Pendant que le Prince étoit à table, on en servit d'autres hors de sa tente sous des seuillées où il donna à manger à toute sa Cour & ensuite à tous ses soldats & à l'équipage de la Chaloupe Françoise, & on distribua des vivres à tout le peuple qui s'étoit assemblé pour voir la céré-

monie.

Le sieur d'Elbée étant hors de table, fit selon la coûtume jetter au peuple plusieurs poignées de bouges, c'est la monnoye du païs, comme à Juda; il en su rémercié par de grands cris de

joye. Après cela le commerce fut ouvert, & il fut libre aux François & aux sujets du Roi de negocier ensemble com-

me il le jugeroient à propos.

Le Prince paroiffoit avoir trente à trente cinq ans, il n'avoit sur lui que deux pagnes trainantes à terre, l'une de fatin, l'autre de tafferas, avec une grofle écharpe de taffetas passée en baudrier. le reste du corps étoit nud. Il avoit sur la tete un chapeau à l'Européenne, garni de plumes rouges & blanches & des ef-

carpins rouges aux pieds.

Le sieur d'E bée prit congé de lui sur le soir, le Prince lui fit de nouvelles honnêterés, l'affura qu'il auroit toûjours pour lui & pour sa nation toute l'estime imaginable, & qu'il la protegeroit dans toutes les occasions qui se présenteroient. Il eut encore la politesse de ne point vouloir partir qu'on ne l'eut mit à flot dans sa Chaloupe, & il fallut que Le sieur d'El le sieur d'Elbée réçût cette honnêtere.

On pouffa la Chaloupe au bord de la mer, on y remit le pavillon, on l'y fit rentrer avec tout fon équipage, & aussitôt un nombre de puissans Negres l'enleverent sur leurs épaules & ensuite für leurs têtes & la mirent au delà des

groffes Lames.

kée retourned

fon Vaisseau.

Le sieur d'Elbée salua encore lePrince.

en Giffne'e et a Cayenne. 30 t fit crier plusieurs sois vive le Roi, à ses gens, & son Vaisseau, suivant les ordres qu'il en avoit donné, salua le Prince de quatre decharges de douze coups de canon.

Cependant le Prince se plaçadans son hamac qui étoit porté par deux sorts Negres, les sieurs du Bourg & Carlos le suivirent dans des hamacs, & eurent comme le Prince des parasols que l'on portoit sur leurs têtes. Le Prince étoit accompagné desses gardes, de sa musique & d'un trés grand nombre de peup'e.

Ils arriverent affez tard à Offra. Le lendemain 21 Janvier, le sieur Bourg régut une visite du Prince qui étoit accompagné des deux grands Capitaines. Il l'invita de venir avec lui à Assum; des affaires l'ayant retenu à Offra, il ne pût partir que le 24. Il fit fournir des hamacs aux fieurs du Bourg & Carlof, & comme ils étoient en sa compagnie, ils eurent l'avantage de voyager de jour & de voir le pais, ce qui n'est permis à aucun étranger. Le Prince leur donna un repas long & magnifique au grand Foro, Bourg confidérable, à moitié chemin d'Offra à Afsem, & comme on ne partit qu'assez rard, il étoit nuit guand ils arriverent à Assem. On les conduisit au Palais du

国际自己十七十七十二十四日日

VOTAGES

Roi dans l'appartement qu'il avoit déstiné pour les François, où il lui en-

voya à fouper.

Cependant le sieur d'Elbée sit déchatger les marchandises de traite qui surent portées à Offra par des Negres qui les venoient charger au bord de la mer à qui on payoit vingt bouges par voyage ; c'est peu , mais aussi leurs charges ne sont pas pesantes, puisqu'ils ne sont obligés que de porter deux barres de fer ou la pesanteur, c'est ce qu'il appellent Tonge. On sçait que la barre de fer n'a que neuf pieds de longueur, sur deux pouces de large & un quant de pouce d'épaisseur.

D'Offra on fit transporter à Assem les marchandises qu'on devoit présentet auRoi,& celles qu'on devoit traiter avec

les Grands.

Le 27 du même mois, le sieur du Bourg eut audience du Roi. Il y parut comme Ambassadeur, & en cette qualité, il fut introduit par le Prince, le grand Marabou & les deux grands Cadres au ficur pitaines du commerce & de la cavalerie. Le Roi le fit asseoir fur un lit de coton qui étoit à côté du fauteiil, sur lequel il étoit assis. Il sit son compliment en Portugais. Quoique le Roi parlat & entendit en perfection cette lan-

Audience du du Rojd'Ardu Bourg.

EN GUINE'S ET A CAYENNE. 303 gue; il se fit tout expliquer par ses deux intreprêtes, Matteo & Francisco qui étoient à genoux à ses pieds. La charge d'interprête du Roi est considérable; mais il faut que ceux qui l'excrcent, prenent bien garde à ne pas dire une chose pour une autre, la moindre méprise ou le plus petit mensonge leur couteroit la tête sur le champ, & leurs femmes & enfans deviendroient esclaves du Roi.

Après que le Roi eut repondu obligemment au compliment du sieur du Bourg; celui-ci lui présenta le varolle & les autres présens que la Compagnie lui envoyoit, après quoi il lui demanda permission de bâtir une loge à Offra, avec promesse que la Compagnie enverroit regulierément quatre Vaisseaux toutes les années, pour faire le com-

merce dans ses Etats.

Le Roi lui répondit, qu'à l'égard du commerce, les Hollandois envoyoient Reponfe du à ses côtes plus de Vaisseaux qu'on n'y Roi, en pouvoit charger, que l'année derniere il en étoit parti sans charge, qu'il y en avoit actuellement fix en rade & quatre au Château de la Mine qui n'atrendoient que l'avis de leurs Commis, pour y venir, & qu'ainsi il ne manquoit ni de Vaisseaux ni de marchan-

Tome 1 I. Cc VOYAGES

difes; que les Hollandois lui avoient fait des offres très avantageuses pour contractor une alliance plus étroite avec lui & avoir feuls le commerce dans set terres, ce qu'il auroit du avoir, fait. ayant rémarqué que les Anglois sembloient avoir negligé son commerce, & que les François qui y étoient venus dans les tems passés, n'avoient pas été plus exacts à tenir leurs promesses, ce qu'on ne pouvoit pas reprocher aux Hollandois; que malgré cela, les grandes choses qu'il avoit entendu dire du Roi de France & de l'attention d'un de ses Ministres pour le commerce, lui avoit fait naître le desir de mériter l'estime d'un si grand Monarque en traitant fivorablement fes sujets, que pour cet effet il avoit donné ordre à son grand Capitaine de commerce, de faire bâtir une loge pour les François à Offica. de les proteger en toutes choses & de favoriser leur commerce de tout son pouvoir.

On apporta les coffres ou étoient les marchandises les plus précieuses. Le Roi choisit celles qui lui plurent, & le sieur du Bourg le laissa maître d'y mettre le prix tel qu'il jugeroit à propos. Cette politesse lui sut très agréable, & lui sit concevoir beaucoup d'estime de la nation

EN GUINE'E ET A CAYENNE. 305 Françoise. Le sieur du Bourg étant tombé malade laissa le soin du commerce au sieur Carlos; celui ci poussa le prix des esclaves jusqu'à dix-huit barres la piece, quoiqu'il n'eut jamais passé douze barres. C'étoit une politique asin de faire tomber le commerce des Floslandois, qui aimerent mieux ne plus traiter que de manquer à faire sur leurs marchandises le gain qu'ils avoient coûtume d'y faire.

On envoya des presens à la mere du

Roi & à la Reme.

Le fieur Carlof traita environ trois cens esclaves du Prince du grand Marabou & des grands Capitaines, & il conduisit ses esclaves à bord des Vaisseaux. Le Sous-Capitaine du commerce y en conduisit soixante & quinze de la part du Roi pour le prix des marchandises

qu'il avoit prifes.

Le huitième Février on publia par tout la liberté du commerce d'esclaves que la Compagnie avoit obtenuë du Roi, & comme elle se trouva établie dans la loge qu'il lui avoit sait bâtir, les Receveurs du Roi firent payer les droits du Roi à Offra comme on les avoit payés à Assem. Il n'y eut que pour la traite particuliere du Roi qu'on n'exigea rien. Le Vaisseau la Justice se trouva chargé le premier Mars, & il auroit été en état

Ccij

V OY A G.E S de faire route s'il n'avoit fallu faire cet le du Vaisseau la Concorde.

Voyage du a la Cour.

Le sieur d'Eibée crut que pour pa fier d'Elbie vancer il étoit à propos de faire un vous ge à la Cour; il se fit accompagner du lieur Carlof & du fieur Mariage, & de scs domestiques. Le Viceroi d'Offra leur fournit des Hamacs & des porteurs, mais comme ils n'étoient pas en la compagnie du Prince, ils ne purent faire leur route que la nuit, suivant la regle qui s'observe avec tous les étrangers à qui on cache autant qu'il est possible la vûë du pais.

Cependant comme la Lune étoit fort claire & le tems serain, il ne laissa pas de voir le pais autant qu'il en étoit befoin, pour pouvoir remarquer qu'il étoit plat & uni, & que toutes les terres étoient parfaitement bien cultivées, & remplies de quantité de Bourgs & de

Villages.

Le Capitaine des étrangers qui le conduiseit & qui étoit porté dans un H 2mac à la tête de la troupe, observa de ne les faire passer au travers d'aucun Bourg. Il s'en detournoit exprés & en passoit à quelque distance.

On arriva avant le jour à Affem. Le · sieur d'Elbée remarqua qu'il avoit passé quatre grandes portes, & que les mu-

EN GUINE'E ET A CAYENNE. 307 railles de la ville quoique seulement de terre, étoient fort épaisses & assez hautes. Cette terre est rouge & fait un corps austi ferme & austi uni, que le plâtre quoiqu'il ne paroisse point qu'on y mê- d'Assem, le de la chaux. Les portes ne sont point vis-à vis les unes des autres. Chaque muraille étoit accompagnée d'un fossé large & profond: mais au lieu que nos fossés sont au dehors des murailles, ceuxci étoient en dedans: on les passoit suc des ponts de bois affez legers qui dans un besoin pouvoient être rompus ou dêmontés en peu de momens; les pieds droits des portes étoient de gros poteaux de bois bien assemblés, au dessus de chaque porte étoit une chambre pour le portier, & des deux côtés en dedans des galleries qui servoient de corps de garde, où il y avoit des foldats armés de fusils & de sabres, qui prenoient les armes & fe mettoient en have quand le sieur d'Elbée & sa troupe passoient. Il y avoit de larges bernous entre les fossés & les murailles qui servoient de chemin pour afriver à un autre pont & à une autre porte. Les murailles étoient construites de la terre qu'on avoit tiré des fossés. Les venteaux étoient couverts dehors & dedans de plufieurs cuirs de bœuf; les uns far les thés avec des

Murailles

clouds, ce qui suffit en ce pais pour resisteraux coups de hache dont on pour roit se servir pour les rompre ou pot les ensoncer. Le seurd'Elbée qui n'avoit pû remarquer ces circonstances en entrant, tantà cause qu'il ne faisoit pasaffez clair que parce que ces personnes marchoient très vîte, les remarqua ensuite à son aise en se promenant dedam & dehors la ville avec les Officiers que le Roi sui avoit donné pour l'accompagner.

Il sur porté au Palais à l'appartement destiné aux François, où le Roi Inienvoya sur le champ quantité de viande bouilliers & rotices, du pain de plusieurs especes, & des boissons de plusieurs sortes. Le Prince, le grand Marabou & les Grands en lui envoyerent aussi, desort qu'il se trouva avoir des vivres plus qu'il n'en falloit pour deux cent personnes s'il

les avoit eu avec lui. "

Tous les Grands ne manquerent pas de lui rendre visite dès qu'il fut jous. Le Prince l'envoya complimenter & s'excuser de ce qu'il ne venoit pas en personne, parce qu'il ne sortoit pas de son Palais à cause de la mort d'un de se ensans qu'il aimoit tendrement ; il étois rensermé chez lui & ne voyoit personns, ce qui est la marque de leur plus grand deuil. EN GUINE'E ET A CAYENNE. 300

Le Roine rend visite à personne, mais Andience de par une distinction toute particuliere il Roi. donna audience au sieur d'Elbée le même jour dès qu'il eut diné, il y fut conduit par les deux grands Capitaines du Commerce & de Cavalerie qui marchoient à ses côtés.

Le Roi étoit dans un de ses jardins asfis fur un fauteuil de damas fous une gal-

lerie.

. Ce Prince qu'on nomme Tozifon pa- son portrait. roissoit avoir soixante & dix ans, il étoit d'une trés grande taille & gros à proportion. Il avoit les yeux bien fendus & trés-vifs; sa phisionomie marquoit de la grandeur, de la penetration, du jugement, de la sagesse, il avoit du brillant dans l'esprit; on en reconnut la vivacité par les reparties qu'il fit au sieur d'Esbée dans la longue audience qu'il lui donna. Habillement Il étoit vêtu de deux pagnes en manière de juppons à la Persienne, l'une sur l'aux tre, celle de dessous étoit de taffetas, & celle de desfus de satin piqué, une grosse écharpe de taffetas lui servoit de baudrier; le reste du corps étoit nud. Il avoit sur la tête une manière de coeffe de nuit de toile fine garnie de dentelle, & par deslus une couronne de boisnoir & luisant comme de l'ébene qui rendoit nne trés-bonne odeur. Il tenoit à la

Le lieur d'Elbée s'étant approché de lui aprés lui avoir fait trois profonde réverences, le Roi lui presenta la mam, & le sieur d'Elbée lui ayant presenté le fienfie, le Roi la prit & lui fit claquer trois fois le doigt index en le tirant. C'ell chez ces peuples la marque d'une amitié irès-étroite.

Il fit ensuite apporter des nattes & des careaux, & fit affeoir le sieur d'Elbée & scs deux Officiers. Les domestiques demeurerent hors de la galerie.

Après les complimens ordinaires & la offres de tout ce qui étoit au pouver

du sieur d'Elbée, il supplia le Roi de lui permettre de faire bâtir une loge i la Françoise, attendu que celle qu'on avoit bâti étoit trop petite, & qu'elle manquoit de plusieurs commoditez. Il le supplia ensuite de donner ses ordres pour la fûreté du Directeur & des Com-Képonse du mis qu'il laissoit à Offra. Le Roi lui ré pondit qu'il prenoit ces Officiers sous s protection, & qu'il auroit un soin tou particulier qu'ils fussent contens & dans une entiere füreté; qu'il alloit donne fes ordres afin que les debiteurs s'aquit tallent en 24. heures de leurs obliga-

Roi.

EN GUINE'E ET A CAYENNE. tions sçachant le préjudice qu'un long retardement apporteroit aux Vaisseaux; qu'à l'égard de la loge d'Offra, il alloit donner ordre à son fils & à ses deux grands Capitaines de s'y transporter, d'en faire augmenter les bâtimens tant qu'il seroit nécessaire, mais qu'il ne pouvoit pas lui permettre d'en bâtir une à la maniere d'Europe. Vous en feriez une, lui dit le Roi, dans laquelle vous placeriez dabord deux petites pieces de canon; l'année prochaine vous yen meteriez quatre,& en peu de tems votre loge se transformeroit en une forterelle qui vous rendroit maîtres de mes Etats, & dont toutes mes forces ne pourroient pas vous chasser. Il accompagna ce discours de comparaisons justes & spirituelles, avec un air doux & enjoué qui ne permettoit pas d'être mortifié du refus honnête & politique qu'il faisoit.

Ilajoûta qu'ils'étonnoit que le Royaume de France étant si vaste & si rempli d'habiles ouvriers & de choses rares, la Compagnie n'avoit chargé ses Vaisseaux que des marchandises ordinaires, & telles que les Anglois & les Hollandois

en apportoient tous les jours.

D'Elbée répondit que ce premier voyage n'étant pour ainsi dire qu'un esfay du commerce que la Compagnie Tome I I. Dd

· VOYECTS vouloit établir dans les Etats, elle n's voit chargé ses Vaisseaux que de ce qu'elle scavoit que les Anglois & Hollandois chargeoient les leurs; mais qu'à Vavenir elle lui enverroit tout ce qu'ily avoit de plus beau & de plus rare, & il fupplia le Roi de vouloir bien lui dire ce qu'il fouhaitoit en particulier. Le Roi lui demanda une épée d'argent à la Françoise & un coutelas, deux grands miroirs, des toilles & des dentelles des plus fines, des soulliers & des pantoufles de velours & d'écarlatte, des gants de senteur, des bas de soye & autres choses que le sieur d'Elbée promit de lu apporter ou de lui envoyer par les premiers Vaisseaux qui partiroient après qu'il seroit de retour en France.

Le sieur d'Elbée sit present au Roi d'un fusil de chasse, & d'une paire de pistolets garnies d'argent, le Roi reçût ce present sort agréablement. Il inviu le sieur d'Elbée d'aller voir le Prince son sils aîné, & lui dit qu'en sa consideration ce Prince le recevroit quoiqu'il sût en deuil. Il donna encore sa main au sieur d'Elbée, & le congedia avec des marques d'estime qu'il n'avoit jamais donné

à aucun Européen.

Respect Ce Prince est tellement respecté de le Rej. Cous ses sujets, qu'à l'exception de se

en Guine'e et a Cayenne. 313 fils & du grand Marabou, personne ne paroît devant lui que le visage prosterné contreterre, sans oser sever les yeux pour le regarder, que quand il est obligé de lui répondre; alors il leve un peu la tête & le regarde, & se remet dans la même posture sitôt qu'il a achevé de parler, comme on le vît pratiquer par les deux grands Capitaines du Commerce & de la Cavallerie, qui étoient presens à cette audience.

Le feul Prince & le grand Marabou parlent au Roi debout, le regardent & ont leurs entrées libres de jour & de nuit dans le Palais & dans l'appartement du Roi, où ils entrent saus être appellés.

Par une grace particuliere on fit voir au fieur d'Elbée le Palais du Roi & fes Jardins, il n'y eut que les appartemens

des femmes où il n'entra pas.

Ce Palais est vaste; il est composé de Palais & Jara plusieurs grandes cours toutes environ dins du Roi, nées de portiques, au-dessus desquels sont des appartemens, les senêtres ne sont pas sort grandes, la chalcur du climat ne le permet pas. Il y avoit dans quelques chambres de grands Tapis de Turquie qui couvroient les planchers, dans d'autres il n'y avoit que des nattes, un seul fauteuil dans chaque chambre, & nombre de careaux couverts d'étosso

Ddij

VOYAGES de soye, il y avoit des tables, des para vents, des coffres & des cabiners de t Chine, & de très-belles porcelaines point de vîtres aux fenêtres, mais feule ment des chassis garnis de toille blan-

che, & des rideaux de taffetas.

Les Jardins étoient spacieux, ils consistoient en de longues allées tirées au cordeau, formées par desarbres de differentes especes fort touffus pour donner de l'ombre & du frais. Il y avoit en quelques endroits des compartemens bordés de Thim, & remplis de fleurs, entre lesquels on remarqua des Lis ou espece de Lis de trois couleurs, dont les feuilles étoient plus longues & moiss épaisses que celles d'Europe, & d'une odeur plus agréable & moins forte.

Le sieur d'Elbée & sa Compagnie sut conduit chez le Prince par le grand Capitaine de Cavalerie. Il étoit à la tête d'environ cent Cavaliers qui avoient des mousquerons & des sabres, leurs chevaux étoient grands & forts, mais mal embouchés, les selles rases & petites, les étriers à la Portugaife. Les Cavaliers n'avoient qu'une pagne, un bonnet pointu comme nos Dragons, & de botines de cuir qui leur venoient à mijambe avec de grands éperons à une feule pointe. Le sieur d'Elbée & sa suin

Vifite du fieue d'Blbes au Prince d'Ardres,

en Guine's et a Catenne. 315 étoient dans des Hamacs; on portoit sur

sa tête un parasol.

Le Prince ne demeuroit pas dans la Ville Royale, mais dans un Bourg qui en est à une petite lieue. Comme la Ville d'Assem n'a qu'une porte, il falut faire le tour d'une partie de ses murailles, pour prendre le chemia du Bourg du Prince. La moitié de la Ville est environnée de la Riviere d'Eufrate qui lui sert de fossé. La muraille qui l'enferme de ce côté-là est simple & n'a pas tant de hauteur nid'épaisseur que les autres. Elle est d'une grande enceinte, & cela ne peut pas être autrement, parce que chaque famille occupe un affez grande terrain. Ce qu'elle a de plus qu'à Xavier, c'est que les bâtimens sont mieux alignés & forment des ruës, où l'on ne trouve point de trous ni d'immondices, & quoiqu'on voye très-peu de femmes dans les ruës, elles ne laissent pas d'être couvertes de peuples.

Le Prince reçût le sieur d'Elbée avec beaucoup de politesse, il se dispensa en sa faveur de la coûtume du païs; qui ne permet pas aux personnes de son rang, de se laisser voir, lorsqu'elles sont dans leur grand deiil comme le Prince y

étoit alors.

La falle où il donna audience au ficur

VOYAGE !

d'Elbée, étoit grande & couverte de tapis de Turquie. Il y étoit assis sur uns natte. Il en sit donner de semblables at sieur d'Eibée & à ses deux Officiers Après une demie heure de conversation, dans laquelle il promit toute sa protection & son attention à la nation Francoife, il fit apporter des liqueurs, il but bouche à bouche avec le sieur d'Elbée; on présenta à boire aux autres, après quoi on se leva : on prit congé du Prince & on rétourna à la Ville de la même maniere qu'on en étoit venu; on alla descendre chez le grand Marabou qui avoit prié le sieur d'Elbee à Le grandMa. souper. Il fût reçû chez ce premier ration donne Ministre avec toute la politesse imagi-

à fouper au nable. Le plancher de la falle où l'on mangea, étoit couvert d'un grand tapis de Turquie, sur lequel il y avoit des nattes fines & fort propres qui servoient de nappes. Les conviez avoient devant eux des affiettes de fayance, avec de grandes fervicttes qui en valoient deux des notres. On servit quantité de vian des bouillies & roties, des ragoûts à l mode du païs, plusieurs sortes de vist & de liqueurs. Le grand Marabou n'oublia rien pour bien traiter ses conviez Comme il fçavoit qu'ils n'étoient pa accoûtumés à s'affeoir à terre, il avoit

EN GUINE'E ET A CAYENNE. fait apporter des carreaux de satin & de taffetas, afin qu'ils s'en servissent

pour se mettre plus à leur aise.

Il joignit la musique & la simphonie à la bonne chere. Elle commença vers le milieu du repas. On entendit des voix comme des voix d'enfans, accompagnées du son de petites clochettes qui Musique pensembloient venir de loin, & que le dant le sous sieur d'Elbée écoutoit avec attention, parce qu'il y rémarquoit de la methode. Le Marabou qui parloit très bien Portugais, lai demanda ce qu'il pensoit de ces voix. Ce sont des voix d'enfans, lui repondit le sieur d'Elbée, ils chantent avec justelle & s'accordent parfaitement avec leurs instrumens. Ce sont mes femmes, lui dit le Marabou, qui vous donnent ce petit divertissement. Ce n'est pas la coûtume de les faire voir à personne; mais pour vous montrer l'estime que je sais de vous & vous traiter à la Françoise, je vous les ferai voir si vous le voulés. D'Elbée lui en rémarqua sa reconnoissance, & quand le repas fut fini, le Marabou le conduilit avec sa compagnie dans une gallerie haute qui avoit une fenêtre qui donnoit dans la falle, où on avoit mangé. Ces femmes y étoient au nombre de foixante & dix à quatre-vingt. Elles

18 VOYAGES

Femmes du ture grand muse du c bousteurmo-

n'avoient que des juppes ou pagnes de taffetas qui les couvroient depuis la ceinture en bas , & laissoient le reste du du corps à nud, quelques unes d'elles avoient des écharges de taffetas en bandoullieres. Elles étoient affifes sur des nattes au fond & aux côtés de la gallerie, les unes auprès des autres & affez pressées. L'arrivée du Marabou & des François ne seur causa du moins autait qu'on pût le réconnoître, ni émotion, ni curiofité. Elles continuerent kur chant & leur simphonie, en fravpant avec des petites baguettes sur des clochettes de fer & de métail qu'elles tenoient de la main gauche, qui étoient comme des cilindres de différentes longueurs & groffcurs. Il fembloit qu'elles n'avoient rien apperçû d'extraordinaire dans leur appartement. Leur modestie dans une occasion si peu commune, ne peut être que très-louisble. Ne pouroiton pas soupçonner que le Marabou qui se vantoit d'avoir un commerce ouvert avec le Diable, s'en étoit servi pour empêcher ses femmes de voir les François, & que ne les voyant point, elles n'avoient eu garde de jetter les yeux fur eux. En effet la figure du Diable étoit à un coin de cette gallerie, elle étoit de la grandeur d'un enfant de

EN GUINE'E ET A CAYENNE. 319 quatre ans & toute blanche. D'Elbée s'étant informé quelle figure c'étoit, le Marabou lui dit que c'étoit la figure du Diable, mais le Diable n'est pas Le Diable et blanc, lui repliqua d'Elbée, vous vous blancchez la trompés repondit le Marabou, en le Negres. faisant noir, il est très-blanc, & j'en suis assuré pour l'avoir vû & lui avoir parlé plusieurs fois. Il y a plus de six mois qu'il m'a averti du dessein qu'on avoit enFrance, d'ouvrir un commerce avec cet Etat. Vous lui avez obligation, car c'est sur cet avis que nous avons laissé languir le commerce des autres Européens, afin que vous trouvassiés plus aisément des esclaves, pour charger vos deux Vaisscaux. D'Elbée crut ce qu'il jugea à propos de croire, & par politesse il ne voulut point contester sur ce que le Marabou avançoit; mais il se garda bien de faire des rémerciemens au Diable. On convient que le Diable peut être informé des choses passées, & qu'il peut les faire sçavoir quand Dieu le lui permet; mais on ne convient pas qu'il penetre dans le futur, si ce n'est par des conjectures que fon grand âge lui doivent avoir acquiles.

Le grand Marabou étoit un homme d'environ quarante ans, grand & bien 320 VOYAGES

fait, d'une phisionomie agréable & spirituelle. Il porte les mêmes habits que grand Mara-les principaux Officiers du Roi, c'està-dire, deux grandes pagnes d'étoffe de foye, l'une sur l'autre; une large écharpe en baudrier, des calçons affez lones de toile de coton, des sandales ou des especes d'escarpins de maroquin de couleur, un bonnet'ou un chapeau à l'Européenne, un grand couteau à manche doré, passé dans sa ceinture & une canne à la main qu'il quitta quand il entra dans l'appartement du Roi dont il est le premier Ministre, non seulement pour ce qui regarde la Religion, mais aussi pour tout le gouvernement de l'Etat. Il a seul de tous les Officiers du Roi le privilége d'entrer dans son anpartement interieur de jour, & de lui parler face à face sans se prosterner.

Ce Ministre sit toutes les honnêtetés imaginables au sieur d'Elbée, le conduisit jusques dehors son Palais, & n'y voulut point rentrer, qu'il ne le vit dans le hamac dans lequel il sût porté la même nuit à Offra, avec le même cortege qui l'avoit accompagné en ve-

nant à Assem.

Les Etats d'Ardres ne sont pas confidérables à la côte de la mer, depuis que les Royaumes de Juda & de Popo

EN GUINE'E ETA CAYENNE. 321 s'en sont soustraits. Ils n'ont guerre que vingt à vingt cinq lieues de côte; mais ils sont d'une grande étendue dans les des terres; puisque comme nous avons dit, ils n'ont pour bornes de l'Est à l'Oüest, que les rivieres de Volta & de Benin qui sont éloignées l'une de l'autre de plus de cent licües: Son étenduë vers le Nord & le Nord-Est est encore plus considérable. On dit cependant qu'il ne peut mettre fur pied que quarante à cinquante mille hommes, ce qui seroit peu en comparaison des deux cens mille hommes que le Roi de Juda met sur pied. Sur quoi il faut rémarquer que les troupes du Roi d'Ardres ne sont pas des milices comme celles de Tuda, mais des troupes reglées & entretenues, à qui il ne manque que de bons Officiers & des armes à feu, pour mettre bien-tôt à la raison le Roi de Juda & les autres qui se sont soustraits de son obéissance.

Grandeurs d:s Effats d'Ardres,

Le commerce de cet Etat n'est que d'esclaves & de vivres. Il en peut fortir pour l'ordinaire trois mille chaque année.

Ces esclaves sont de plusieurs sortes. Commerce Les uns sont des prisonniers de guerre, du pais, disles autres sont des contributions des esclaves. Royaumes voisins qui relevent de celui

d'Ardres. Il y en a qui sont condamnés à être vendus pour esclaves, pour avoit contrevenu aux loix du païs. Il y en a qui sont esclaves de naissance; tels sont les enfans de tous ceux qui sont esclives, de quelque maniere qu'ils le foient. Il y en a enfin qui ne pouvant payer leurs dettes, sont vendus au profit de leurs créanciers.

Ceux qui ont désobei aux Ordres du Roi , sont irrémissiblement condamnés à la mort, & leurs femmes & leurs parens , jusqu'à un certain degré, deviennent esclaves du Roi qui les vend à qui il lui plaît & quand bon lui semble.

Le Roi a le choix de toutes les marchandises, soit pour le payement de ses du droits, soit pour les esclaves qu'il fait vendre. On se loue fort de lui, car il paye régulierement, & ne fait point d'emprunt, comme tous les autres Rois

du païs.

Après le Roi, le Prince héritier présomptif de la Couronne, & après lui, le grand Marabou & les grands Capitaines ont le choix des marchandises &

la vente de leurs esclaves.

Après ceux ci, tout le monde a droit d'achetter & de vendre & tous au même. prix, les marchandises & les esclaves sont taxés, il n'y a là dessus presque jamais

EN GUINE'E ET A CAYENNE. de contestations, & quand il en arrive, elles font vuidées promptement & som-

mairement par le Roi.

Les Vaisseaux grands & petits payent également ce qui est taxé à la valeur de cinquante esclayes par Vaisseau qui à raison de dix-huit barres par esclaves font la quantité de neuf cens barres par Vaisleau.

Outre ces droits, on paye au Prince la valeur de deux esclaves pour l'eau que l'on fait pour le Vaisseau, & quatre esclaves pour le bois; si on n'en fait point,

on n'est pas obligé de payer.

Les peuples ne sçavent ni lire ni écrire. Au lieu de cela, ils ont des petites cor- du peuple. des nouées dont les nœuds ont leur signification. Ces nœuds sont en usage chez plusieurs Sauvages de l'Amerique,

Mais les Grands sçavent tous la langue Portugaise, la lisent & l'écrivent bien. Ils n'ont point de caractères pour écrire leur langue; & comme l'Alcoran n'a pas penétré chez cux, ils ne connoissent point la langue Arabe.

Quant à leur Religion, si tant est qu'on puisse honorer de ce titre un amas confus de superstitions ridicules, on peut dire sans leur faire injustice, qu'ils n'en ont aucune, puisque n'y ayant point de Religion fans culte, & ces peuples

Ignorand

Religion n'ayant aucun culte, il s'en suit que ce de l'Eftar. peu les n'ont aucune Religion. Ils n'om aucun Temple ni aucun endroit qui leur en puisse tenir lieu. Ils ne font aucunes prieres, ils ne connoissent poist les sacrifices. Les sentimens qu'ils ont d'un être superieur, sont si confus, qu'ils ne s'en expliquent qu'avec une obscurité qui fair compassion. Ils ne craignent que les accidens qui peuvent les rendre malheureux dans cette vie, fans

aducation aucune idée de l'autre vie.

du Roi.

Le Roi qui a passé la jeunesse à l'Isle Saint Thomé dépendante des Portugais où il a reçû les teintures de la Religion Chrétienne, dans un Convent où il 1 été élevé, ne paroît point du tout attaché aux folles superstitions de ses peuples; il y a même de grandes esperances qu'il y renonceroit entierement, & qu'il recevroit le Baptême sans la considération, ou plûtôt fans la crainte qu'il a du grand Marabou dont la puissance & l'autorité sont assez grandes pour le renverser du Trône, s'il entreprenoit d'introduire une nouvelle Religion dans l'Effat.

C'est ce grand Marabou qui donne à chaque famille les Fétiches qu'elle doit honorer, si elle veut se garantir des malheurs inséparables de la vie préfente.

EN GUINE'E ET A CAYENNE. 325 Les Fétiches du Roi & de l'Estat sont de certains gros oiscaux noirs presque semblables à nos Corbeaux d'Europe, Roi & del E-Les Jardins du Palais en sont pleins, on les y nourrit assez bien, quoiqu'il s'en faille du tout au tout qu'on ait pour eux le même respect & la même attention qu'on a pour les bons Serpens à Tuda. On est seulement persuadé que si on en tuoit quelqu'un , il arriveroit quelque grand malheur au Roi & à l'Eftat.

Les particuliers ont pour Fétiches, les uns une montagne, les autres un arbre, quelques uns une pierre, un morceau de bois, un rocher ou autre chose semblable inanimée, qu'ils regardent avec quelque sorte de respect, mais sans lui offrir ni prieres ni sacrifices. Telle Religion est assez commode, comme on le voit, & n'est point du tout chargée de cérémonies,

Il n'y en a qu'une en tout cet Etat, dont on ne sçait pas assez bien le but & les raisons pour en pouvoir instruire le public; c'est que le grand Marabou a dans chaque Ville une maifon où il envoye tour à tour les femmes des gens libres pour y apprendre quelques exercices qu'on pouroit soupçonner être des exercices de Religion, s'il y en avoit

Fetiches du

326 VOYAGES

dans le païs. Elles y demeurent cin ou fix mois & y font instruites par de vicilles qui leur enseignent une sorted danfe & de chant. Elles les font enue par bandes, les unes aprés les autres de jour & de nuit dans une falle destine à cet usage, & aprés leur avoir attacht des perits fers & des plaques de cuive aux jambes & aux pieds, afin qu'en danfant elles fassent un plus grand breit elles les font danser & chanter de toutes leurs forces. Cette danse est unuépignement de pieds, avec une agitation & un mouvement de corps qui est trèsfatiguant & très-difficille à suporter. Elles l'accompagnent d'un chant mêlé de cris qui paroissent des hurlemens on cadence. Elles continuent ce violent exercice, jusqu'à ce qu'elles tombent en foiblesse à l'instant les vieilles maitresses substituent une autre bande d'écolieres à celles qui sont hors d'haleine, qui recommencent la même danse, le même chant & les mêmes cris avec une très-grande incommodité de ceux qui ont le malheur de se trouver voisins de ces maisons de bruit.

Le sieur d'Elbée se trouva logé dans le voisinage d'une de ces maisons de danses qui l'empêchoient de reposer ni jour ni nuit. Il s'en plaint amérement

EN GUINE'E ET A CAYENNE. dans la relation qu'il nous a donné de

fon voyage.

Il trouva à Assem des Negres qui étoient chrétiens qui lui vinrent deman- Negres à Afder des chapelets & s'informer s'il ne fem, feroit pas dire la Messe dans son appartement. Ils fouhaitoient avec passion de l'entendre, mais il ne pût les satisfaire, parce qu'il n'avoit pas amené avec lui son Aumonier. Il y a apparence que ces Negres avoient été baptifés par les Portugais, dans le tems qu'ils étoient établis dans le Royaume. Ils s'en étoient alors rétirés ou en avoient été chassés ; car on y en trouva aucun, & je ne trouve point dans mes memoires en quel tems ils avoient cellé d'y faire commerce, ni pour quelle raison ils avoient quitté le pais. Je conjecture qu'étant établis comme ils font encore aujourd'hui dans le Royaume de Benin & dans les autres Etats voisins, en descendant vers le Sud, le Roi d'Ardresles chassa de chez lui, pendant quelque guerre qu'il eut avec le Roi de Benin, dans laquelle les Portugais prirent trop ouverrement le parti de ce dernier Roi, ce qui a porté un grand préjudice: à la Religion Chrétienne qui auroit pû devenir florissante dans cet Etat.

Tous les Officiers de la maison du Tome II.

Officiers du Roi portent le nom de Capitaines aute Roll appellez le surnom de leur Office. Ainsi on appelle son Maître d'Hôtel Capitaine de table, son Pourvoyeur Capitaine viacde, son Echanson Capitaine vin, & aissi des autres.

Comment le Reubot.

Personne ne voit manger le Roi : & quand il boit, un Officier fait un signil avec deux petites baguettes de fer, afis que tous ceux qui sont hors de la sille fe jettent par terre ou qu'ils se tournent pour ne pas voir le Roi. C'est un cri e digne de mort de voir boire le Roi, même par inadvertance. L'Officier qui lui presente le verre, tourne le corps & la tête & le lui presente par derriere. On dit que c'est pour empêcher les sortileg s qu'on pouroit faire contre le Roi dans ce moment. Quelle folie! Quelle Enfant mis superstition ! Un jeune ensant que le

à most pour Roi aimoit, s'étant endorms auprés de le Roi pen-lui, & s'étant éveillé au bruit des badant qu'il guettes, eut le malheur de regarder le Roi pendant qu'il bûvoit, le grand Marabou ordonna qu'il seroit tué sur le champ, & qu'on repandroit quelques gouttes de son lang sur la chair & fur les habits du Roi, pour empêcher l'effet des malefices qui auroient pû suivre cette action toute innocente qu'elle pût être, & cela fut exécuté.

EN GUINE'E ET A CAYENNE. 329 Ces peuples sont bien éloignés de la coûtume qu'ont les Anglois de regarder fixement ceux qui boivent à leur fanté, jusqu'à ce qu'ils ayent achevé de boire.

Le Roi est toujours servi à genoux, & ce respect s'étend jusques sur les viandes qu'on porte à sa table ou qu'on en dessert. Ceux qui se trouvent sur le chemin des Officiers qui les portent, se profternent la face contre terre,&n'osent fe relever, que quand ils ne peuvent plus voir les plats. On pouroit servir les viandes à plats couverts, comme on fait dans quelques Cours d'Europe, & on éviteroit ce cérémonial si incommode & si dangereux pour ceux qui se trouvent au Palais; car il n'y a point de quartier pour ceux qui regardent les viandes du Roi, leur curiolité est punie par la perte de leur tête & par l'esclavage de toute leur famille.

Les marchandises les plus propres pour Marchandila traite d'esclaves qu'on fait à Ardres ses de traite, sont les grosses Margriettes, les gros Pendans d'oreille de cristal, les Coutelas larges & dorés, les Taffetas de couleur, les Etoffes de foye rayées & mouchetées, les Toilles fines, les Dentelles, les Mouchoirs fins à glands, les Barres de fer, les Bouges, les Cloches de cuivre en forme de cilindre, d'autres en pirami-

de, du Corail long, des Bassins de cuivre de plusieurs grandeurs, des Fusik, de l'eau de vie, de grands Paraffols, des Miroirs dorés, du Taffetas & autres Etoffes de sove de la Chine, de l'Or & de l'Argent en poudre, des Ecus d'Hollande & d'Angleterre. Il y a beaucoup à gagner sur cette derniere marchandile, on a un esclave de choix pour dix de ces écus.

Ordopnance

Voici une contume de cet Etat dont pour empé- on portera tel jugement qu'on voudra-Si une semme mariée s'abandonne à quelque homme esclave, si le mastre de l'homme est plus grand Seigneur que celui de la femme, la femme devient son esclave, fi au contraire le mari de la femme est le plus élevé en dignité, l'homme qui a commis la faute devient fon esclave.

Differens habits des hom-Mics.

Tous les hommes de condition sont couverts de deux juppons de Taffetas ou autres étoffes de soye, ils ont des écharpes de foye en forme de baudriers, la plûpart ont la tête & les pieds nuds. Ils peuvent cependant porter des bonnets ou des chapeaux, & des sandales ou demies bottines de cuir, excepté dans le Palais du Roi.

Les hommes du commun sont couverts depuis la ceinture jufqu'aux genoux en Guine'e et a Cayenne. 331 une piece de serge qui fait deux tours, c dont les bouts se croisent sur le nom-ril.

Les pauvres & ceux qui gagnent leur ie par leur travail, n'ont qu'un petit norceau de toille de cotton ou d'herbe ui couvre leur nudité, & ont la tête &

es pieds nuds.

Les femmes de condition ou riches, Habite ortent des juppons & des écharpes com-femmes, le les hommes, & comme elles ne forent guerre de leurs maifons où leurs mais les tiennent reserrées à l'exemple des ortugais, elles n'ont pour l'ordinaire ien sur la tête ni aux pieds.

Les pauvres femmes ont des pagnes afez courtes, & la tête & les pieds nuds.

La carguaison du navire la Justice qui toit commandé par le sieur d'Elbée, se rouvant complette, le bois, l'eau & s vivres pour six cent esclaves qu'il voit à bord& qui commençoient à s'enuyer beaucoup, on resolut qu'il partipit sans attendre l'autre Vaisseau noméla Concorde, qui n'avoit pas encore charge complette. Il mit donc à la voile 13. Mars 1670. & prit la route de sse saire du bois, de l'eau & des vivres, r on n'en sçauroit trop avoir pour at de monde, & pour un voyage aussi

332 VOTAGES long qu'est celui de la rade d'Ardres à la

Martinique.

Mais avant de finir ce chapitre, ilys une remarque à faire qui me paroît nop de consequence pour n'en pas informer le Lecteur.

Nous avons remarqué que le Roi& les grands Seigneurs, & generalement tous ceux qui le peuvent ont plusieur femmes. Le Roi en a un très grand nombre; cependant il n'y a que la premiere, c'est-à-dire celle qui lui a donné le premier enfant male, qui ait le titre de Reine. Cette qualité lui donne une trèsgrande autorité auprès du Roi, & sur toutes les autres femmes, & il ne faut pas douter qu'elle ne la fasse valoir, principalement sur toutes les autres femmes, qu'elle regarde bien moins comme ses compagnes, que comme ses esclaves. Elle porte cela si loin, que selon ses besoins, ou son bon ou mauvais plaisir, elle les vend pour esclaves sans consulter surcela le Roi son époux; & le Prince qui scait que c'est un droit attaché à la qualité de Reine, nes'y oppose pas, ou ne fait pas semblant de le sçavoir quand cela arrive.

Cela arriva effectivement pendant que le sieur d'Elbée étoit en traite. Le Rei refusa à la Reine quesques marchandis EN GUINE'E ET A CAYFINE. 333 ou bijoux dont elle avoit envie; elle ne laissa pas de se les saire apporter, & quand ce vint au payement, elle envoya au Comptoir des François huit des semmes du Roi, qu'on marqua sur le champ &

qu'on fit embarquer.

Ces pauvres Princesses ressentirent vivement un traitement si dur, elles seroient mortes de douleur & de desespoir, si le sieur d'Elbée n'étoit un peu entré dans leur peine, ne les eût distinguées desautres, ne les eût logées & traitées avec une distinction qui leur sit bublier en partie le triste état où elles étoient reduites. Il sit plus, il leur donna le commandement de toutes les autres semmes esclaves, il ne les appelloit jamais que Reines, il leur donna de belles pagnes, & sit si bien qu'elles arriverent en bonne santé à la Martinique.

CHAPITRE XI.

Difficultez qui arriverent entre les François & les Hollandois.

Es Hollandois avoient regardé avec une extrême jalousie le commerce ue les François s'ouvroient dans le coyaume d'Ardres; la maniere dont le

Roi les avoit reçûs, & ce qu'il avoit fait en leur faveur, leur faisoit craindre que leur commerce ne souffrit une grande diminution, & même qu'il ne le détruisit entierement. Ils avoient caballé autant qu'ils avoient pû en secret sans oser éclater, parce que les deux Navires François qui étoient en rade les tenoient en respect: mais un de ces Navires ayant mis à la voile, & celui qui restoit ayant perdu son Capitaine le sieur Jamain, dont ils connoissoient la valeur & l'experience, & ayant été renforcés de deux Navires de leur nation, ils crurent qu'ils pouvoient sans trop risquer faire un affront à celui qui étoit en rade, & aux Employés de la Compagnie qui étoient à Offra, & qui avoient un magafin à Praya fur le bord de la mer. Ils prirent pour pretexte que les François avoient un pavillon devant leur magalin à Praya, ce qui ne devoit être permis qu'à leur nation.

Sur cela leur premier Commis accompagné des Capitaines de leurs Vaisseaux & d'autres gens, vinrent pour ôter le pavisson de France, qui par la situation des magasins des deux nations se trouva

à la droite du leur.

Le sieur Mariage principal Commidu Directeur du Comptoir s'étant trouvé par hazard à Offra avec quelqu'un

EN GUINE'E ET A CAYENNE. de ses Officiers, & ceux qui descendirent en diligence du Vaisseau au signal qu'on leur en fit, empêcha cette violence, & le Fidalque ou Commandant du village y étant accouru, empêcha les voyes de fait qui alloient commencer, & remontra aux uns & aux autres qu'ils offenseroient le Roi son maître, qui ne souffriroit jamais qu'on cût de pareilles disputes sur ses terres, qui l'obligeroient à chasser les aggresseurs. La fermeté du Fidalque ralentit la fougue des Hollandois, & les obliges de suivre son confeil & de s'en remettre au jugement du Roi.

Les deux parties depêcherent en Cour, & reçûrent ordre de s'y rendre avec défense de rien innover, ni au sujet du pavillon ni du commerce.

Cette affaire embaraffoit beaucoup le Roi & son Conseil, & les deux principaux Commis étoient arrivé à Assem avant que le Roi se fût determiné sur le

parti qu'il devoit prendre.

Il arriva encore un autre incident qui pensa ensanglanter la scene. Quand il fut question d'aller à l'audience, le Commis Hollandois prétendoit le pas & la droite sur le sieur Mariage. Celui ci se contenta de dire, que si le Hollandois se mettoit en devoir de le préceder, il.

Tome II.

pour le pas a l'audience.

Con-Ration [ui pafferoit fon épée au travers du corps-Le Prince filsaîné du Roi prévint ce qui alloit arriver en presentant sa n ain droite au François, & sa gauche au Hollandois, & les conduisit ainsi de front l'audience du Roi son pere, qui imitant l'expedient que son fils avoit trouvé, ft placer le François fur une natte à sa droite, & le Hollandois à sa gauche, apris quoi il leur donna le champ libre pour déduire leurs raisons. Le Hollandois après un affez long discours se retrancha sur l'ancienneté de l'établissement de son commerce dans le Royaume, mais il no pû nier que les Etats generaux ses mastres deferoient l'honneur du pavillon aux Vaisseaux François. Le sieur Mariage répondit vivement à tout ce que le Hollandois avoit avancé, & rabaissa d'une terrible maniere l'orqueil du Hollandois, & le sit souvenir d'où venoit leur Republique, & à qui elle avoit l'obligation de la liberté dont elle jouissoit. Les discours s'aigrissoient de part & d'autre, & ils autoient à la fin oublié la prefence du Roi, lorsque ce Prince leur De chen fa- imposa silence & leur dit : C'est à vos maîtres à regler les présseances & l'avan-

gu du Roi.

tage des pavillons. J'aurois mauvaile grace, ignorant comme je fuis de leur puissance, de le vouloir faire, ainsi c'està

EN GUINE'E ET A CAYENNE. eux que vous devez vous adresser pour ce sujet rependant quoique l'avantage de l'ancienneté de l'établissement des Hollandois dans mes terres leur y dût faire avoir toute sorte de préserence, & qu'il semble qu'un nouveau venu ne doit pas les contester à celui qui en est en possession depuis longtems, néanmoins les grandes choses que j'ai appris de la puissance & de la personne du Roi de France, aussi bien que de la grandeur de ses Etats, me font resoudre à ôter plûtôt ce qui semble appartenir de droit au Commis des Hollandois, que de me mettre au hazard de rien faire qui puisse bleffer tant soit peu la dignicé d'un si grand Monarque; ainsi je vous défend aux uns & aux autres de mettre des pavillons, ni de vous rien demander les uns aux autres jusqu'à la décision de vos maîtres. Et parce que je suis bien aise d'être informé amplement de la grandeur du Roi de France, & de le faire afsurer de mes services, je nomme pour mon Ambassadeur auprès de lui, mon' Interprête Royal Matteo Lopés; & s'adressant au sieur Mariage, il partira dans votre Vaisseau, j'espere que vous en aurés soin, & que vous le conduirés au plûtôt à la Cour de votre Monarque, & cependant je desire que vous vous em-

Ffij

brassicz en ma presence, que vous mangiez ensemble, & que vous viviez en bons amis.

Les deux Officiers trouverent cette décission trop équitable pour ne s'y pas conformer. Ils s'embrasserent sur le champ & furent traités dans un des appartemens du Palais par le Prince fils du Roi, avec toute la magnificence possible, Le Roi leur envoya de sa table & du via de sa bouche, & leur auroit tenu compagnie si le cérémonial du pais l'avoit pu permettre.

Il donna encore une audience fort longue au sieur Mariage, dans laquelle il n'y eut que le Prince & l'Ambassadeur nonmé qui surent presens, & comme le Vaisseau étoit presque en état de mettre à la voile, Mattheo Lopés n'eut que peu de jours pour se preparer à un si long

voyage.

Les presens dont le Roison maître le chargea pour le Roi de France, étoient plus confiderables par leur nouveauté, que par leur nombre & leur richesse. Ils confissoient en deux Coutelats à jour sabriqués dans le pais, deux Saguayes très-bien travaillées, une Veste & un Tapis de sil d'écorce d'arbre, dont la sapesse & les ornemens étoient fort reches chés & de bon goût.

en Guine'e et a Cayenne. 339 On voit par les noms de l'Ambassadeur qui sont Portugais, le credit que ces peuples avoient eu dans le Royaume d'Ardres, où ils avoient introduit leur langue, leurs coûtumes & où il y a apparence qu'ils avoient fait sleurir la Re-

ligion Chrêtiennes

· Le Vaisseau la Concorde mit à la voile chargé de près de six cent esclaves. On y reçût avec respect l'Ambassadeur, & on I'v traita avec la distinction que demandoit son caractere & son mérite person- portrait de nel. Il étoit fort âgé & il étoit aifé de Mattheo Los'en convaincre, puisque sa barbe & ses deur d'Archeveux étoient tous blancs, ce quidres. n'arrive aux Negres que dans une extrême vieillesse. Il étoit cependant bien droit, vigoureux, ferme, marchoit bien, il avoit les yeux fort vifs, l'air grand, la phisionomie agréable & spirituelle, il étoit fort poli, s'expliquoit en bons termes dans la langue Portugaise qu'il parloit en perfection. Sa charge d'Interprête Royal lui donnoit le rang & la fonction de Secretaire d'Etat. Il avoit appris les principes de la Religion Chrêtienne, mais il n'avoit pas été baptifé. Les cérémonies de notre Religion ne lui étoient point nouvelles, il assistoit à la Messe qui se disoit dans le Vaisseau avec pieté, & sçavoit les prieres ordinaires

Ff iij

en Portugais, il touchoit de bien près au bonheur des Chrêtiens, & promettoit de se faire baptiser dès que le Roi son païs. C'étoit un homme sage, il parloit peu & interrogeoit beaucoup, & écrivoit exactement tout ce qu'il voyoit & entendit dire. On apprit de lui même qu'il avoit été plusieurs sois en Ambassade aux Royaumes de Benin & de Oyco, & il paroissoit fort instruit des mœurs & des coûtumes de tous les Etats voisins du Royaume d'Ardres.

Il n'avoit mené avec lui que trois de ses semmes, & trois de ses plus jeunes sils avec sept ou huit domestiques. Lui & tous ses gens étoient assez bien pourvus d'habits, mais c'étoient des habits propres au climat qu'ils habitoient, & tous peu propres pour celui où ils al-

loient.

Le voyage de la rade d'Ardres à la Martinique sut assez long, onn'y arriva que le treize de Septembre, on eut cependant le bonhoar de perdre très-peu d'esclaves dans la route & d'y conduire l'Ambassadeur & sa suite en parfaite fanté.

Il fut reçû avec beaucoup d'honneur par M. de Baas Lieutenant general, Commandant pour le Roi, & pour la

EN GUINE'S ST A CAYENNE. \$41 Compagnie aux Isles & terre ferme de l'Amerique, & par le sieur Pelissier Directeur general de la Compagnie, qui faisoit les fonctions d'Intendant, qui logea & defraya l'Ambassadeur, & safuire avec toute la magnificence possible, & comme l'hiver approchoit & que les habits de l'Ambassadeur & de sa suite ne convenoient pas au pais où il devoit aller, il leur en fit faire à la Françoise, & les pourvût abondamment de tout ce qui leur étoit nécessaire pour leur voyage. Il jugea à propos pour la même raison de ne pas attendre que le Vaisseau la Concorde qui les avoit apporté fût en état de prendre la route de France, cela: auroit retardé leur depart, & leur auroit fait passer à la mer la saison la plusfroide de l'hiver, il destina pour leur passage le Vaisseau de la Compagnie nommé la Bergere, commandé par le Capitaine Reauville, où ils s'embarquerent le 27. Septembre 1670. & mirent à la voile le lendemain. Le Vaisseau quoique bon voilier eut le tems (i contraire, qu'il fut soixante & quatre jours en route, & ne mouilla à la rade de Dieppe que le 3 de Decembre.

L'Ambassadeur fut reçû avec honneur par le Gouverneur de la ville; un des Directeurs de la Compagnie qui s'y

Ff iiij

VOYAG trouva, le logea & le defraya, & pendan! qu'il se reposoit & se remettoit des faitgues d'un si long voyage, le Directeur eut suin de donner avis de son arrivée à Cour, qui lui ordonna de le faire paruf pour Paris.

CHAPITRE XII.

Es Directeurs de la Compagnie

Abregé de ce qui se passa en France à l'occafion de l'Ambaffade du Roi d' Ardres.

ayant été avertis de l'arrivée de l'Ambassadeur, firent meubler l'Hôtel de Luines pour l'y recevoir, & quand ils curent avis qu'il approchoit de Paris, ils deputerent deux de leurs membres qui furent le recevoir à faint Denisavec deux caroffes à fix chevaux. Il emça ainfi à Paris le 13. Decembre, & fut defcendre à l'Hôtel de Luines, où la Com-

pagnie l'envoya complimenter.

Parls.

Le Roi ayant été averti de son arrivée, lui envoya un de ses Gentilshommesavec ordre de demeurer auprès de lui, & de l'accompagner par tout où il voudroit aller, & la Compagnie lui donna de ses Officiers, & deux de ses carosses, & le fit traiter avec magnificence.

On lui fit sçavoir que le Roi viendroit à Paris, & qu'il lui donneroit audience dans son Palais des Tuilleries, le dix-neuf du même mois à dix heures du marin.

Ce fut en cette occasion qu'on remarqua la politesse & la solidité de l'esprit de l'Ambassadeur. Il dit au sieur d'Elbée que la Compagnie avoit mis auprès de lui. N'ai-je pas sait une saute d'être sorts hier? Je ne devois rien voir avant d'avoir vû le Roi, puisque c'est le but de mon voyage & le terme de mes souhaits. Qu'on ne me parle donc plus de sortir jusqu'à ce que jaye vû ce grand

Monarque,

Les Directeurs en corps lui rendirent visite, & celui d'entre eux qui portoit la parole, ne manqua pas de l'entretenir de la grandeur du Roi, de sa puissance, des forces de ses Etats, de ses richesses & des grandes qualitez qui brilloient dans sa personne Royale. Il lui dit ensuite qu'il lui seroit facile de juger de l'état d'une Compagnie qui avoit la protection d'un si grand Prince, & l'attention de ses Ministres, & de connoître la distance infinie qu'il y a entre elle & les Hollandois qui trasiquent à Ardres.

Comme celui qui portoit la parole par-

VOYAGES

hadadeur.

Les Direc-loit Portugais, que l'Ambassadeur parvillie 4 l'Am. loit très-bien, il ne fut pas besoin d'interprête. L'Ambassadeur répondit que ce qu'il avoit vû depuis qu'il étoit a France, l'avoit convaincu de ce que h France étoit en elle même, que sins avoir vû les autres Royaumes de l'Europe, il étoit perfuadé qu'aucun d'ex n'en approchoit, qu'il connoissoit a que valloit la Compagnie par la maniere surprenante dont elle le traitoit, qu'il n'en falloit pas tant pour découvrir la fausseté de ce que les Hollandois avoient avancé contre sa grandeur. Mais il faut que j'aye l'honneur de voir le Roi, dit-il, & de l'assurer que le Royaume d'Ardres est tout entier à lui, & que ses rades & son commerce est à la Compagnie.

Un des Directeurs lui ayant demandé en Portugais comment il se portoit, il lui diti ma fanté n'étoit pas fort bonne, elle est meilleure depuis que je vois Messieurs de la Compagnie, & lorsque j'aurois vû le Roi elle sera parfaite.

La Compagnie fit faire des habits fort siches pour lui, pour ses enfans & pour fes femmes. Il dit lorsqu'on les lui presenta de sa part: je vois bien que la France veut faire éclater sa richesse en ornant de la sorte des gens qui n'ont que la pauvreté en partage.

EN GUINE'E ET A CAYENNE. 345
Le jour de l'audience étant venu, M.
de Berlise Introducteur des Ambassadeurs vint à l'Hôtel de Luines avec les
Carosses du Roi & de la Reine, pour
conduire l'Ambassadeur à l'audience de
Sa Majesté. Il monta dans le Carosse du Audience de
Roi, & ses enfans dans celui de la Reine. deur d'ArtIl entra ainsi dans la Cour du Château des.
des Tuilleries. Les Compagnies Françoises & Suisses qui étoient de garde, formoient deux bataillons dans la place devant le Palais. Les deux Compagnies
des Mousquetaires du Roi en formoient
deux autres dans la Cour. L'Ambassa-

On le conduifit dans une des Salles de l'appartement bas, où en attendant le moment de l'audience, on lui fit voir des raretés & des richesses immenses que l'on avoit rangé avec ordre sur de grandes tables. Il les regarda avec attention, & comme on lui demandoit ce qu'il en pensoit; je pense, dit-il, que je vais voir le Roi qui est toute autre chose.

deur admira la bonne mine de ces troupes, leurs riches habits, leurs armes &

leur bel ordre.

Au bout de trois quarts d'heure Ma de Berlife le vint avertir qu'il étoit tems de monter. Il trouva l'escalier bordé des Archers de la Prevôté de l'Hôtel, ayant

VOYAGES à leur tête le Marquis de Sourches, Grand Prévôt de France superbement

vêru. Les Cent-Suisses de la garde occupoient le haut de l'escalier jusqu'à l'entrée de la faile des Gardes. Il fut recû à la porte par le Marquis de Rochefort Capitaine des Gardes du Corps de quartier, accompagné des premiers Officiers, & fût conduit par ce Marquis au milieu de deux hayes des Gardes de sa Majesté jusqu'à la premiere antichambre qu'il passa au milieu de personnes de qualité qui la remplissoient aussi bien que la galerie, en li grand nombre, qu'on avoit peine à lui ouvrir un pafsage pour pouvoir voir le Roi qui étoit au bout assis sur son Trone élevé sur une estrade de quelques marches.

Sa Majesté brilloit par sa bonne mine & par le nombre prodigieux de diamans dont son habit étoit couvert. Il avoit à fa droite M, le Dauphin & M. le Duc d'Orleans à fa gauche. Les Princes du Sang étoient au dessous de ces deux premiers Princes & les Ducs & Pairs aprés eux, ce qui faisoit un grand demi cercle des plus brillans autour de la per-

sonne du Rois

L'Ambassadeur étant arrivé vers le milieu de la gallerie, fit une profonde révérence. Il en fit une seconde quand il eut avancé quelques pas & une troissiéme quand il fût au pied des dégrez. On le fit monter sur l'Estrade, & là il se prosterna aux pieds du Roi. Ses enfans qui avoient fait les mêmes révérences se prosternerent à ses côtés & un

peu derriere lui.

Il commença son compliment en levant un peu la tête, & parla en Portugais; il dit au Roi que le Roi d'Ardres son maître ayant appris les grandes choses que la renomée publicit par tout de sa Majesté, l'avoit envoyé pour l'asfurer qu'il mettoit toute sa gloire à acquerir les bonnes graces de la Majesté, lui présenter ses Etats & tout ce qui étoit en son pouvoir, tant pour son service que pour les sujets. Le Roi le fit lever, & voyant que l'Ambassadeur qui paroissoit étonné, tenoit un papier à la main, il demanda ce que c'égoit. Le fieur d'Elbée qui servoit d'Interprête à l'Ambassadeur, repondit que se doutant bien que l'auguste presence de sa Majesté pouroit deranger le discours qu'il s'étoit proposé de lui faire, il l'avoit mis par par écrit le jour précedent & l'avoit chargé de le traduire en François pour le lire à sa Majesté, si elle l'avoit agréable.

Le Roi l'agréa & commanda au sieur

VOYAGES

Complianent par ecift de 'Amballadous.

d'Elbée de le lire tout haut, le voici Sire, le Roi d'Ardres & d'Alguen mon maître m'a commandé de venir de sa part prés de Votre Majesté pour son Amballadeur, afin de lui offrir tout a qui depend de ses Royaumes & sa protection pour tous les Navires qu'elle aura agréable d'y envoyer; vous allarant, Sire, que les Terres & les Pois. le commerce & tout ce qui en depend sont entierement à Votre Majesté &ile

lujets.

Et pour saire connoître à Votre Msjesté qu'il veut meriter, entretenir& conferver l'amitié qu'il vous demande, il m'a ordonné de lui dire que dore navant Messieurs de sa Compagnie éublie depuis un an à Offra, ne payeront plus que vingt-quatre captifs de coûtume, au lieu des quatre-vingt que l'on paye àpresent qui est le moins qui se foit payé au tems que les Portugais se font venu établir dans les terres & qu'ils en sont sont sortis, aussi bien que les Espagnols, Danois, Suedois & Anglois, à cause des Hollandois qui ont sait depuis quelques années tout le commerce de son pais; mais il m'a chargé d'assurer Votre Majesté de sa protection coneux en faveur de vos sujets, & de senir sur cela exactement la parole qu'il lui donne.

EN GUINE'E ET A CAYENNE. 349 Comme aussi que lorsqu'il y aura de vos Navires ou de ceux de Messieurs de la Compagnie en rade, & qu'il s'y trouvera des Vaisseaux Hollandois pour commercer, que les votres seront préferés, & chargeront avant que les Hol-

londois commencent.

l'ai de plus ordre de dire à Votre Majesté qu'il y a une difficulté pour le pavillon fur le bord de la mer, entre vos fujets établis dans les terres du Roi mon maître, & les Commis des Hollandois qui vouloient avoir la droite & le pas; mais que comme le Roi mon maître a connu la difference qu'il y a entre un grand Roi comme vous & un autre Prince, il a fait mettre à sa droite le Commis votre fujet, & l'a logé dans son Palais. celui des Hollandois n'ayant eu que la gauche, & ayant été logé aprés son audience chez le Prince son fils; & sur ce sujet il m'a expressément chargé de sçavoir de Votre Majesté la déférence que les Hollandois doivent avoir pour son pavillon & pour ses sujets, afin de les obliger de la rendre dans toute l'étenduë de ses terres, & d'exécuter ce qu'elle trouvera bon surce sujet & sur tout autre où il la pouroit servir.

Entre les choses dont le Roi mon maîgre m'a chargé pour Votre Majesté, une des plus expresses est la demande que je lui dois faire de sa part, pour ce qu'il lui plaise envoyer deux Religieux Prêtres pour travailler dans son païs à l'instruction d'un grand nombre de ses sujets qui ont quelque teinture du Christianisme, & qui desirent avec passon de se persectionner dans la connoissance de la Religion & de la pouvoir exercer

dans ses païs.

Il m'a audi ordonné d'offrir à Votte Majesté mes deux fils qui sont ici préfens, & de la supplier de les avoir agrésbles, ce que j'estimerai un des plus grands bonheurs qui me puisse arriver par l'avantage qu'ils recevront de rester auprés d'un si grand Monarque, & de joindre à cette offre celle de deux bons coutelas, deux Saguayes, une veste & un tapis qu'il suplie Votre Majesté d'agréer, & d'être persuadé que si son pais produisoit quelque chose de plus rare, & qu'il crût lui pouvoir plaire, il auroit la derniere joye de le lui envoyer, puisqu'il ne desire rien avec tant de passion que de vous persuader, Sire, que ses terres sont les votres , qu'il elt entierement à Votre Majesté.

Ce discours sût écouté avec attention, il plût au Roi qui y repondit avec ce sir de bonté & de majesté que l'on at

EN GUINE'E ET A CAYENNE. mire dans routes ses actions. Il dit à l'Ambassadeur qu'il étoit fort obligé au Roi d'Ardres son maître de ses civilités & de ses offres, ainsi que de l'envoy qu'il avoit fait de sa personne auprés de lui , qu'il acceptoit l'offre qu'il lui Reponse du faisoit de ses deux fils qui resteroient auprés de lui tant qu'il demeureroit à Paris, & desquels il feroit prendre soin sitôt qu'il seroit parti; que pour ce qui regarde le commerce, il en traiteroit avec la Compagnie des Indes Occiden-

Aprés cette reponse, Monsieur de Berlife ayant fait signe à l'Ambassadeur qu'il pouvoit se retirer, il se prosterna de nouveau avec ses ensans aux pieds du Roi, & s'étant relevé, il sit une profonde révérence à sa Majesté, & se retira sans tourner le dos qu'aprés qu'il eut fait sa troisiéme révérence affez près de la porte de la gallerie. Il sortit du Palais dans le même ordre qu'il y étoit entré & fût conduit par le sieur de Berlise dans le carosse de sa Majesté à l'Hôtel de Luines.

Le lendemain vingtiéme Decembre, le sieur de Berlise le vint prendre sur les deux heures après midi dans les ca- que la Reino rosses du Roi & de la Reine & le con-donna de l'Anti-affaduifit à l'audience de la Reine. Il passa dent d'Ar-

Tome 11.

Gg

l'escalier de son appartement au mile des Cent-Suisses du Roi qui y étoir en haye. Il sût reçû à l'entrée de saile par l'Officier qui commandoit garde de la Reine qui l'attendoit da sa chambre environnée des Princesses des Dames de sa Cour parées de pierreria autant que le deüil pouvoit le permeute

L'Ambassadeur fit trois profond réverences, & quand il fut à quat. pas de la Reine, il se prosterna comm il avoit' fait devant le Rojavec ses troit fils & ses trois femmes, & tous for par un battement de mains reiteré plu sieurs fois, donnerent des marque de leur vénération pour cette auguste Princesse, après quoi l'Ambassa deur demeurant à genoux fit son compliment en Portugais dans lequel on re marqua beaucoup d'esprit & de poli tesse. La Reine le fit relever maigré 14 resistance qu'il y apporta, & lui repon dit en Espagnol d'une manière très gracieuse. Il se prosterna de nouvert & fortit de l'audience sans tourner le dos, aprés avoir fait trois profondes réverences; ses enfans & ses femmes hren la même chose, & donnoient à tou momens des marques de l'étonneme où ilsétoient. La foule du monde éto h grande, que ce ne fût pas fans beau

en Guine'e et à Cayenne. 3'5'3' coup de peine qu'ils pûrent arriver aux carolles dans lesquels ils éteoint venus.

Il fût conduit au vieux Louvre à l'appartement de M. le Dauphin. Il y fût reçû par le Duc de Montausier qui de M. le Daule presenta à ce jeune Prince. Il fit les phin. mêmes cérémonies qu'il avoit sait pour le Roi & pour la Reine, & fit un compliment dans lequel il n'oublia pas le bonheur qu'avoit le Duc de Montausier d'avoir été choisi pour conduire le premier Prince du monde. Il dit ensuite que le Prince d'Ardres l'avoit chargé d'affurer Monsieur le Dauphin de sesrespects, & de lui demander ses bonnes graces, & qu'il mettroit tout enulage pour meriter son amitié. Il presenta ensuite quelques armes que le: Prince d'Ardres envoyoit à M. le Dauphin.

Monseigneur repondit à ces complimens avec beaucoup de grace & de Majesté, & le chargea d'assurer le Princes

d'Ardres de toute son amitié.

Après cette reponse, l'Ambassadeurs se retira avec les cérémonies ordinaires: & fut reconduit chez lui comme le jours

précedent.

Il rendit visite aux premiers Ministres du Roi & aux plus Grands Seigneurs de la Cour. Il rçcût aussi quan-

G.g. ij;

VOYAGES

tité de visites & toutes les honnêtetez imaginables, Les Comédiens du Roi lui donnerent la réprésentation du Festin de Pierre; ce spectacle qui lui étoit très nouveau le charma. Il souhaita d'asfister au Service Divin. On le lui fit entendre dans plusieurs Eglises, & on fut très-content de l'attention qu'il y fit paroître & du soin qu'il avoit de se faire instruire des raisons des cérémonies qu'il y voyoit observer.

Compal'Ambalfa-

deur.

Messieurs de la Compagnie le réga-Festin que lerent à Rambouillet. Ils le vinrent gnie donue a prendre chez lui avec fept caroffes à fix chevaux. On lui fit entendre un concert des Hauthois du Roi qui le divertirent beaucoup, qu'il trouva infiniment audeffus de la musique & des instrumens de son pais. Il disoit agréablement qu'on le prendroit pour un menteur quand il raconteroit ce qu'il avoit vû en France, tant ce qu'il diroit surpassant la portée de leurs esprits:

Il y avoit quatre tables de douze couverts chacune dans la falle où il mangea. Elles furent servies en même tems & également avec une magnificence & une délicatesse extraordinaire. Il étoit à la premiere avec le Gentilhomme ordinaire de la Maison du Roi, & quelques uns des Directeurs; ses enfans &

EN GUINE'E ET A CAYENNE. 354 d'autres Directeurs occupoient la seconde. Ses trois femmes & des Dames de qualité étoient à la troisiéme. Un Directeur faifoit les honneurs de la quatriéme aux personnes de coudition qui en avoient été priées. Les Hautbois joilerent pendant le répas. On admira l'esprit, la politesse & la srugalité de l'Ambassadeur. On le divertit après le répas de l'exercice & des tours qu'on fit faire à des Singes, & on le conduisit ensuite à Vincennes dont il admira les ... appartemens, la richesse & le bon gout des meubles. Ce qui l'obligea de dire que quand on avoit vû une petite partie de la France, il ne falloit plus souhaiter de voir le reste de l'Univers.

On le ramena chez lui aux flambeaux. Il vit les jours suivans les Maisons Royales & les plus belles maisons qui sont

aux environs de Paris.

Il eut une audience de M. de Lionne Secretaire d'Etat ayant le département des affaires étrangeres, dont le public ne sera pas faché que je lui fasse le détail.

Ce Ministre le vint recevoir au milieu du superbe escalier de l'Hôtel ma- Monsieur gnifique qu'il venoit de faire bâtir, & le Lionne conduitit par fes, riches appartemens cietaire d' dans fon grand cabinet. Ils s'affierent

VOYAGES

Monfieur de Lionne ayant de un des Directeurs qui étoit s'il étoit à propos de lui faire propositions pour les interêts de pagnic, celui-ci repondit qu'il al ter avec l'Ambassadeur de leurs dans la maison de la Compagni

L'Ambassadeur prit congé de Lionne, & quelques instances que faire à ce Ministre, il ne put l'em de l'accompagner jusqu'à son cu sans qu'il voulut se retirer que il l'y vit placé.

Il fut conduit à l'Hôtel de la (pagnie, où tous les Directeurs le r rent à la descente du carosse, & le duissirent à la salle où ils tenoient se assemblées.

Compagnie,

L'Ambassadeur leur dit qu'il y ave long tems qu'il attendoit le moment deur auxDi-tedeurs de la leur rendre cette visite pour les reme cier de toutes les faveurs qu'il avoit? çuës & qu'il recevoit tous les jours la Compagnie; qu'il leur en seroit éte nellement obligé, & qu'ils pouvoier

s'assurer qu'ils avoient acquis en sa per sonne un serviteur fidele & zélé.

Les Directeurs repondirent de len mieux à cette civilité, & le remercie rent de la prompte expedition que le Roi d'Ardres avoit procusé à leurs Na-

YMES

ires la Justice & la Concorde, de ce qu'il avoit agréé l'etablissement de leurs mastres, & de ce qu'il avoit accordé une loge pour eux & pour leurs marchandifes.

L'Ambassadeur leur ayant dit qu'il étoit là pour écouter ce qu'ils jugeroient à propos de proposer, & y répondre au nom du Roi son maître autant que ses instructions le lui pouvoient permettre, un des Directeurs prenant la parole lui demanda pour tous:

1°. Que les vaisseaux de la Compagnie allant traiter à Ardres fussent prefurés à tous ceux des autres Nations.

2°. Qu'ils ne payassent que 24. esclaves de coûtume au lieu des quatre-vingt que l'on avoit fait payer aux derniers vaisseaux, & que cette coûtume fût réduite pour les François sur l'ancien pied & comme il se pratiquoit dans le temps des Portugais.

3°. Qu'il plût au Roi d'obliger ceux qui avoient emprunté de la Compagnie

de la satisfaire sans retardement.

4° Que ses Commis ne sussent point obligés de faire des credits à aucun Seigneur du Royaume, s'ils ne le connoif-sent en état de bien payer.

9°. Qu'il fût permis à la Compagnie
de faire couvrir de tuilles fa loge & ses

Tome 11. Hh



pagnie s'engageoit de fournis de marchand en auroit tostjours pe captifs en reserve, ce comme de gage & d'a continuel que la Cor de faire de ses vaisse & encore de ne fair vec ce seul Prince.

L'Ambassadeur qui tivement toutes ces ; dità la premiere, qu ne vouloit faire com qu'avec son Maître qu'elle auroit la prés vaisseaux seroient « ceux qui pourroient

A la seconde il dit c se qu'il avoit promis en Guine'e et a Cayenne. 361 toient trouvés redevables aux navires Tustice & la Concorde.

A la quatriéme, qu'elle étoit trop rai-

onnable pour être recufée.

Et que pour la cinquiéme, il emploreoit ses Offices auprès du Roi son maîre pour l'obtenir; mais que n'étant pas assuré de ses intentions, il ne pouvoit

donner de parole.

Sur ce qu'un des Directeurs lui sit quelqu'autre demande, il repartit: Mefficurs, je ne puis répondre sur cela des volontés du Roi mon Maître; mais je puis vous assûrer que je n'aurai de bouche que pour vous.

Ainsi finit la Négociation; on sit un Acte double, écrit en François & en Portugais, qui sut signé de part & d'autre. L'Ambassadeur en garda un, & la Com-

pagnie un autre.

L'Ambassadeur sit present à la Compagnie d'un Fapis de la sabrique de son Pais fait d'écorce d'arbre silée, & les Directeurs lui firent present d'un grand Miroir garni de cuivre doré, dont il parut très-content. Après quelque entretien il prit congé de ces Messieurs qui le vinrent conduire en Corps jusqu'à son Carosse.

Tout le reste de son sejour à Paris sut employé en visites qu'il sit ou qu'il re-Hh ij cut, dans toutes lesquelles on lui fit tout le bon accüeil qu'il pouvoit esperer. Plusieurs personnes de qualité lui firent des presens; les Dames en sirent à ses semmes qui apprirent en peu de tems la difference infinie qu'il y a entre les Européennes & elles, & qui témoignoient qu'elles auroient accepté de tout leur cœur le sort des deux enfans de leur ma-

riqui devoient rester en France.

Il se trouva un jour de Fête aux Cordeliers; le General de cet Ordre, qui étoit alors à Paris, le reçut à la tête de sa nombreuse Communauté, & lui fit voir tout le Couvent ; ils eurent ensemble un long entretien, dans lequel le General lui demanda ce qu'il pensoit du Rovaume de France : c'est un excellent Païs, répondit l'Ambassadeur; on n'y voit que de belles choses & des richesses, Et de Paris?lui dit le Pere: C'est une Ville grande, belle riche & bien peuplée, dit l'Ambassadeur, Mais qu'admirez davantage de tout ce que vous avez vû?Le Roi, repartit l'Ambassadeur; il est au dessus de tout ce qu'on peut voir. Je n'ai point de termes pour expliquer ce que j'en penfe.

L'on travailloit cependant en diligence à équiper deux navires au Havre de Grace pour reporter l'Ambassadeur en en Guine's et a Cayenne. 36 3 on Païs, & l'on y apportoit toute la diigence possible, asin de passer vîte à Ardres dans la bonne saison.

Il cut fon Audience de congé avec les mêmes céremonies qu'il avoit cu la premiere; il s'étoit si bien accoûtumé à nos manieres, qu'il ne parut point-du-tout géné, ni dans ses habits, ni dans ses discours. Celui qu'il sir au Roi plût infiniment. Ce Monarque incomparable y répondit avec cette bonté & cette majesté qui lui étoit naturelle- La Reine & M. le

Dauphin en firent de même.

L'Ambassadeur partit de Paris vers le milieu de Janvier 16 71. pour se rendre au Havre. Le Roi le fit deffrayer & recevoir partout avec magnificence. Lorfqu'on lui porta les presens que le Roi envoyoit à son Maître & à lui en particulier, il les regarda avec étonnement, tant leur nombre, leur richesse, & leur bon goût le fraperent. Il dit ensuite comme s'il fût revenu d'un profond 6vanouissement: il n'y a qu'un Roi au monde, il faut que tous ceux qui prennent ce titre flechissent les genoux devant celui de France. Mon Maître ne croira jamais ce que je lui dirai, il doutera de ce qu'il verra.

Telle fut l'Ambassade de Matten Lopés; la Compagnie en auroit tiré de 364 VOYAGES.

grands avantages si elle avoit duré plus long tems: mais elle sur supprimée quatre ans après, & les Isles & toutes ses concessions réunies au domaine du Roi.

La Compagnie du Senegal qui avoit aussi le commerce de la Guinée, ne suivit pas cet établissement de commerce, & elle eut des raisons pour s'établir à Juda. C'est la regle ordinaire que notre. Nation suit dans ses établissemens, elle commence bien, & ne demeure gueres dans le même système.

Fin du Tome second.

